

24778



1834

1934

KERMARIA

CENTENAIRE

DE LA

CONGRÉGATION

DES FILLES DE JÉSUS

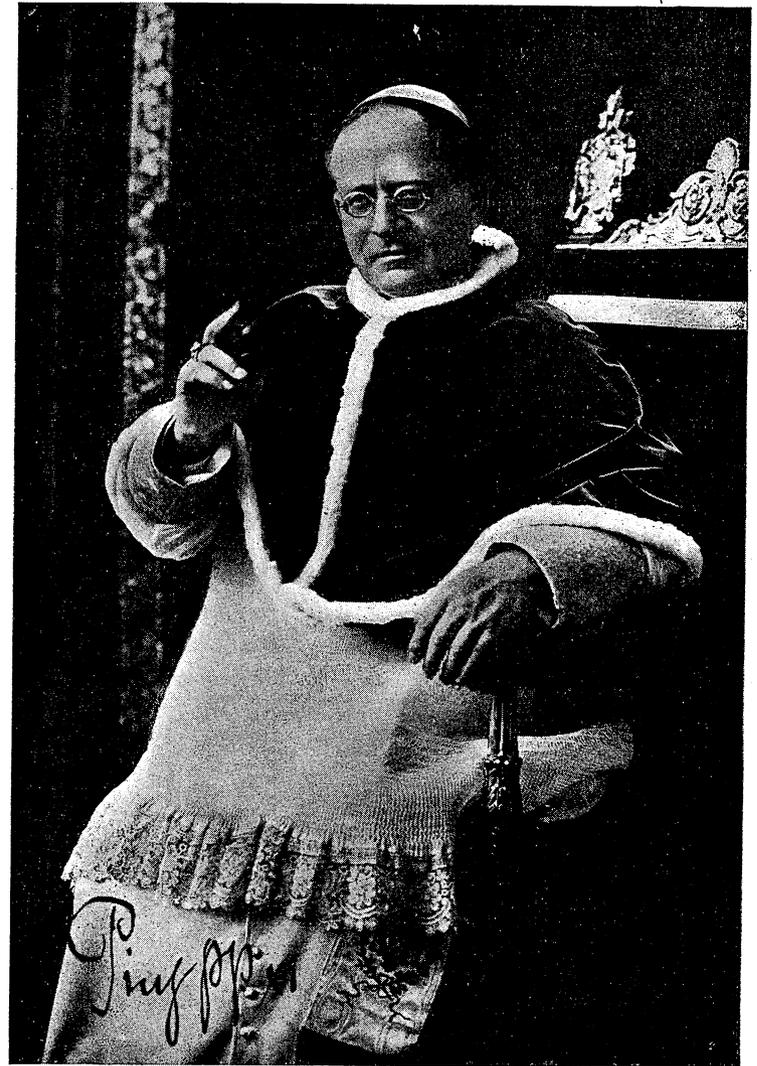
BIGNAN

BIBLIOTHEQUE  
QUIMPER  
DIOCESAINE

FB  
258  
979  
CEN

Diocèse de  
Quimper & Léon  
— Episcopi Quimperis Leonis —

Document numérisé en 2016



*« Occasion Centenaire fondation Congrégation « Filles de Jésus »,  
à Bignan, Sa Sainteté formant vœux pour un apostolat toujours  
plus fécond fruits de salut, envoie Congrégation entière, bénédiction  
apostolique implorée. »*

Cardinal PACELLI.

Lettre de Monseigneur TRÉHIOU  
pour annoncer les fêtes du Centenaire  
des " Filles de Jésus "  
à Saint-Joseph de Kermaria

---

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Le grand pardon de Sainte Anne, en cette année jubilaire, fut vraiment célébré dans la splendeur. Et cela était juste, puisque la Mère de l'Immaculée fut une insigne coopératrice de la Rédemption. Aussi nous remercions, de toute notre âme, les prêtres et les fidèles qui ont contribué à ce nouveau triomphe de notre « Douce Patronne ».

Et voici, N. T. C. F., que les circonstances nous invitent à glorifier, après Sainte Anne, le chaste époux de la Vierge Marie, l'humble Joseph, qui eut un rôle encore plus important dans l'œuvre rédemptrice.

La Providence a voulu, en effet, que le culte de Saint Joseph fut, chez nous, étroitement lié au culte de Sainte Anne. Les Pères Carmes de Keranna propagèrent, parmi les pèlerins, la dévotion envers le Gardien de la Sainte Famille. M. de Kerlivio, vicaire général, hérita de leur zèle. Mais il était réservé aux « Filles de Jésus » de se faire, en Bretagne, les apôtres de ce culte bienfaisant. Et 1934 marque le Centenaire de leur fondation.

\*  
\*\*

Leur histoire est émouvante.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques pieuses chrétiennes, confiantes en Saint Joseph, se réunirent à Bignan, sous la direction de leur pasteur, pour instruire les enfants et soigner les malades,

car il y avait alors grande pitié au pays de Bretagne. Et après un rude noviciat, elles vouaient joyeusement leur vie, en l'an de grâce 1834, « par la Pauvreté, la Chasteté, l'Obéissance, aux œuvres d'éducation religieuse et de miséricorde évangélique ».

Bientôt le berceau devint trop étroit. Un domaine, vaste et inculte, s'offrait aux portes de Locminé. On raconte qu'une paysanne avait, autrefois, rencontré sur ces coteaux arides un mystérieux charpentier : « Cette terre, lui dit-il, verra des merveilles ; beaucoup viendront de loin, pour y habiter ensemble ; et Saint Joseph sera honoré en ce lieu. »

La prophétie s'est pleinement réalisée. Lan-Vras, la Grande Lande, est devenue Kermaria, la maison de Marie : on y transporta la statue de Saint Joseph, déjà si vénérée à Bignan ; et, le 14 Août 1921, Saint Joseph de Kermaria reçut les honneurs du couronnement, au cours d'une cérémonie inoubliable.

\* \*

Les fêtes qui se dérouleront à la Maison-Mère, les 3, 4 et 5 Août 1934, s'annoncent encore plus solennelles. Douze Archevêques et Evêques, avec plusieurs prélats, honoreront le Triduum, par leur présence et par leur parole. Les prêtres des paroisses, où les religieuses, sans bruit, font tant de bien, viendront très nombreux. Et les fidèles enfin, témoins de leur dévouement, se feront un devoir de leur témoigner leur respectueuse gratitude.

Car on ne saurait oublier les inappréciables bienfaits dont nous sommes redevables aux Congrégations enseignantes et hospitalières. Et qui donc, au lendemain de la tourmente révolutionnaire, se préoccupait des enfants pauvres au fond de nos campagnes ? Les gouvernements se succédaient, sans prendre souci de leur instruction...

Les écoles primaires, qui s'épanouirent alors sur notre sol, sont dues à l'initiative intelligente et désintéressée des Frères de Ploërmel, des Sœurs de la Sagesse, du Saint-Esprit, du Père Eternel, de Saint-Gildas, de Saint-Jacut, de Kermaria, etc... Et je ne cite, sous leurs noms populaires, que les Instituts les plus connus dans nos régions.

La persécution fut leur récompense ; et les « Filles de Jésus » l'ont connue dans son âpre violence. Mais, comme la tempête enracine les chênes, la Congrégation est sortie plus forte de l'épreuve. Lorsque des lois néfastes lui arrachaient, en France, ces rameaux vivants que sont les établissements scolaires, un champ nouveau, le Canada, s'ouvrait à son apostolat.

lat. Et le noviciat des Trois-Rivières, qui s'élève à l'ombre de Sainte-Anne de Beaupré, ressemble déjà au palmier dont parle l'Ecriture : « Il est planté au bord des eaux, et ses branches s'étendent sur la plaine. »

\*

\*\*

Les « Filles de Jésus » sont donc hautement appréciées dans l'Ancien et le Nouveau Monde. Et malgré leur rapide diffusion, elles ont gardé l'esprit de leurs fondatrices, cet esprit qui est fait de simplicité, de distinction, de ferveur et d'humilité, d'abnégation et de modestie, en un mot, de ces vertus qui donnent à la Congrégation sa physionomie surnaturelle.

Aussi, N. T. C. F., en célébrant son Centenaire, nous commémorons en réalité un siècle de christianisme intégral, un siècle de perfection, parfois héroïque, un siècle de foi, d'espérance et de charité, un siècle de sainteté incomparable. Le peuple d'Israël, aux jours de la Moisson, devait « élever devant le Seigneur une gerbe, afin qu'elle lui agrée » ; quelle gerbe magnifique formeraient ces humbles vies, usées au service de Dieu et du prochain, dans l'obscurité du labeur quotidien !

Et ce que nous disons des « Filles de Jésus », nous aimons à le proclamer de toutes les Religieuses, qui consacrent aux enfants, aux malades, aux pauvres, leurs lumières, leurs énergies, leurs âmes. En leur rendant hommage, à Saint-Joseph de Kermaria, nous glorifions le Christ-Rédempteur, leur époux mystique, et nous acquitterons, pour une faible part, la dette de reconnaissance que la Bretagne, la France, la Belgique, l'Angleterre, l'Amérique ont contractée, depuis 1834, envers ces admirables éducatrices.

Que le divin Maître leur accorde ses meilleures bénédictions !

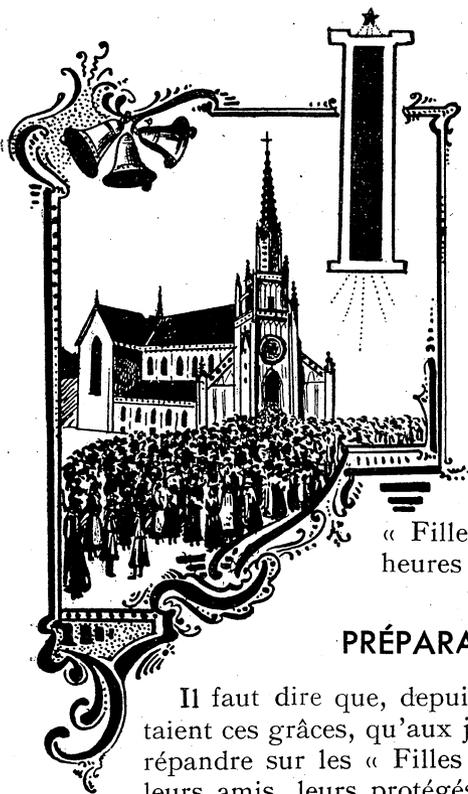
Hippolyte TRÉHIOU,

*Evêque de Vannes.*



*Son Exc. Mgr Hippolyte Tréhiou, Évêque de Vannes.*

# Les Fêtes jubilaires des 3 - 4 - 5 Août 1934, à Kermaria



Il est des souvenirs qui toujours demeurent au fond des âmes. Les années, loin de les estomper d'une brume grisâtre, les enveloppent d'une lumière de joie plus vive et plus profonde. Tels seront les souvenirs des Fêtes Jubilaires des 3, 4 et 5 Août 1934 à Kermaria. Heureux les yeux qui ont vu la splendeur de ces fêtes ; heureuses les oreilles qui en ont entendu les discours et les chants ; heureux les pèlerins, heureuses les « Filles de Jésus » qui ont vécu ces heures bénies à la Maison-Mère.

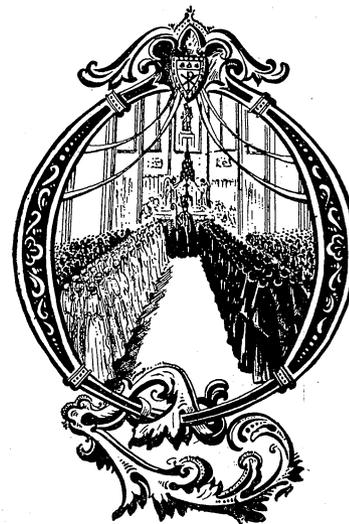
## PRÉPARATIFS DE FÊTE

Il faut dire que, depuis un an, les religieuses sollicitaient ces grâces, qu'aux jours du Centenaire, Dieu allait répandre sur les « Filles de Jésus », leurs bienfaiteurs, leurs amis, leurs protégés. Depuis un an, chaque jour, elles faisaient monter, vers le Ciel, des prières d'actions de grâces et de réparations. Et pour les rendre plus efficaces, chacune multipliait les petits sacrifices, en son modeste emploi. Tant de voix d'ailleurs stimulaient leur générosité. *Voix du passé* : elles montaient, pressantes, de ces pages qui racontaient aux « Filles de Jésus » de 1934, les débuts douloureux, mais combien héroïques de leur Congrégation ; la vie humble, crucifiée mais joyeuse de leurs premières Mères et Sœurs ; les interventions miraculeuses de la Providence et de Saint Joseph en leur faveur. *Voix du Présent aussi* : à chacune de ses visites, S. Exc. Mgr Tréhiou rappelait à ses filles que cette année jubilaire devait être pour chacune le point de départ d'une vie plus « livrée » à Dieu et aux

âmes ; et que de fois, la Révérende Mère, en écho à toutes ces paroles, convia chaque Sœur à la pratique encore plus constante, plus fervente de sa Règle.

Pendant que les âmes se faisaient plus belles, les doigts ne chômaient guère. Les plus artistes façonnaient les fraîches corolles des liserons, les délicats pétales des cytises et des glycines ; ils décoraient écussons et guirlandes aux hermines bretonnes. D'autres préparaient papier et tiges pour les fleurs, confectionnaient drapeaux et banderoles, approprièrent cloîtres, allées, jardins. Pendant ce temps, des ouvriers de tous genres envahissaient Kermaria et bénissaient le Centenaire qui, en cette dure crise de chômage, leur fournissait du travail. Les jardiniers se surpassaient à l'entrée, qu'ils voulaient belle, très belle. Un peu plus de pluie et elle serait devenue une vraie féerie aux riches couleurs, comme on pouvait le voir, quinze jours après les fêtes. Mais déjà, tels quels, les parterres offraient un air de fête à tous les visiteurs.

## Les 3 - 4 - 5 Août 1934 à Kermaria



Il furent ces jours bénis du Centenaire ? Un charme pour les yeux, un enchantement pour les oreilles, mais surtout une fête des âmes.

## JOIE DES YEUX

### Les Décorations

*L'Entrée.* — Dès l'entrée, l'arc de triomphe, au cachet très artistique, très couleur locale, attire les regards. Il imite si bien le vieux granit breton que plusieurs s'y méprennent. Il en est même qui s'écrient : « Oh ! le beau portail ! » Une croix celtique le domine au centre ; ses clochetons rappellent ceux de la chapelle de Kermaria ; au-dessous du fronton, en saillie, sur les vieilles pierres de granit, se détachent nettement la chère formule : « Allez à Joseph », ainsi que ces deux dates : « 1834-1934 ».

Et l'on franchit le « beau portail ». La ravissante perspective

aux lignes gracieuses, aux couleurs harmonisées ! Vers vous s'allonge une verte pelouse qui porte, en premier plan, toujours la même chère invitation : « Allez à Joseph ». Mais ici les feuillages rouges et or ont remplacé le gris sombre du granit. En

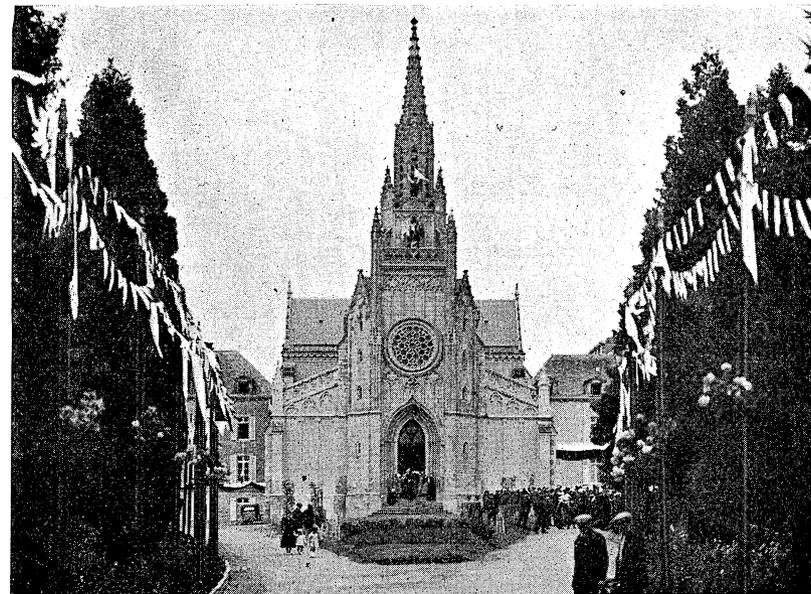


*Arc de Triomphe : Entrée.*

arrière, la pelouse s'élargit jusqu'à la chapelle et se borde, de chaque côté, d'un clair ruban de bégonias roses. Deux larges avenues l'encadrent. De distance en distance, on y a planté des poteaux bruns et jaunes, que des mains expertes ont orné de touffes d'hortensias, de géraniums et de grosses pâquerettes. De

mât en mât, court une double rangée de petits drapeaux rouges et blancs. Leurs vives couleurs, leur frissonnement dans la brise qui souffle semblent chanter, à leur façon, l'allégresse qui partout déborde des cœurs.

*La chapelle.* — Voici la chapelle. La décoration, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, en est sobre et discrète quoique riche et de bon goût. Les drapeaux de France, de Bretagne, de Belgique, d'Angleterre et du Canada flottent sur le clocher, de même



*Chapelle de Kermaria.*

que sur les rampes des bas-côtés. Ils mêlent leurs plis et leurs couleurs comme s'unissent dans un même amour pour Dieu et les âmes, les Sœurs de Kermaria, qui travaillent et luttent sous le ciel breton, au pays wallon, dans la banlieue de Londres ou les plaines canadiennes. Un drapeau cependant domine tous les autres : le drapeau du Pape. Les « Filles de Jésus » sont aussi « Filles de l'Eglise » et portent au cœur, passionnément, l'amour du Saint-Père.

Dès le seuil de la chapelle, un même mot très simple — et d'autant plus vrai — jaillit sur toutes les lèvres : « Ah ! c'est bien ! » Rien, dans la décoration, ne rompt l'élan des colonnes qui s'élancent d'un seul jet, vers le ciel, comme une prière fervente. Des grappes légères de glycine mauve soulignent la

grâce des ogives ; une étroite bande aux couleurs papales semée d'hermines d'or court le long des murs comme une frise ; quelques faisceaux de drapeaux mettent une note gaie et mouvante dans les chapelles latérales.

Les yeux s'attardent alors à la décoration du chœur. Ici domine l'or, symbole de l'amour : courtine qui tombe en riche draperie derrière l'autel, trône de l'Évêque, conopée, antependium, chapes, chasubles, dalmatiques des officiants, tout est en étoffe brodée d'or dont les reflets étincellent sous les caresses du soleil. Et ces magnificences inclinent la pensée et le cœur vers l'Hôte du Tabernacle pour qui elles se déploient.

*Les cloîtres.* — Les cloîtres appellent encore notre visite : eux aussi ont reçu une parure de fête. Des banderoles rouges et blanches dessinent de multiples festons autour des fenêtres et sur les murs du cloître du Sacré-Cœur. L'ensemble fait riche. Il plaît aux yeux qui aiment les couleurs vives et éclatantes.

Dans le cloître qui longe la chapelle, des grappes de cytise pendent aux murs, s'enroulent autour des cintres, montent à l'assaut des arcades. Quand le soleil traverse les verrières et que souffle la brise légère, les grappes d'or dansent dans un friselis lumineux.

La parure du cloître Notre-Dame de Pontmain est plus classique et présente un cachet très artistique. Les festons réguliers des guirlandes jaunes et blanches encadrent les armoiries du Pape, des évêques présents à la fête, alternant avec le cachet de la Congrégation.

*La salle du banquet.* — Ce cloître nous conduit à la salle du banquet. Les grandes baies voilées de légère mousseline, les murs blancs ornés de verdure où fleurissent des liserons roses, les faisceaux de drapeaux donnent à la vaste salle un air de fête et de gaieté, où la simplicité, cependant, garde ses droits. Sur les tables, on a posé quelques œillets et quelques roses et, devant les hôtes les plus illustres, des cartes-menus qui font l'admiration de tous les convives : genre moderne, miniature XVIII<sup>e</sup> siècle, enluminures du moyen-âge, toutes ces peintures révèlent, avec un goût très sûr, un beau talent de coloriste et de dessinateur.

### Les Cérémonies

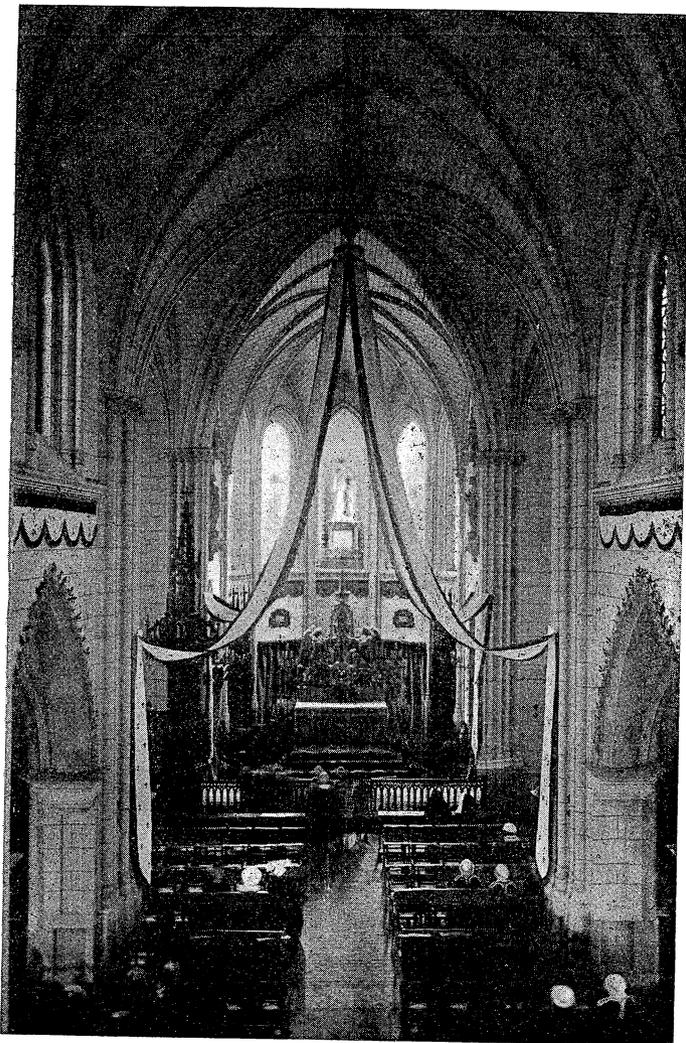
Si belles que soient ces décorations, que sont-elles près des cérémonies qui se déroulent à Kermaria, en ces jours de fête : fiançailles et noces mystiques, Messe et Vêpres pontificales, salut du Saint-Sacrement, procession.

*La prise d'habit.* — Toutes vêtues de blanc, couronnées de roses, sœurs, parents, amies de celles qui, dans la foule, les regardent et peut-être envient leur sort, des jeunes filles s'avancent à la Sainte Table, avec un visage paisible, heureux, souriant. Mais aussi, elles sont sûres que ce qu'elles désirent ardemment va leur être accordé par l'Évêque : cet habit qui leur ouvre la porte de la vie religieuse. Avec quel empressement joyeux, elles quittent la chapelle pour s'en revêtir. Elles nous reviennent bientôt avec la robe noire, la tête couverte d'un voile blanc, un cierge allumé à la main. Et les visages des assistants se tendent pour reconnaître, parmi les nouvelles novices, celle qui, hier encore, sans que rien la distinguât des autres, prenait place au foyer familial, aux réunions amies, aux fêtes et aux joies du monde. Et l'on murmure tout bas : « C'est elle et ce n'est plus elle ». Comme insigne religieux, l'Évêque leur en remet un seul : le Rosaire qu'elles porteront désormais à leur ceinture. Peut-on, en effet, devenir « Fille de Jésus » si l'on n'est pas auparavant fille de Marie. Un rite touchant termine la cérémonie de vêture : celui de l'accolade fraternelle : symbole de charité, symbole d'union dans une vie en commun au sein d'une même famille.

*La profession.* — Une joie plus grave, plus profonde rythme tous les rites de la profession, qu'elle soit temporaire ou perpétuelle. Les élues se sentent au port ; elles ne le quitteront plus. Si l'Église ne leur permet pas encore publiquement de prononcer une formule définitive, leur engagement est irrévocable au fond de leur cœur. Et l'on ne se lasse pas de suivre ces évolutions diverses, que toutes accomplissent avec une sûreté de mouvement, une unité, un ordre parfait. Cela même est joie pour les yeux. Le moment le plus pathétique pour l'ensemble de la foule est peut-être celui de la prostration. Ce geste symbolise si fortement la totale donation de tout l'être à Dieu que, malgré qu'on en ait, on se sent remué jusqu'au fond de l'âme ; d'ailleurs, chez la plupart, les larmes perlent aux paupières et même glissent sans honte, sur les visages.

*Les vœux simples.* — Aux sœurs de la première profession, l'Évêque remet le voile noir et la mante qui les sépareront du monde, où demain cependant l'apostolat va les conduire. Il leur donne aussi un seul insigne religieux : non la Croix toute nue, mais le crucifix, l'image de ce Dieu qui, par amour pour elles, s'est laissé clouer au bois et à qui, par amour, elles vont vouer pauvreté, chasteté, obéissance. Désormais, Il sera leur modèle, leur sauvegarde, leur Ami, leur Consolateur. Et c'est

tout cela que l'on peut lire sur leurs visages quand elles reviennent de la Sainte Table, tenant en mains Celui « qu'elles ont désiré, en qui elles ont espéré ». A les voir ainsi, la pensée



Intérieur de la chapelle de Kermaria.

évoque spontanément le souvenir de ces statues, où Sainte Thérèse de Lisieux, les yeux fixés sur le Christ en croix, s'apprête à le couvrir de roses. Des roses, il n'en est point

encore aux mains des nouvelles « Filles de Jésus », mais elles vont s'en aller, de par le monde, cueillir à Jésus ses fleurs préférées : des âmes d'enfants, des âmes de malades.

*Les vœux perpétuels.* — Comme les sœurs à vœux simples, les sœurs de la profession perpétuelle reçoivent également un seul insigne religieux : un anneau d'argent. C'est le symbole de la fidélité. Pendant cinq ans, elles ont gardé au Christ toutes les tendresses de leur cœur ; pour Lui et avec Lui, elles ont souffert de la pauvreté, pour Lui, elles ont discipliné leur volonté au joug de l'obéissance. Elles peuvent avancer, sans crainte, à l'appel de leur Évêque et recevoir le gage qui les unit à jamais sur terre et dans le Ciel, à Celui « que servent les Anges ». Avec quelle joie, à genoux, face à l'autel, elles élèvent la main droite ornée de l'anneau nuptial comme pour prendre toute l'assistance à témoin de leur union avec le Christ !

Sur leur voile blanc de fiancée, les futures novices portaient une couronne. Mais elles l'avaient reçue comme parure du monde. Aussi la quittent-elles dès qu'elles revêtent le Saint Habit. L'Évêque ne leur en donne pas une autre pour la remplacer : L'Église ne couronne que celles qui ont déjà combattu. Les futures professes, elles, ont connu la lutte, elles ont remporté des victoires dans la voie de la perfection, puisque leurs Supérieurs les ont jugées dignes de prononcer des vœux. Au nom de Jésus, l'Évêque les appelle à recevoir cette couronne « que le Seigneur leur a préparée de toute éternité ». Aux sœurs des vœux simples, il la remet avant de leur présenter le crucifix ; il ne couronne les professes des vœux perpétuels qu'après leur avoir mis au doigt l'anneau d'Épouse. Mais aussi, ne sont-elles pas plus affermiées que leurs jeunes compagnes, dans la voie royale de la Croix ?

*Les noces d'or et de diamant.* — Et voici venir à la Sainte Table d'autres « Filles de Jésus ». L'âge et les travaux ont courbé leur taille, ridé leur visage, rendu chancelante leur démarche. Mais, leur âme est demeurée vaillante et fervente au service du Maître à qui, voici cinquante, voici soixante ans, elles avaient voué pauvreté, chasteté, obéissance en cette même chapelle de Kermaria. Avec une joie plus grande encore qu'aux jours de leurs premiers vœux — car elles ont goûté, même au sein des souffrances, que le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger — elles renouvellent au Christ les promesses d'antan. Les roses blanches de leur jeunesse sont devenues des roses d'or, symbole de leurs actes d'amour accumulés pour Dieu, au cours de leur longue carrière religieuse. Et, quand elles reviennent de la Sainte Table couronnées d'or et de diamants, un des

assistants murmure : « On dirait des reines ». Reines, oui, elles le sont, dès ici-bas, même dans la pauvreté, la souffrance et les infirmités, en attendant que Jésus leur dise un jour : « Venez, bonnes et fidèles servantes, partager le Royaume que mon père vous a préparé ! »

*La Messe et les Vêpres pontificales.* — Il convenait, qu'en ces fêtes jubilaires, la chapelle de Kermaria vît se célébrer une Messe et des Vêpres pontificales. Pour des âmes chrétiennes, est-il plus beau spectacle ? Avec quel intérêt croissant, tous ceux qui ont pu trouver place dans le sanctuaire suivent-ils les diverses phases



*Le cortège se rend à la chapelle.*

des cérémonies. L'Eglise, en ce 5 Août, fait l'office du XI<sup>e</sup> Dimanche après la Pentecôte. Aussi, le prélat officiant, Son Excellence Monseigneur Tréhiou, a-t-il revêtu la chasuble d'or, les tunicelles de soie verte. Ses mains sont également gantées de vert. La mitre d'or rehausse encore sa haute stature et quand il porte sa crosse, notre souvenir évoque un de ces pontifes d'autrefois que nos yeux d'enfant, émerveillés, aimaient à contempler dans de vieux livres d'images. A l'autel, Monseigneur est assisté de M. le Chanoine Joncour, vicaire général de Quimper, de MM. les Chanoines Duclos et Le Baron. Au milieu de la splendeur chatoyante des vêtements liturgiques ruisselants d'or, les yeux s'arrêtent, attentifs, aux génuflexions, aux encensements, aux témoignages de respect et de vénération envers l'officiant et tout ce qui touche au culte divin. On voudrait tout voir, tout

comprendre et l'on regrette d'être si peu initié au sens et au symbolisme des rites liturgiques.

*La procession.* — En Bretagne, dit-on, sans procession, pas de vraie fête religieuse. Sans procession, les pèlerins, accourus au pardon, ne s'en retournent pas pleinement heureux à la maison. A Kermaria, la joie fut donc complète, puisqu'il y eut procession. Son Exc. Mgr Tréhiou la souhaitait vivement, les religieuses la désiraient de tout cœur, la foule y tenait encore plus. Cependant de gros nuages couraient dans le ciel et, parfois même, éclataient en ondées furieuses. Mais, par intervalles aussi, le beau soleil d'Août asséchait les allées, faisait de nouveau claquer au vent drapeaux et banderoles et mettait de l'espoir au cœur de tous. « N'y eût-il qu'une chance sur dix, avait dit Son Exc. Mgr Tréhiou, il fallait la tenter. » Et on la tenta.

A la chapelle, s'achève le dernier couplet de la cantate. La chorale entonne les acclamations en l'honneur des Evêques. Au dehors, les sœurs sont alignées sur deux rangs qui s'allongent indéfiniment. En arrière, se masse la célèbre fanfare de Locminé sous la direction de M. l'Abbé Bernard. Déjà, les cuivres s'appêtent à rythmer la marche et à soutenir les chants. Voici enfin le cortège des Evêques et du clergé. Il bruine, hélas ! quelque peu. Par moments, cependant, le vent chasse les légères gouttelettes d'eau et le soleil se joue sur les camails violets. Dans la cour intérieure, le spectacle est de toute beauté, digne de tenter le pinceau d'un peintre ou l'appareil d'un cinéaste. Hélas ! l'éclaircie est brève. Le temps se couvre. Au cimetière la pluie tombe, tombe et ne cesse guère jusqu'à la fin de la cérémonie. Qu'importe ! la joie est dans les cœurs et sur les visages. D'ailleurs, la plupart des pèlerins regardent cette pluie comme une réponse de Saint Joseph aux prières qu'ils viennent de lui adresser. Depuis si longtemps, les campagnes sont desséchées, les puits taris. Jusqu'ici, prières et processions n'ont pu obtenir du ciel une goutte d'eau. Aussi il faut voir avec quelle satisfaction visible les pieux paysans accueillent les rudes averses. Tous rentrent chez eux, le cœur plein de reconnaissance envers Saint Joseph de Kermaria.

#### **L'Assistance**

Dans un Noël populaire, un curieux demande à une petite pastoure qui s'en revient de Bethléem : « Qu'as-tu vu, Bergère, dis-moi, qu'as-tu vu ? » Et la fillette lui énumère : le bœuf et l'âne, les bergers et les Anges, Joseph et Marie et l'Enfant Jésus. A semblable question, l'hôte de Kermaria en ces fêtes jubilaires, après avoir décrit décors et cérémonies, répondrait certainement :

**« J'ai vu une foule enthousiaste et pieuse »**

A l'heure des offices, elle envahit le sanctuaire, déferle comme une marée montante sur les pelouses et aux alentours de la chapelle. Des « haut-parleurs » lui permettent de suivre aisément, du dehors, les chants et les discours. Il y a là plus de mille personnes les vendredi et samedi et près de sept mille le dimanche, venues spontanément s'associer à la fête, de toutes les régions de Bretagne où se dévouent les « Filles de Jésus ». Les lourds camions qui les amenaient ont dû quitter les villages bien avant l'aube. Qu'importe ! on allait à Kermaria et cette pensée suffisait à faire supporter joyeusement toutes les fatigues.



*Pendant la procession.*

Chaque paroisse se reconnaît aux vêtements des femmes : grandes collerettes de la Cornouaille, costumes plus sévères de la Bretagne du Nord, riches tabliers du pays de Lorient, gilets de velours des Capistes, châles de Lesneven et de Saint-Pol ; capots de dentelle de Locminé et de Baud, petites coiffes de Pontivy, diadèmes d'Arzon et de l'Île d'Arz, hautes mitres bigoudennes, coiffures si seyantes du pays de Vannes où la broderie, aux dessins gracieux, légers, ajourés par des doigts de fée, a mis à contribution toute la flore du pays, etc..., etc... « Charmantes coiffes blanches répandues sur la foule comme les mouettes sur les flots... couronnes aériennes, chefs-d'œuvre d'un art fixé qui semblent avoir été posées par la main des morts sur la tête des vivants. »

**« J'ai vu des Filles de Jésus »**

Des centaines de « Filles de Jésus » accourues à la Maison-Mère avec un bonheur qui se traduisait sur leurs visages. La plupart, cependant, ne jouiraient guère des cérémonies ; mais elles étaient à Kermaria, au cher berceau de leur vie religieuse ; elles revoyaient des Mères, des compagnes très aimées ; elles allaient vivre dans cette atmosphère de chaude piété, de joie profonde et enthousiastes, de gratitude fervente propre aux fêtes jubilaires. Beaucoup venaient de loin : des provinces de Québec et même de l'Alberta aux plaines de neige. Et c'était plaisir de voir les religieuses remplir leurs offices, leurs « emplois », comme elles



*Pendant la procession.*

disent, avec une grâce souriante pleine de charme et de simplicité ou, graves et recueillies, assister aux cérémonies et prendre place à la procession.

**« Pieux pèlerin, qu'as-tu vu, encore ? »**

Un magnifique cortège d'Évêques, d'Abbés, de Prélats et de prêtres. Ecoutez plutôt :

*Le vendredi 3 Août*, avec Son Exc. Mgr Tréhiou, Évêque de Vannes, s'avançaient Mgr Serrand, Évêque de Saint-Brieuc ; Mgr Rasneur, Évêque de Tournai ; Mgr Jan, Évêque du Cap-Haïtien. Une longue file de chanoines et de prêtres les précédait. On entendait la foule les compter et faire ses réflexions : « 98, 99, 100 ». Que de prêtres ! Mais, ce n'est pas fini. 120, 130, 150

et toujours et toujours montaient vers la chapelle d'autres prêtres en surplis. Ce jour-là, Mgr Rasneur rentrait en Belgique, où il devait, avec les Évêques de la province de Liège, assister au couronnement de Notre-Dame d'Alsensberg, et Mgr Cogneau arrivait à Kermaria dans la soirée.

Le samedi 4, on comptait cinq Évêques : NN. SS. Tréhiou, Le Senne, Jan, Picaud et Cogneau, ainsi que deux prélats : Mgr Le Marec, Mgr de Villeneuve et plus de cent cinquante prêtres.

Le dimanche 5 Août était la grande journée uniquement consacrée à célébrer le Centenaire. Jamais Kermaria ne vit tant de soutanes violettes, de burettes blanches, de burettes noires et de camails de chanoines. La foule nomme les prélats à mesure qu'elle les reconnaît : Mgr Mignen, Archevêque de Rennes ; Mgr Tréhiou, Évêque de Vannes ; Mgr de la Villerabel, Archevêque de Rouen ; Mgr Duparc, Évêque de Quimper ; Mgr Le Senne, Évêque de Beauvais ; Mgr Jan, Évêque du Cap-Haïtien ; Mgr Picaud, Évêque de Bayeux et Lisieux ; Mgr Cogneau, auxiliaire de Mgr de Quimper ; Dom Cozien, Abbé de Solesmes ; Dom Dominique Nogues, Abbé de Thymadeuc ; Dom Demazure, Abbé de Kergonan ; Mgr Le Marec. Voici les vicaires généraux de Vannes et de Quimper et des chanoines de tous les diocèses bretons ; près d'eux, M. le chanoine Lamothe des Trois-Rivières (Canada). Il fut l'ami, le bienfaiteur des « Filles de Jésus » qui, en 1902, firent leurs premiers pas dans la Nouvelle-France. Son visage rayonne du bonheur d'être à Kermaria et de participer aux fêtes du Centenaire. Il représente, près de la Congrégation, les Évêques canadiens retenus dans leurs diocèses par les cérémonies grandioses qui s'y déroulent en l'honneur de Jacques Cartier. L'Angleterre a aussi son représentant avec le Révérend Père Douch, curé de Plumstead. Les prêtres sont, aujourd'hui, moins nombreux, en raison des offices qui nécessitent leur présence dans les paroisses. On en compte cependant plus de quatre-vingt-dix.

Que d'autres dans leurs églises s'associent, en ce jour, par la pensée et la prière, à la joie et à la reconnaissance des « Filles de Jésus » ! Leurs témoignages de pieuse affection, d'amitié sincère sont venus nombreux réjouir le cœur de la Révérende Mère et de ses filles et entre tous celui de Son Exc. Mgr Gerlier, Évêque de Tarbes et de Lourdes. Quinze jours auparavant, il était l'hôte de Kermaria ; à son départ, il promettait de porter à la Vierge Marie le souvenir des « Filles de Jésus ». Le 3 Août, il adressait ce télégramme à la Révérende Mère.

« Uni par ferventes prières, auprès grotte, aux joies et actions de grâce, émouvant Centenaire, meilleures bénédictions. »

« Évêque Tarbes Lourdes. »

## CHARME DES OREILLES



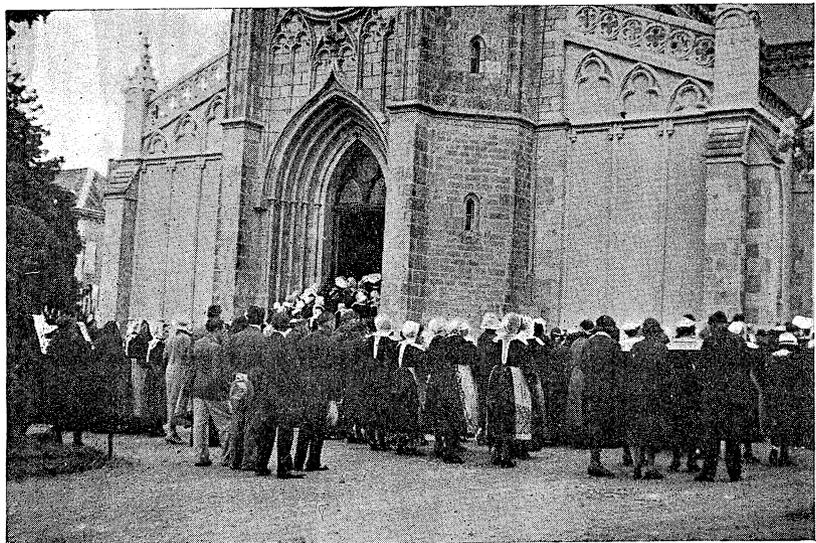
HANTS, pièces d'orgues, tostes et discours ajoutent à ces spectacles qui charment les regards et font monter les âmes vers Dieu.

### Les chants

Les chants des cérémonies religieuses ! Qui les a entendus une fois veut les entendre encore : la mélodie épouse si étroitement les sentiments qu'ils expriment ! En la *Prise d'Habit*, l'*O Gloriosa Virginum*, le *Quæ est ista* surtout, puis l'*Ecce quam Bonum* traduisent, avec quel bonheur d'expression, la joie d'un cœur qui s'offre à Jésus dans la fraîcheur et la pureté de ses vingt ans. « Vous êtes toute belle, mon amie, pleine de douceur et de charmes », chante le divin Fiancé à la jeune novice qui vient de revêtir les livrées des « Filles de Jésus ». La phrase musicale est si chargée de tendresse admirative que nos yeux se lèvent pour contempler celles qui en sont l'objet. Sous le voile blanc, le visage reflète une telle béatitude, une telle paix qu'il en est, en effet, tout transfiguré. Que doit être alors la beauté de l'âme ! Comme s'il devinait notre regret de voir si tôt finir la mélodie qui nous enchante, là-haut, à la tribune, pendant la distribution des insignes, M. le Chanoine très heureusement sur l'orgue, le motet liturgique que le chœur Pirio, maître de chapelle à la Cathédrale de Vannes, continue vient de chanter.

À la *cérémonie des vœux*, les chants expriment les sentiments qui, tour à tour, se succèdent dans l'âme en fête des jeunes professes : l'*humilité* qui se reconnaît indigne du choix divin, se proclame heureuse « d'être la servante du Christ » et se fait « gloire d'être réputée pour personne servile » ; l'*abandon* qui pousse à mépriser « trésors et pompes du siècle » pour l'amour de Celui en qui le cœur a placé toutes ses affections ; la *fierté* de porter au doigt l'anneau des divines épousailles. Aussi, avec quel accent de certitude confiante, de sainte jubilation, chacune des futures professes répond-elle aux questions que lui pose le célé-

brant, Son Exc. Mgr Tréhiou ! Avec quelle émotion de bonheur, à genoux devant la blanche Hostie que lui présente le prêtre, chacune prononce à haute voix : « Je ... fais pour un an ou pour toujours, les trois vœux simples de pauvreté, de chasteté, d'obéissance... » Quand la cérémonie s'achève, le chant du *Te Deum* éclate majestueux, triomphal. Les lèvres essayent de traduire à Dieu le merci des âmes ; merci des héroïnes de la fête, merci des assistants. A la tribune, l'orgue vibre sous les doigts



La foule pendant la Messe.

habiles de Mlle Nizan. Sur les touches d'ivoire, elle chante, elle aussi, la joie, l'allégresse et la reconnaissance pour les dons infinis de Dieu à ses créatures.

Pour la *Grand'Messe pontificale*, la chorale a choisi la deuxième Messe de l'abbé Boyer à deux voix égales. Les parties polyphoniques s'harmonisent parfaitement avec les pièces grégoriennes du XI<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, que l'Eglise célèbre en ce 5 Août. Après l'Introït, dont le texte répond si bien aux sentiments des âmes — il y est dit, en effet : « C'est Dieu qui fait habiter ensemble, dans sa maison, ceux qui n'ont qu'un même esprit ; c'est Lui qui donne force et puissance à son peuple » — s'élèvent les accents suppliants du *Kyrie* en mineur. Les voix montent pressantes vers le Père, le Fils et le Saint-Esprit. A cet acte d'humilité et de confiance succède le *Gloria*, en majeur, exultant de louanges et triomphant. Le *Graduel* et l'*Alleluia* rappellent aux assistants, s'il en était besoin, d'ouvrir

leur âme toute grande à la joie, de manifester leur allégresse par des chants, de la faire vibrer sur les instruments. Au *Credo*, toutes les voix s'unissent dans une émotion sans cesse grandissante. Les chants de la foule, au dehors, font écho aux chants qui leur parviennent de la chapelle, grâce aux haut-parleurs. Tout le peuple communique, vraiment, à une même foi, en un même amour, dans ce même chant du *Credo* royal de Dumont. Voici le *Sanctus*. Il acclame le Dieu qui, tout à l'heure, va s'incarner dans l'Hostie ; il rend hommage, à l'avance, au Verbe



La foule pendant les Vêpres.

qui va paraître sous les frêles apparences d'un peu de pain. L'adoration profonde, la ferveur enthousiaste qu'expriment les chants gagnent les fidèles et orientent toute leur âme vers le grand mystère de la Consécration. A l'*Agnus*, les voix, de nouveau, se font suppliantes, mais d'une supplication confiante, tendre même, sûres qu'elles sont d'être écoutées, exaucées par « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ».

A toutes ces joies qu'apporte l'audition des cérémonies grandioses du matin, s'ajoute le bonheur d'assister, chaque soir, à un *Salut solennel du Saint-Sacrement*, précédé, le dimanche, par le *chant des Vêpres pontificales*. Un goût averti et sûr a guidé le choix des motets tant à Jésus-Hostie qu'à la Vierge Marie et y a fait alterner musique polyphonique avec le grégorien. La chorale exécute chaque morceau avec une perfection et une simplicité de forme, une compréhension intime des sentiments que,

seuls, donnent une étude attentive et sérieuse des textes, un sens artistique réel, une foi profonde, un enthousiasme jeune et ardent. Elle se surpasse, pour ainsi dire, dans le *Cantate Domino*, de l'abbé Delporte et les acclamations aux Evêques, dues à MM. les Chanoines Royer et Pirio.

Quand les voix s'élèvent pour le *chant de la cantate* composée pour les fêtes jubilaires, un silence absolu règne à la chapelle et au dehors. On devine que chaque auditeur se recueille pour mieux entendre et mieux goûter. Les paroles sont d'un poète qui connaît l'histoire de la Congrégation ; il l'a comprise, il l'aime. Seule l'union étroite de l'intelligence et du cœur pouvait évoquer en quatre strophes d'une belle venue littéraire, tout un siècle de vie religieuse, tous les sentiments qui, à cette heure du Centenaire, vibrent au cœur des « Filles de Jésus ».

A ces vers de M. l'abbé Corven, M. le Chanoine Pirio a donné le charme d'une mélodie qui en épouse toutes les nuances et les fait passer dans l'esprit et surtout le cœur des assistants. Avec elle, leur âme, tour à tour, exulte, s'humilie, s'anime de confiance, rend grâce à Dieu, L'adore et Le glorifie. La cantate est terminée ; les voix se sont tues depuis quelques secondes et, dans toute la foule, règne encore un profond et religieux silence. Il dit, avec une éloquence plus puissante que les applaudissements, combien les auditeurs ont été émus par cette œuvre si belle, rendue d'ailleurs avec tant d'amour filial par un chœur de jeunes religieuses.

~~~~~

**CANTATE POUR LE CENTENAIRE DE LA CONGRÉGATION  
DES « FILLES DE JÉSUS »**

Paroles de M. l'abbé CORVEN.

Musique de M. le chanoine PIRIO.

I

ELLES S'APPELLERONT LES « FILLES DE JÉSUS ».

(Mgr de la MOTTE DE BROONS, Evêque de Vannes.)]

« *Vocatum est nomen ejus Jesus.* »

Cent ans déjà passés, votre nom fort et tendre  
Illumina notre berceau,  
Jésus, et cet enfant nouveau  
Que pour vôtre vous vouliez prendre,  
Vous le marquez de votre sceau.  
Il naissait dans l'humilité,  
Il grandit dans l'adversité.  
Ah ! faites-nous toujours comprendre  
Que pour être Sauveur en toute vérité  
Comme Vous, il ne faut attendre  
Que Souffrance et que Pauvreté.

II

« TOUTES JOINDRONT A LEUR NOM DE PROFESSION LE NOM DE MARIE. »

(Mère Marie de Saint Charles, Supérieure Générale.)

« *Invenertunt puerum, cum Maria Matre ejus.* »

O « Filles de Jésus », et l'Enfant et la Mère  
Sont unis en vos noms, qu'ils le soient en vos cœurs !  
Que votre vie entière  
Se déroule sous la lumière  
De celle qui connut la joie et les douleurs.  
Depuis vos premiers ans, Marie est votre étoile ;  
Ah ! gardez-lui fidélité,  
Et toutes, vous pourrez voguer à pleine voile  
Dans l'azur de la Pureté.

III

« A SAINT JOSEPH, HOMMAGE. »

(Inscription de la première pierre de la Chapelle de Kermaria.)

« *Dixit Angelus Domini ad Joseph : Accipe puerum.* »

Et nous allons périr : notre cri de détresse,  
Saint Joseph, est monté vers vous.  
Et ce fut le contrat : « Si vous faites largesse  
Au besoin qui prie à genoux,  
Si vous nous sauvez du courroux  
De l'Injuste qui nous oppresse,  
Votre culte en tous lieux sera porté par nous,  
Nous vous ferons une chapelle,  
Nous vous couronnerons et d'honneurs et d'amour.  
Et depuis, au contrat l'un et l'autre est fidèle.  
A Saint Joseph, gratitude éternelle,  
A ses enfants, confiance en retour,  
Obéissance jusqu'au dernier jour.

IV

« *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.* »

O Jésus et Marie et Joseph, en ce monde,  
Image de la Trinité,  
Que votre voix à notre voix réponde  
Et remplisse l'immensité.  
Glorifions d'accord le Père de tout bien.  
Glorifions le Fils, la divine Sagesse,  
Glorifions l'Esprit, leur éternel Lien ;  
O « Filles de Jésus », glorifions sans cesse  
Dans la souffrance et l'allégresse,  
Pour le siècle passé, pour le siècle qui vient,  
Dieu qui nous aime tant, nous qui ne sommes rien.

Sur terre à Kermaria, l'allégresse est dans tous les cœurs ; au Kermaria du Ciel, règne une jubilation parfaite. Ne faut-il pas aussi que la joie visite en ces jours de fête le Kermaria du Purgatoire ? Car il se peut que des « Filles de Jésus » soient encore retenues dans ce lieu d'exil : il faut être si pur pour voir Dieu ! Aussi, Son Exc. Mgr Tréhiou avait-il décidé qu'un *Libera* serait chanté et une absoute donnée au cimetière des religieuses. Au cours de la procession du dimanche, pendant que la foule reste massée dans les allées du jardin, les Evêques et le clergé pénètrent dans l'enclos mortuaire, ainsi que la Révérende Mère et son Conseil. Devant les humbles tombes, toutes semblables, pressées les unes contre les autres, plantées d'une simple croix de bois au pied de laquelle fleurissent des roses blanches, les chants liturgiques montent graves et pieux. Ils implorent de Dieu, pour celles dont les ossements reposent en ce coin de terre, « un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix ». Est-il téméraire de penser qu'à cette heure de prière, tout un cortège de « Filles de Jésus » quittait le Purgatoire pour aller terminer, au Paradis, les fêtes jubilaires de leur chère Congrégation ?

#### Les tostes

Un mot seulement, et encore est-il emprunté à la *Semaine Religieuse* de Vannes, car aucune sténographe ne songea, hélas ! à saisir, au vol, l'improvisation toujours heureuse, délicate, parfois émue ou légèrement teintée d'humour, des différents orateurs.

*Vendredi 3 Août.* — Au repas qui suivit, Son Exc Mgr Tréhiou d'abord, puis Mgr de Tournai et enfin Mgr de Saint-Brieuc, formèrent des vœux pour le développement continu de la Congrégation des « Filles de Jésus » et remercièrent les religieuses de leur dévouement désormais centenaire au service de la Sainte Église.

*Samedi 4 Août.* — Si les tostes n'étaient pas annoncés au programme, il y en eut pourtant. M. le chanoine Lamothe, en paroles délicates et touchantes, narra les souffrances des premières « Filles de Jésus », débarquées au Canada, et, avec complaisance, il s'étendit sur l'amour du Canada pour la France.

Mgr Jan, avec émotion et finesse, fit une demande instante à la Révérende Mère de Kermaria et à Mgr Tréhiou, en faveur de la population noire d'Haïti, l'île lointaine évangélisée en grande partie par les Bretons.

Après avoir répondu avec le sourire à la demande de Mgr Jan et remercié avec joie M. le chanoine Lamothe de son toste



Mgr de la VILLERABEL, Archevêque de Rouen.



Mgr RASNEUR, Evêque de Tournai.



Mgr JAN, Evêque du Cap-Haïtien.



Mgr LE SENNE, Evêque de Beauvais.

qui avait ému et réjoui le nombreux clergé, Mgr Tréhiou, acceptant le compliment qui venait de lui être fait d'avoir un cœur large, dit à chacun des invités un merci particulier.

*Dimanche 5 Août.* — C'est encore le Canada qui parle. M. le chanoine Lamothe, qui accueillit là-bas les premières « Filles de Jésus », dit, ou plutôt, chante sa reconnaissance et celle de son pays aux humbles religieuses qui se dévouent sur ces terres lointaines.

Mgr Le Senne voudrait mêler ses remerciements à ceux des Evêques qui ont la joie d'avoir dans leur diocèse des « Filles de Jésus ». Mais l'Evêque de Beauvais ne doute pas que Saint Joseph, en cette année du Centenaire de la Congrégation, n'inspire à la Très Révérende Mère et à son Conseil et aussi à Mgr l'Evêque de Vannes, d'envoyer des « Filles de Jésus » sur les bords de l'Oise « qui gémissent de leur absence ».

Mgr Tréhiou se lève et se plaint de n'avoir pu décider Mgr de Quimper à prendre la parole : « J'espère, dit-il aux convives, que, dans quelques instants, vous serez plus puissants et plus heureux que moi ». Monseigneur dit alors le merci à Dieu, à Saint Joseph, aux Evêques et Prélats, à tout le clergé, aux Révérendes Mères, à toutes les religieuses et à tous les organisateurs de ces fêtes. Les applaudissements crépitent et Mgr Duparc veut bien raconter, avec la verve et la finesse qu'on lui connaît, quelques souvenirs de jeunesse relatifs à Kermaria.

Mgr Mignen apporte ensuite, en termes émus et paternels, l'hommage de la reconnaissance non seulement du diocèse de Rennes, mais de la Bretagne entière, à la Congrégation des « Filles de Jésus ».

### Les discours

Les discours prononcés lors des fêtes jubilaires furent, pour toute l'assistance, une source nouvelle de joie. Pour les « Filles de Jésus », ils demeurent de magnifiques pages d'histoire d'un passé vénéré, des Règles de vie pour l'avenir.

Les voici, quelques-uns dans leur texte intégral, les autres presque in extenso.

*Vendredi 3 Août.* — Aux sœurs de la prise d'habit et des vœux perpétuels, Son Exc. Mgr Serrand, Evêque de Saint-Brieuc, donne un magnifique plan de vie en leur commentant cette parole de Saint Paul : *Revêtez-vous de Jésus-Christ !*

« *Induimini Jesum Christum.* »  
« Revêtez-vous du Christ Jésus. »

EXCELLENCE,

MES RÉVÉRENDÉS MÈRES,

MES SŒURS, MES FRÈRES.

Quand, se reportant cent ans en arrière, on considère les humbles débuts de votre Congrégation, au temps de Perrine Samson et de l'Abbé Coëffic, et quand, ensuite, revenant au présent, on admire ses merveilleux développements, une page de l'Évangile s'évoque d'elle-même dans l'esprit, celle où il est question de ce petit grain de sénévé dont le germe donne naissance à un grand arbre dans les branches duquel les oiseaux du ciel viennent chercher un abri. La Congrégation des « Filles de Jésus », au bout d'un siècle, est devenue un grand arbre, et combien sont nombreux les oiseaux du ciel qui viennent s'y réfugier ! Tout à l'heure l'assistance a été émerveillée lorsqu'elle a vu cinquante-huit postulantes se présenter à la Sainte Table pour recevoir le cierge allumé, symbole de l'ambition qu'elles nourrissent d'être, à la suite de Saint Jean-Baptiste, les flambeaux ardents et rayonnants qui éclairent la route par où passera Jésus pour arriver aux âmes. Vinrent-elles jamais en pareil nombre demander à revêtir les saintes livrées du Seigneur ?

Et derrière elles, combien n'est-il pas émouvant de voir tant de professes temporaires se préparer à émettre leurs vœux perpétuels, non plus seulement comme les postulantes, tendres bourgeons, dont on peut se demander si les épreuves qu'il leur faudra subir leur permettront de s'attacher solidement, mais vraies branches définitivement fixées à l'arbre de la Congrégation.

Définitivement fixées ! A une condition ! Pour elles comme pour les bourgeons : c'est que la sève de l'arbre y circule. Autrement elles se dessècheraient et tomberaient. Et, c'est pourquoi, à elles comme aux postulantes, le Christ étant cette sève de l'arbre, j'ai dit :

« Revêtez-vous du Christ », « *Induimini Jesum Christum.* »

Vous revêtir du Christ, vous le devriez déjà au titre de simples chrétiennes. Qu'est-ce qu'un chrétien, en effet, sinon quelqu'un qui marche à la suite du Christ ? Mais le moyen de marcher à la suite du Christ, si l'on ne vit pas de sa vie, si l'on n'épouse pas ses sentiments, si l'on ne met pas ses pas dans les siens, si, par la conduite extérieure comme par l'âme elle-même, on ne s'identifie pas avec Lui ? A combien plus forte raison y êtes-vous obligées dès lors que vous avez décidé de Le suivre non pas simplement dans l'observation des règles qui s'imposent à tous, mais encore dans la pratique de tout ce qui s'adresse aux parfaits.

Un simple fidèle n'a pas à faire vœu de pauvreté. Il lui est permis de poursuivre l'acquisition des biens de ce monde. Il y est même obligé dans la mesure où ils lui sont nécessaires pour vivre ou pour faire vivre sa famille. Tant qu'il n'a pas recours à des moyens injustes pour se les procurer, tant qu'il n'y attache pas son cœur d'une manière exagérée, il n'y a rien à redire. Un simple fidèle, de même, n'est pas tenu au vœu de chasteté. Il peut donner son cœur à un autre cœur ; il peut fonder une famille ; il peut goûter les joies de la vie dès lors qu'il le fait dans les limites assignées par la loi de Dieu. Un simple fidèle enfin n'est pas tenu au vœu d'obéissance ; il n'a pas à abdiquer sa volonté personnelle devant la volonté d'autrui ; il peut jouir d'une large indépendance, être son maître.

Il n'en va pas de même pour vous, mes chères Filles. C'est, du plus près possible que, comme « Filles de Jésus », vous voulez imiter Celui dont vous

portez le nom. Or, Lui a choisi la pauvreté pour son partage ; Il en a fait la compagne, la Dame de toute sa vie. Il l'a voulue pour présider à son entrée dans l'existence ; Il l'a voulue pour présider à sa mort sur la Croix. N'a-t-Il pas pu dire que si les renards avaient leur tanière, Lui, le Fils de l'homme n'avait pas une pierre pour reposer sa tête ! Seriez-vous ses Filles si, à l'encontre de ce qu'Il a fait, vous incliniez votre cœur vers les biens et les richesses de ce monde, si vous les recherchiez, si vous en jouissiez ? Et se reconnaîtrait-Il en vous ? Aussi, comme Lui, êtes-vous décidées à porter votre cœur plus haut, à vous attacher uniquement aux biens qui ne passent pas, à mettre tous les autres sous vos pieds. Oh ! vous savez bien que la chose n'ira pas toute seule, que la pratique de la pauvreté sera dure. Je dis : la pratique, car ce n'est pas une pauvreté de façade, une pauvreté de paroles qu'il vous faut observer, mais une pauvreté réelle avec toutes les gênes qu'elle comporte, une pauvreté qui vous dépouillera de la libre disposition de quoi que ce soit, qui fera que vous n'aurez plus vraiment rien à vous.

Oui, vous savez que ce sera dur et très dur à pratiquer toute une vie. Mais vous savez aussi que les biens de la terre enchaînent ceux qui ne s'en libèrent pas, que l'âme s'y engluie, qu'ils lui font perdre la liberté de ses mouvements, qu'ils l'empêchent de donner le coup d'aile constant qui permet de gagner les hauteurs, que très rares sont ceux-là qui n'en mésusent pas. Vous avez dans la mémoire les paroles redoutables prononcées par le Sauveur à propos des riches :

« Malheur aux riches, il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume des Cieux. »

Vous n'avez point oublié celles par lesquelles il proclame bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté. Comment hésiteriez-vous ! Mourir aux biens de ce monde vous est un gain.

Mais il ne vous suffit pas de vous vouer à la pauvreté pour suivre Notre-Seigneur de tout près. Il ne s'est pas contenté de vivre pauvre, en effet, Il a voulu aussi vivre chaste et c'est aux chastes qu'Il a toujours marqué sa prédilection. Pour Mère Il a choisi la Vierge des Vierges, pour Père nourricier le chaste Joseph, et si, dans le Collège des douze Apôtres, il en est un qui a pu se désigner sous le nom de « le disciple que Jésus aimait », c'est qu'il était vierge, Saint Jean. Écoutez, d'ailleurs, le Sauveur dans le sermon sur la montagne béatifier la pureté :

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » La pureté, la chasteté, voilà donc à quoi, voulant L'imiter pleinement, vous allez vous consacrer. Oh ! je ne prétendrai point que s'engager dans les liens du mariage soit une chose qui attire nécessairement sa défaveur. Non, le mariage est le moyen providentiel choisi par Dieu pour assurer la conservation et le développement du genre humain, le Christ l'a élevé à la dignité de sacrement et sans lui il n'y aurait ni postulantes, ni professes à offrir au Seigneur. Mais il est très certain que, dans l'ordre spirituel, la virginité lui est supérieure. Elle nous élève dès ce bas monde jusqu'à la hauteur des Anges eux-mêmes et quels avantages elle donne pour les communications avec le ciel et pour le dévouement envers le prochain. Celui-là qui est engagé dans les liens du mariage, dit Saint Paul, est en proie à une multitude de soucis, à commencer par celui de satisfaire son conjoint ; il n'a pas toujours la liberté de cœur suffisante pour que ce cœur demeure parfaitement attaché à Dieu. La violation si fréquente des saintes lois du mariage ne le prouve-t-elle pas trop abondamment !

Vous, mes chères Filles, parce que vous aurez renoncé aux satisfactions de la chair, vous n'aurez qu'un souci, plaire à votre Époux divin, et parce

que cet Époux divin se retrouve partout, vous serez prêtes à aller n'importe où vous enverra la volonté de vos Supérieurs, sûres que vous serez de le rejoindre en tous ceux à qui il vous sera demandé de consacrer vos soins. Les diverses régions de la France, l'Angleterre, la Belgique, le Canada :



*Son Exc. Mgr Serrand, Évêque de Saint-Brieuc.*

entre tous ces terrains de l'apostolat de votre Congrégation, quel sera votre lot ? Les malades, les infirmes, les enfants, entre tous ces bénéficiaires de son activité, à qui serez-vous envoyées ? Qu'est-ce que cela peut vous faire ? En tous ces lieux vous aurez Celui qui est tout votre amour. En tout être

qui sera l'objet de votre dévouement, c'est à Lui que vous vous dévouerez. Oh ! quel bonheur est le vôtre. On prétend parfois que les religieuses n'ont pas de cœur. Leur cœur est vaste comme le monde ; mieux que cela : il est à la mesure de celui de Jésus. Et vous voyez, pères et mères, frères et sœurs, parents à un titre ou à un autre, si vous avez à perdre en cette transformation. — On dit parfois que les religieuses sont des égoïstes ; est-il assez démontré, au contraire, que si elles refusent de se donner à une créature humaine, c'est pour épouser dans ses faiblesses et ses misères toute la famille humaine, c'est pour se faire les servantes de l'humanité. — Dans les luttes que vous aurez à soutenir contre votre sensibilité, car vous en aurez et peut-être parfois de très dures et de très prolongées, j'espère, mes chères Filles, que vous trouverez en le rappel de ces vérités quelque réconfort et même quelque joie du sacrifice que vous aurez fait de votre cœur. A vous perdre vous vous gagnez, et le gain vaut pour le monde entier.

Une dernière chose reste à faire pour aller jusqu'au bout de ce dépouillement total qui s'impose à celui qui veut imiter pleinement Jésus. Par le vœu de pauvreté vous renoncez aux biens de ce monde. Par le vœu de chasteté vous immolez votre cœur. Que peut-il y avoir encore à sacrifier ? Il y a à sacrifier ce qui vous est presque plus cher que vous-mêmes, je veux dire : votre volonté, votre indépendance, Notre-Seigneur a été un grand obéissant. Il est venu sur la terre pour faire la volonté de son Père. Cette volonté a été sa loi, sa nourriture. Si pénible, si crucifiante qu'elle fût pour Lui, Il ne l'a jamais discutée. Vous l'avez entendu au jardin des Oliviers :

« Non pas ma volonté, mon Père, mais la vôtre. »

Il n'a consenti à mourir que lorsqu'Il a pu se rendre le témoignage que cette volonté était accomplie en tout ce qu'elle demandait, que « tout était consommé ». Toujours parce que vous voulez suivre ce Divin Sauveur de tout près, toujours parce que vous voulez mériter votre nom de « FILLES DE JÉSUS », il vous faudra vous aussi être des obéissantes ; renoncer à votre volonté propre, faire en toutes choses la volonté du ciel telle qu'elle vous sera signifiée par vos Supérieurs. Non pas seulement quand cette volonté vous paraîtra raisonnable et justifiée, non pas seulement lorsqu'elle vous sera signifiée de façon aimable et par des personnes qui vous seront sympathiques, mais encore quand elle vous paraîtra déraisonnable, mais encore quand elle vous sera signifiée de façon désagréable et dure, et par des personnes pour qui vous n'éprouverez qu'antipathie. Parce que votre esprit de foi devra vous montrer en tout ordre que vous recevrez, en toute défense qui vous sera faite, l'ordre ou la défense de Notre-Seigneur Lui-même. Si le Divin Sauveur, brisant le voile sous lequel Il se dérobe, se montrait Lui-même à vos regards pour vous demander ceci ou cela, oh ! vous n'hésiteriez pas ; avec un saint empressement vous vous porteriez joyeuses à tout ce qu'Il réclamerait de vous. Mais non, Il ne se montrera pas ; vos yeux, vos oreilles ne reconnaîtront que ceux qui le représentent avec tous leurs défauts et toutes leurs misères. Et il faudra que vous ne vous laissiez pas arrêter par ces défauts et par ces misères, il faudra que votre esprit de foi les perce pour, derrière eux, ne voir que Lui.

Là encore ce ne sera pas très facile et beaucoup de vertu vous sera nécessaire pour plier constamment une volonté propre qui sans cesse voudra se reprendre. Mais j'espère que chaque jour de votre vie religieuse vous serez dans la disposition en laquelle vous êtes ce matin de vous donner sans réserve, de mériter que l'on puisse vous appliquer les paroles que la sainte Liturgie dit de Jésus :

« Il a été obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix. »

Pauvres, chastes, obéissantes, quels merveilleux instruments vous serez

entre les mains de Dieu pour sa gloire et la réalisation de ses desseins de miséricorde envers les âmes ! D'avance, avec transport, je salue les richesses spirituelles qui éclore sous vos pas. Des enfants vous attendent qui, sans vous, ignoreraient peut-être à jamais leurs destinées éternelles. Epouses fécondes du Christ, vous les introduirez en nombre dans sa famille céleste. Des malades vous attendent sur les épaules de qui personne ne vient alléger le poids de la Croix de la souffrance ; vous ferez luire devant leurs yeux qui se ferment l'éclat des aurores éternelles. Et la terre et le ciel vous béniront. Et vous serez notre joie et vous serez la fierté de votre famille du monde et de votre famille religieuse.

Votre famille religieuse ! Elle est toute au bonheur de vous voir venir grossir ses rangs. Par vous son action va s'étendre, par vous elle va pouvoir ensemer de nouveaux sillons dans le champ du Père des Cieux.

Votre famille du monde ! Oh ! sans doute elle sent les déchirements de la séparation, et il y a plus d'un père et plus d'une mère ici dont les paupières seront aujourd'hui brûlées par les larmes. Mais ils sont trop chrétiens, ces pères et ces mères, pour ne pas apprécier à sa valeur l'honneur que Dieu leur fait en élevant leurs filles à la dignité de fiancées ou d'épouses. Quel parti ! Et auraient-ils jamais osé en rêver un de cette qualité ! Oh ! je suis bien persuadé qu'ils ne seront pas seulement les spectateurs et les témoins de leur sacrifice. Comme autrefois Saint Joachim et Sainte Anne pour la Très Sainte Vierge, comme autrefois la Très Sainte Vierge et Saint Joseph pour l'Enfant Jésus, ils présenteront eux-mêmes leurs filles à Dieu dans un geste, dans une prière où l'émotion viendra ajouter encore à la ferveur et à la plénitude de l'offrande.

Et maintenant, avant de terminer, je me retourne une dernière fois vers vous, mes chères Filles, pour vous livrer une suprême pensée. Sainte Jeanne d'Arc avait inscrit en lettres d'or sur son étendard deux mots vainqueurs : JHESUS ET MARIA. Vous partez comme elle, pour une campagne libératrice... Comme elle, vous voulez bouger de vos âmes et de toutes les âmes près de qui vous travaillerez les ennemis de Dieu. Comme elle, vous avez inscrit sur votre bannière les noms de Jésus et de Marie, puisque vous vous appelez les « FILLES DE JÉSUS » et puisque vous vous consacrez spécialement à la Sainte Vierge dont l'Immaculée Conception est votre principale fête. Comme elle, soyez fidèles à ces deux noms, et alors ayez confiance... comme elle Jésus et Marie vous assisteront, comme elle Jésus et Marie vous garderont, comme elle Jésus et Marie vous mèneront à la victoire. Depuis cent ans, parce qu'elle s'est toujours souvenue d'eux, parce que toujours elle a regardé vers eux, la Congrégation n'a cessé de voir la bénédiction de Dieu s'étendre de plus en plus large sur elle. Par vous, parce que en tout et partout vous voudrez être vraies « FILLES DE JÉSUS » et vraies « FILLES DE MARIE », elle verra cette bénédiction croître sans cesse, et nous, et tous les heureux témoins de votre activité, nous applaudirons à la réalisation chez un nombre chaque jour plus considérable d'âmes, du vœu que j'ai formé quand, m'adressant à vous au début de ce discours, je vous ai jeté la parole de Saint Paul :

« *Induimini Jesum Christum.* »

« Revêtez-vous du Christ-Jésus. »

*Ainsi soit-il.*

Au soir du même jour, Son Exc. Mgr Cogneau, Évêque de Thabraca, auxiliaire de Son Exc. Mgr Duparc, Évêque de Quimper, trace le portrait idéal de la « Fille de Jésus » infirmière.

EXCELLENCES,  
MES RÉVÉRENDES MÈRES,  
MES SŒURS,

Vous connaissez cette page du Saint Évangile :

« J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais malade et vous m'avez visité », où Jésus exalte l'éminente dignité du pauvre et du malade et le prix des œuvres de miséricorde inspirées par la charité.

En la méditant vous n'avez pas pu ne pas éprouver une douce consolation à la pensée que votre Congrégation est vouée précisément à ces œuvres de miséricorde louées et bénies par le divin Maître. Mes bien chères sœurs, ce sont ces mêmes sentiments, ces mêmes pensées qui remplissaient l'âme de Perrine Samson et de ses premières compagnes lorsqu'elles entreprenaient d'instruire les enfants et de secourir les malades pauvres et abandonnés. Ces âmes saintes ne pouvaient prévoir à cette époque, que ce grain de sénevé, cette œuvre naissante allait prendre un accroissement si prodigieux jusqu'à produire cet arbre magnifique et touffu qui couvre de ses rameaux le sol de notre Bretagne et étend ses branches en France, en Belgique, en Angleterre et jusqu'au lointain Canada. Ozanam a dit :

« Dieu se plaît à bénir ce qui est petit et imperceptible. »

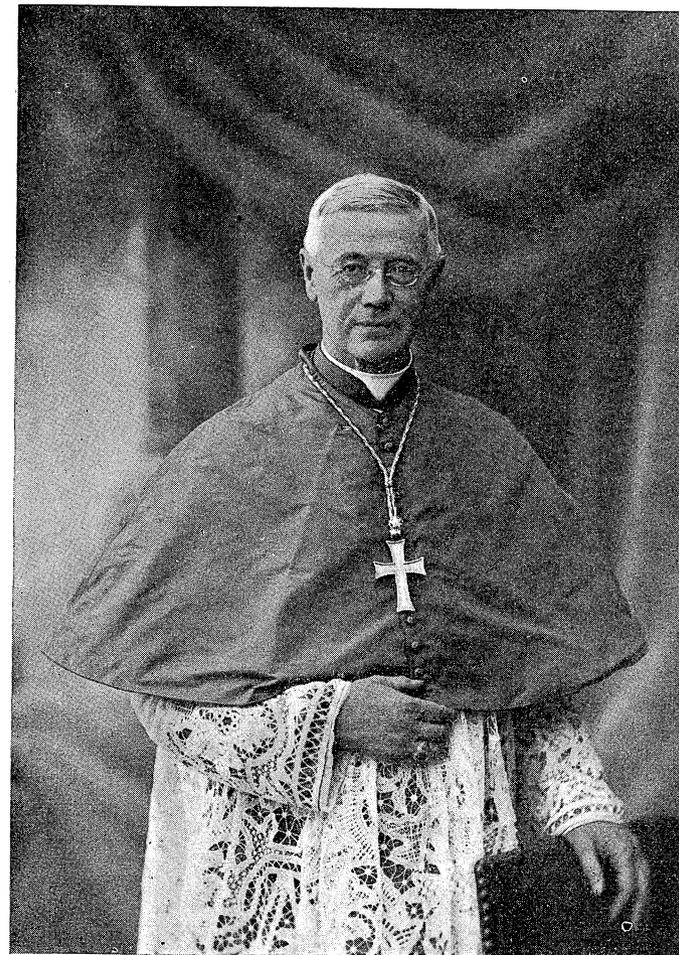
Nous admirons comment cette parole et ces desseins de Dieu se sont réalisés à la lettre dans l'histoire de Kermaria.

Le zèle et la charité de vos premières fondatrices s'étaient attachés à instruire les enfants et à assister les malades. La Congrégation des « FILLES DE JÉSUS » est restée fidèle à cette première inspiration. Aujourd'hui, comme à l'origine, elle se propose un double but : l'enseignement chrétien des enfants et le soin des malades. J'ai à vous parler aujourd'hui du ministère de la « FILLE DE JÉSUS » près des malades. Je n'insisterai pas sur les bienfaits de ce ministère : que de malades assistés, que de souffrances adoucies, que de guérisons procurées. Et Dieu seul connaît les fruits de salut qu'il a produits, les consolations données aux âmes chrétiennes, les conversions, les morts édifiantes. Ces bienfaits sont votre honneur, votre gloire, chères Sœurs, chères « FILLES DE JÉSUS » de Kermaria. Mais je voudrais vous montrer combien ce ministère est sanctifiant pour vous-même, quelles sources vous pouvez y trouver pour votre sanctification personnelle et vos progrès dans la vertu.

Le principal avantage de la vie religieuse c'est d'être encadrée dans l'obéissance. Les devoirs sont tracés, les occupations déterminées par la règle ou par l'emploi qui a été donné. Aussi une religieuse qui s'acquitte fidèlement chaque jour des obligations de sa règle, des occupations de son emploi est assurée de plaire à Dieu et de faire des progrès dans la vie spirituelle. Si humbles, si insignifiants que soient les travaux auxquels elle est appliquée, cette religieuse est sûre que Notre-Seigneur Jésus-Christ la bénit, que sa charité augmente jour par jour, et elle peut s'élever ainsi en peu de temps, à une grande sainteté. Toutefois, parmi les œuvres qui sollicitent l'activité d'une religieuse, il en est qui favorisent davantage l'esprit de foi, de piété et de charité, qui rend l'âme agréable à Dieu et la fait croître en perfection. De ce nombre sont les œuvres de miséricorde, chères au divin Maître.

Jésus, dans son Évangile, les a mises à part et pour mieux montrer à quel point Il les aime et les estime, Il s'est mis lui-même en cause. Il dit à ses élus :

« J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez désaltéré, j'ai été nu et vous m'avez couvert, j'ai été malade et vous m'avez visité », s'identifiant ainsi avec le pauvre, le malheureux, le malade.



Son Exc. Mgr Cogneau, Évêque de Thabraca.

L'infirmière chrétienne qui a le sens de son devoir, voit dans les pauvres et dans les malades qu'elle assiste Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même. C'est ainsi que jadis, dans les hôpitaux, on avait pour eux un respect religieux. On les appelait nos seigneurs les malades. Dans les mourants que vous assistez vous pouvez vous représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ suspendu sur

la croix, souffrant de toutes les plaies de son corps, de la fièvre qui le brûle, de la soif qui le dévore et de toutes les tortures du plus affreux supplice. Ainsi votre charité se ranimera et vous apporterez dans l'assistance et le soin des malades, un zèle, un dévouement que le monde lui-même ne peut s'empêcher d'admirer. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même qui vous inspirera ce zèle et cette charité.

Après la prise d'Alger, des religieuses françaises qui accompagnaient nos troupes recueillirent dans des hôpitaux improvisés les pauvres Arabes blessés, mourants ; et un Arabe voyant ce dévouement (chose inouïe pour ces guerriers musulmans qui mutilent et achèvent impitoyablement leurs ennemis tombés sur le champ de bataille) ne put s'empêcher de dire, montrant le Christ que la sœur portait sur la poitrine : « Celui-là est bon qui vous fait faire ce que vous faites. »

Oui, c'est à Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même, à son amour infini qu'il faut remonter pour expliquer votre charité et votre dévouement au chevet des malades.

En second lieu, le ministère de l'infirmière l'aide à se sanctifier par les pensées qu'il inspire. Le spectacle de la maladie et de la souffrance, ce contact sans cesse renouvelé avec les douleurs, les misères, la mort, est de nature à inspirer des pensées graves, des pensées d'éternité. Souffrir ne suppose pas nécessairement qu'on est coupable ou qu'on subit un châtement ; il n'en est pas moins vrai que, d'une manière générale, nous savons que la maladie comme la mort est venue en ce monde à la suite et comme châtement du péché. Ainsi vous touchez du doigt chaque jour la vraie misère de l'homme et la cause de tous ses maux, vous constatez combien l'homme est peu de chose, comme il est faible et impuissant, comme il dépend dans sa vie, dans sa santé, du Maître de toutes choses. Certes la médecine et la chirurgie ont fait de nos jours des progrès merveilleux, mais finalement, quand l'heure est venue, elles doivent s'avouer impuissantes à sauver le malade du mal qui le conduit au tombeau. L'homme donc est entre les mains de Dieu. Il ne fait que passer sur la terre, il y est condamné à souffrir, à mourir pour gagner le ciel. Chères Sœurs, dans la vie que vous menez auprès des malades, laissez votre esprit se pénétrer de ces pensées salutaires. Que votre âme se détache ainsi chaque jour de la terre pour se porter vers le ciel.

Enfin, vous pouvez encore vous sanctifier dans l'exercice de votre ministère d'infirmières par les vertus qu'il fait pratiquer. Que d'occasions de se vaincre, de se renoncer, de triompher de ses répugnances et de ses délicatesses, de supporter les plaintes, les murmures, les exigences, les impatiences, les injustices même des malades ; et combien il faut de force, de patience pour rester calme, douce, serviable, souriante ; combien il faut de dévouement, de courage, pour supporter la fatigue, les veilles, les besognes parfois répugnantes. La vie d'une « FILLE DE JÉSUS » infirmière est crucifiante ; elle est pénible, elle exige la pratique journalière des vertus les plus hautes et les plus difficiles, elle exige un dévouement complet, absolu que peut seul inspirer l'amour de Dieu. Mes chères Sœurs, le ministère que vous remplissez près des malades doit être rempli avec une charité vraie, pure de toute recherche, de tout orgueil, de tout amour-propre, avec la charité même du Cœur de Jésus pour ces pauvres malades, qui sont ses membres souffrants.

Mes Révérendes Mères, mes chères Sœurs, Jésus et Marie ont assisté Joseph à la fin de sa vie, quand il allait mourir. Leur affection, leur charité adoucît pour lui ce passage de la vie à la mort. Quand vous donnez vos soins aux malades, ou que vous assistez les mourants, représentez-vous souvent

l'image de Marie et de Jésus assistant Saint Joseph sur son lit d'agonie. Puisez dans cette pensée les mêmes sentiments de charité, d'affection pour vos malades, pour ceux que vous vous efforcerez d'aimer dans le Cœur de Jésus et de Marie. C'est la grâce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

*Samedi 4 Août.* — Son Exc. Mgr Picaud, Évêque de Bayeux et Lisieux, invite les nouvelles professes et les vénérées jubilaires des noces d'or et de diamant à chanter à Dieu « un cantique d'actions de grâce, pour le don ineffable de leur profession religieuse ».

« *Gratias Deo inenarrabili dono ejus.* »

« Rendez grâce à Dieu pour le don ineffable de votre profession religieuse. »

MES CHÈRES SŒURS,

Je n'ai pas trouvé une parole qui me parût mieux répondre que celle-là à la vérité de votre situation, qui exprimât aussi d'une façon plus parfaite les sentiments intimes qui sont au fond de vos cœurs. Au fond de vos cœurs, à vous, vénérées jubilaires, qui évoquez à cet instant la longue suite des bienfaits dont votre première profession marqua le prélude ; au fond de vos cœurs à vous, jeunes novices, qui allez assumer ici, ce matin, avec les obligations, les joies qui ne finiront plus de l'appartenance totale au Bon Dieu. Et il m'a semblé aussi que ces paroles qui traduisent parfaitement vos sentiments personnels expriment à merveille les sentiments de ceux qui communient à ces grandes fêtes du Centenaire et vous permettent, dans l'immense concert d'action de grâce qui retentit partout à Kermaria et dans ses multiples filiales, de donner votre note personnelle et intime. Au surplus, tout à l'heure, lorsque la cérémonie prendra fin, mes chères Sœurs, l'Église vous demandera elle-même d'exprimer ces sentiments d'action de grâce dans l'hymne officiel de sa reconnaissance. Et même par ce *Te Deum* qu'elle vous fera chanter, elle ne voudra pas simplement marquer une exaltation passagère à une heure décisive de votre vie ; elle voudra donner, en quelque sorte, le ton et rythmer tous les mouvements de votre vie religieuse à jamais.

\* \*

Ah ! oui, mes chères Sœurs, rendez grâce au Bon Dieu parce que c'est Lui qui a tout fait dans l'œuvre de votre formation et de votre préparation religieuse. Aux yeux du monde, du monde superficiel et qui vit dans l'erreur souvent, sinon dans le mensonge, une jeune fille qui offre sa jeunesse à Dieu ou un jeune clerc qui fait le pas décisif du sous-diaconat paraissent en quelque sorte des donateurs dont Dieu pourrait être considéré comme l'obligé. C'est là une profonde illusion. Dans votre foi profonde et dans la délicatesse de vos âmes vous savez très bien au contraire qu'au jour de la profession, ce n'est pas Dieu qui est l'obligé, c'est vous et vous seules qui Lui êtes redevables parce que cette profession vient mettre comme le sceau à cette longue série de bienfaits et d'intimité du Bon Dieu qui trouve aujourd'hui son plein épanouissement.

Oh ! sans doute, toute cette trame de merveilles intimes qui constituent

l'œuvre de la vocation est évidemment sujette aux fluctuations et aux initiatives aussi de notre liberté. Et parce qu'à cette annonce divine vous avez, vous aussi, dit votre *fiat*, vous en avez trouvé le mérite ; mais quand Dieu couronne vos mérites, c'est surtout ses propres dons qu'Il couronne. Au surplus, n'est-ce pas à Lui que revient la grande initiative de toute cette prédestination de préservation, de réhabilitation, de sanctification progressive qui vous a acheminées vers cet instant béni où vous allez donner à Dieu, comme dans un holocauste, les prémices de votre vie ? Enfin, c'est surtout, mes bien chères Sœurs, en pensant à tout ce que vous procurera désormais, et vous, vénérées jubilaires, à tout ce que vous a procuré cette longue période de votre vie religieuse, que vous saisirez mieux encore combien vous êtes les obligées du Bon Dieu.

Évoquons-les donc ces bienfaits dont vous êtes redevables, dont vous serez redevables à votre profession religieuse ; et, ici, laissons en quelque sorte la parole à un grand maître de la vie spirituelle : Saint Bernard.

\* \* \*

Dans la vie religieuse vous aurez le grand bienfait d'une vie plus pure que dans le monde. Toutes les tentations, toutes les séductions, toutes les maximes aussi qui viennent du monde ne vous atteindront pas, protégées que vous serez par le règlement, les constitutions de votre saint Institut et par cette clôture non pas matérielle sans doute, mais morale de l'esprit et du cœur que constituent les vœux de religion.

Et dans la vie religieuse précisément à cause de cet ensemble de préservatifs divins, à cause de ce réseau de protection que les observances, que l'idéal de votre sainte vocation mettront toujours en quelque sorte au secours de votre faiblesse, vous ne tomberez pas souvent et il ne sera guère possible que vous commettiez de grands oublis vis-à-vis du Bon Dieu, tant vous sentirez enveloppées de sa miséricordieuse bonté.

S'il se rencontre quelques fautes ou quelques poussières le long du chemin suivi, votre âme délicate ne voudra pas rester longtemps éloignée du divin Ami de vos âmes et vous trouverez dans le sentiment de votre fragilité et de votre faiblesse un nouvel élan vers Dieu comme celui qui, échappé à un plus grand danger, jouit mieux de la pleine sécurité et ressent un plus grand amour pour celui qui l'a sauvé. Alors vous vous sentirez aussi dans cette vie religieuse en quelque sorte plus environnées et pénétrées des grâces célestes ; votre âme sera comme le jardin fermé sur lequel tombe incessamment la rosée de la grâce divine. Ces grâces externes et internes vous feront courir plus allègrement et plus généreusement dans les sentiers de la perfection.

C'est ainsi que vous acheminant le long de vos jours vous arriverez à cette heure où la mort ne paraît si pénible que pour ceux qui ont vécu éloignés du Bon Dieu ; vous arriverez à une mort pleine de confiance, car que craindriez-vous de Dieu, de votre divin Époux qui vous aura été si bon durant toute votre vie ? Et dans l'au-delà enfin, votre ciel sera plus beau que le ciel des autres ; ce sera le ciel de la religieuse fidèle, très aimée ; un ciel où elle suivra l'Agneau Divin et où elle chantera un cantique qu'il n'est donné qu'à elle de chanter. Que votre âme soit donc, mes Sœurs, pleine de reconnaissance, soit que, pour les unes, vous reviviez la longue histoire que je viens d'esquisser à grands traits, soit que, pour les autres, vous preniez conscience d'entrer aujourd'hui dans la possession de ces faveurs qui seront désormais et toujours vôtres.

\* \* \*

Dieu qui vous donnera tous ces bienfaits de la profession religieuse se sert aujourd'hui de son Église comme d'une représentation vivante, tangible de miséricorde à votre égard. L'Église a déjà beaucoup fait pour vous dans le passé. C'est elle qui a fait l'éducation de votre intelligence et de vos cœurs ;



*Son Exc. Mgr Picaud, Evêque de Bayeux et Lisieux.*

c'est elle qui vous a préservées soit dans votre famille si profondément chrétienne, soit au Noviciat par la merveilleuse ordonnance des constitutions, des règlements de l'Institut des « FILLES DE JÉSUS » qu'elle a approuvés ; c'est elle qui a assuré la fidélité et le progrès de votre vie intérieure ; c'est elle qui, aujourd'hui, par la présence et l'intervention officielle du premier Pasteur de vos âmes, si dévoué au développement et au progrès de votre Institut, qui par la solennité dont elle va entourer l'émission de vos vœux, va vous

recevoir authentiquement dans une milice choisie dans la cour du Roi Jésus, du divin Époux des vierges et faire de vous l'élite, l'aristocratie qui entoure le Christ Jésus sur terre en attendant le ciel où elle chantera éternellement ses miséricordes et ses bontés.

Combien donc, en vos cœurs, doivent se presser pour Dieu et pour son Église, les sentiments d'une profonde gratitude ! Mais, mes Sœurs, veillez à ce que cette reconnaissance ne s'exprime pas seulement en un *Te Deum* fugitif, mais par un amour effectif et durable.

Il me semble que Jésus vous dit à toutes ce matin :

« Vous qui devenez mon épouse, oh ! soyez jalouse désormais de mon honneur. *Sponsa mea meum relabis honorem.* »

Je vous le confie, en quelque sorte. Une religieuse professe est solidaire des intérêts de Jésus, elle est avec Lui, si j'ose dire, sous le régime de la communauté. Par conséquent, tous les intérêts de Jésus sont ses intérêts. Elle doit se considérer l'artisan obligé de sa gloire, solidaire du développement de son règne et du triomphe de la Sainte Église.

Pour réaliser cette mission ayez donc le souci d'une vie toujours plus haute, toujours plus belle, jalouse d'une inviolable fidélité. En même temps que vous vous sanctifierez vous-mêmes vous aurez cette joie d'être des preuves vivantes de la divinité de l'Église du Christ parce que votre vie, qu'elle se passe au milieu des enfants ou au soin des malades, ou dans l'obscurité de la Maison-Mère, sera comme une apologétique vivante. Vous mettrez toujours plus en lumière et toujours plus en rayonnement cette note de sainteté qui atteste la divinité de l'Église et de son divin Fondateur.

Ce n'est pas simplement par la sainteté de vos âmes, c'est encore par un amour de Dieu effectif et rayonnant que vous lui exprimerez votre reconnaissance. Ne dites pas, mes bien chères Sœurs, que vos tâches sont trop obscures ou que vos vies épuisées par l'âge et la maladie sont trop inertes pour que vous puissiez prétendre à une activité bienfaisante pour la Sainte Église. Laissez l'Évêque de Lisieux évoquer en cet instant le souvenir bienfaisant de la chère petite Sainte qui n'est pas seulement la gloire d'un Carmel, mais qui est la plus belle parure, le plus grand honneur de toutes les familles religieuses. C'est elle, Thérèse de Lisieux, qui se sentant poussée par ses désirs d'augmenter la gloire de Dieu aurait voulu être à la fois prêtre, martyr, docteur, thaumaturge, avoir toutes les vocations et toutes les formes d'apostolat ; et parce que derrière les grilles de son couvent il lui était impossible de réaliser les espoirs fous que son amour lui suggérait comme un rêve, elle était triste. Un jour elle ouvrit les Épîtres de Saint Paul. Elle tomba sur ce passage de la première Épître aux Corinthiens, où Saint Paul disait aux premiers chrétiens de se contenter des dons qu'ils avaient reçus et de ne pas ambitionner les faveurs qui, à côté d'eux, se manifestaient. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus comprit alors qu'il lui fallait renoncer aux formes multiples d'activité qu'envisageait l'ardeur de son apostolat ; mais elle n'était pas apaisée. Alors elle tourna la page et au début du chapitre suivant, elle entendit Saint Paul qui disait :

« Ambitionnons un don plus précieux que toutes les faveurs extraordinaires. En effet, quand même je parlerais toutes les langues des hommes, quand j'aurais le don de prophétie, quand j'aurais toute la foi possible, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. »

Et Thérèse comprit qu'il n'était nullement nécessaire pour avoir un zèle jaloux de la gloire de Jésus et pour réaliser toutes les vocations dont elle était ambitieuse, d'accomplir effectivement la mission de prêtre, de martyr, de docteur. Il lui suffisait d'aimer et elle conclut :

« Je serai l'amour au Cœur de l'Église. »

Vous aussi, mes Sœurs, en faisant tout par amour, quelle que soit l'humilité de votre situation, vous aurez une action très rayonnante et très efficace dans la Sainte Église pour la conversion des pécheurs. Vous ne serez pas jugées sur la grandeur de vos œuvres, vous serez jugées sur l'amour.

Ainsi donc, au jour de votre profession, et vous, vénérées jubilaires, en cet anniversaire qui renouvelle les joies lointaines de votre donation à Dieu, vous allez les unes et les autres promettre à Notre-Seigneur d'être des âmes auxiliatrices, des âmes toutes dévouées à ses intérêts. Le zèle de Dieu va rythmer à jamais votre activité, toutes les péripéties, tous les mouvements de votre vie.

\* \* \*

Vous aussi, mes bien chers Frères, associez-vous à cette action de grâce de vos enfants. Quelquefois c'est un sentiment bien légitime, — les parents ont le cœur serré quand ils entendent leurs filles, leurs sœurs, émettre des vœux qui constituent désormais une barrière infranchissable entre elles et le sanctuaire familial. Que votre souffrance, vous l'acceptiez joyeusement, car celles qui paraissent vous quitter vous sont plus unies que jamais. En vérité elles vous aimeront comme on aime dans le ciel. Et puis, une profession religieuse c'est pour une famille un honneur, le plus bel épanouissement de la tige familiale. Pour ceux qu'elle quitte, la religieuse est une protection plus efficace que la protection des biens de la terre, une protection dont on ne voit pas matériellement sans doute les effets, mais dont la puissance mystérieuse est plus sûre et ordonnée à des avantages d'un ordre supérieur. Chantez donc, vous aussi, votre hymne d'action de grâce et que tous nous mêlions à la chère Congrégation de Kermaria les accents de notre *Te Deum* pour louer Dieu du bienfait toujours renouvelé, qu'une si ample profession religieuse va conférer encore à cette belle famille religieuse...

Ainsi soit-il.

Au Salut solennel du Saint-Sacrement, Son Exc. Mgr Tréhiou, Évêque de Vannes, parle avec une émotion, qui gagne tous les assistants, de la « Fille de Jésus » et l'enseignement.

*Qui erudiant... Sicut stellæ.*

DAN., XII, 3.

Ceux qui enseignent (brilleront) comme des étoiles.

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

MES SŒURS,

En l'absence de S. Ex. Mgr de la Villerabel, qu'une circonstance imprévue a sans doute rappelé en son lointain diocèse d'Annecy, je dois vous montrer, ce soir, dans la « Fille de Jésus », l'éducatrice chrétienne. Déjà, on vous a dit les résonnances profondes éveillées dans son âme, par le cri poignant du Sauveur :

« *Misereor super turbam : j'ai pitié de la foule...* »

Il est une autre parole du Maître, qui a retenti plus fortement encore en son cœur :

« *Sinite parvulos venire ad me : laissez venir à moi les petits enfants...* »

Et pour établir que l'enseignement religieux est sa vocation primordiale, il me suffira de rappeler brièvement ce que *FUT*, ce que *VEUT*, ce que *FAIT* la « FILLE DE JÉSUS ».

I

Ce que furent les Religieuses de Kermaria ? Surtout des éducatrices.

Du siècle écoulé, retenons quelques dates...

En 1821, au village d'Ilizen, en Colpo, vivait une femme éclairée et courageuse. Elle aimait à grouper dans sa pauvre maison, autour de la table de ferme, ces « petits enfants » dont parlait le Christ, et leur apprenait les prières, le catéchisme, la lecture en breton comme en français...

En 1831, nous retrouvons Perrine Samson, — ainsi s'appelait la Fondatrice, — avec quatre compagnes, au bourg de Bignan. Savez-vous leur travail ? Elles bâtissaient, de leurs propres mains, une école... Ah ! souvent, en lisant cette vie, j'ai pensé à la parole du Saint Pape Pie X, qui, en 1906, m'avait tant remué :

« Prêtres de France, s'écriait-il, construisez d'abord des écoles, et ensuite des églises... »

Les premières « FILLES DE JÉSUS » ont littéralement réalisé ce programme...

En 1834, l'Évêque de Vannes leur donne un nom pour se reconnaître, un tabernacle pour adorer l'Hostie, des vœux pour s'unir dans le Christ Jésus. Et, dès 1835, elles fondent Pluméliau, Locquetas, Guidel...

En 1855, la Congrégation compte 20 écoles. En 1865, lorsque s'élève Kermaria, 50... En 1875, 80... En 1900, 120 écoles florissantes, disséminées dans les diocèses de Vannes, Quimper, Saint-Brieuc, Rennes...

Vous voyez, mes Frères, que dans sa rapide croissance, l'Institut restait fidèle à la loi de ses origines.

\* \*

Mais voici que la persécution, déjà sournoisement inaugurée, éclate, triomphante et brutale, en 1902...

D'un trait de plume, par simple décret, un ministre sectaire ferme quatre-vingts maisons... De tous nos cantons, les religieuses affluent à Kermaria... La vaste communauté dilate en vain ses murailles pour accueillir les expulsées... Bientôt, il faut songer aux lointains exils... « *Excute pulverem de pedibus vestris...* »

Alors, bravement et joyeusement, comme les Apôtres, les « FILLES DE JÉSUS » prennent le chemin de la Belgique, où elles ont quatre écoles ; traversent la Manche pour fonder en Angleterre cinq écoles ; s'embarquent enfin pour le Canada, qui compte actuellement, autour de la Maison Provinciale, quarante-cinq écoles.

L'ouragan avait arraché une maîtresse branche, que les Anges de l'Institut ont plantée à nouveau, par delà de l'Océan, dans une terre féconde... Et voici qu'elle est devenue un arbre... Au prix de quels sacrifices... M. le chanoine Lamothe nous l'a conté avec une émotion prenante...

En tous cas, la tourmente ne réussit pas à faire dévier la Congrégation de sa ligne première.

\* \*

Mais qu'il me soit permis, mes Frères, pour dégager une leçon de ces événements douloureux, de vous poser une question... Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque notre pays était couvert de ruines morales et matérielles, qui donc s'occupait des enfants pauvres de nos campagnes ? Personne, absolument personne. Et si les « FILLES DE JÉSUS » n'avaient pas construit, de leurs deniers,

les premiers établissements scolaires, si leur geste, si riche de promesses, n'avait pas été prolongé et multiplié... nos paroisses seraient encore plongées dans l'ignorance...

Oui, nos humbles religieuses ont entendu il y a cent ans, la voix qui montait des vallons, la plainte des orphelins qui demandaient du pain, le pain de l'esprit, du cœur, de l'âme... Et il n'y avait personne pour rompre ce pain aux enfants du peuple. Alors, elles se sont *dévouées* à l'œuvre sublime. Elles n'ont pas défriché que la « Grande Lande » de Kermaria : elles furent aussi les initiatrices des progrès intellectuels, moraux, spirituels qui se sont épanouis au siècle dernier. ..

Or, pour les récompenser, on n'a trouvé qu'un procédé d'autant plus odieux qu'il s'appliquait à des femmes : l'expulsion ! on les a chassées des maisons dont elles étaient les légitimes propriétaires. Ah ! nous sommes parfois surpris et peinés de voir notre pays en proie à des inquiétudes terribles ! Est-ce que nous songeons que parfois ce pays fut profondément injuste ? Mais que nos persécuteurs se rassurent : lorsque la patrie les rappelle pour panser ses plaies sanglantes, elles reviennent, ces exilées, oubliées, non de la France toujours aimée, mais de ses offenses toujours pardonnées.

La Providence, d'ailleurs, s'est chargée de proclamer leurs mérites. Il est encore des nations sous le ciel, où la liberté n'est pas un mot, mais une réalité. Les ennemis de Kermaria ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Et Jésus s'est servi de leur haine aveugle pour élargir la charité conquérante de ses Filles. Aussi, mes bien chers Frères, en réalisant cette histoire, dont je vous ai rappelé les dates principales, un chant de reconnaissance s'élèvera de nos âmes vers le Seigneur.

II

Ce que *veulent* les « FILLES DE JÉSUS » peut se définir d'un mot : réaliser leur Idéal, en imitant le Christ, la Vierge, Saint Joseph, qui sont les modèles incomparables de la religieuse éducatrice...

Vous avez entendu la *Cantate du Centenaire*, si poétiquement composée, si harmonieusement chantée, si admirablement accompagnée. Elle comporte pour chaque strophe un nom enchâssé dans un texte...

\* \*

« *Vocatum est nomen ejus Jesus. Il fut appelé Jésus...* » Et comment le désignait-on, lorsqu'il passait parmi les foules ?... « Le Maître !... » Quel beau nom ! Et comme il fut pleinement réalisé par Notre-Seigneur, qui consacra sa vie publique à éclairer les Apôtres, à enseigner ses compatriotes, à instruire les enfants !... Son objectif était précis : Il était venu pour révéler Dieu au monde, par l'Incarnation rédemptrice...

Et telle est aussi l'unique but que poursuit la « FILLE DE JÉSUS ». Elle révèle le Christ, sous la forme de sa Croix, de son Évangile, de son Eucharistie...

\* \*

A quoi nous servirait en effet de voir partout la Croix, si elle n'est pas plantée au cœur des enfants... ?

Qu'elle domine nos horizons... mais qu'elle domine surtout leurs neuves aspirations...

Qu'elle se dresse aux carrefours de nos chemins..., mais qu'elle se dresse surtout aux carrefours de leurs jeunes pensées...

Qu'elle règne sur nos foyers... mais qu'elle règne surtout sur leur purs sentiments...

Sinon, les générations, qui montent vers la vie, sombreront dans le paganisme...

\* \*

Et quelle serait l'utilité des études profanes, si l'Évangile ne les illuminait de ses clartés ?

Qu'on apprenne aux enfants la littérature, mais qu'on leur montre aussi dans la doctrine chrétienne la cime de toute pensée.

Qu'on leur apprenne les sciences, mais qu'on leur montre aussi le nom du Créateur gravé dans les fleurs des prés et dans les étoiles du firmament.

Qu'on leur apprenne l'histoire... mais qu'on leur montre aussi le Calvaire comme le foyer mystérieux, qui éclaire toutes les civilisations humaines.

\* \*

Et cet « égoïsme des enfants » dont l'on se plaint partout, ira toujours grandissant, si personne ne leur enseigne l'amour du sacrifice...

Or, l'Eucharistie est le sacrement de la charité « qui s'immole jusqu'à la mort ».

Seule la Sainte Hostie peut permettre à la jeunesse de transmettre, intactes, les énergies naturelles et surnaturelles dont elle a reçu le dépôt sacré...

Voilà, mes Frères, l'enseignement que livrent les « FILLES DE JÉSUS », à l'exemple du Maître... Est-il service social plus important ? Et ne pourrait-on leur appliquer avec raison ce que disait le Christ du grand Apôtre Saint Paul :

« Leur Institut » est un instrument choisi pour que le nom du Christ soit prêché dans toutes les nations. »

\* \*

« *Invenerunt puerum, cum Maria, Matre ejus...* » A Kermaria, le village de Marie, — le Nazareth breton, comme s'est exprimé si heureusement le délégué du Canada, — comment ne marcherait-on pas sur les traces de la Sainte Vierge ?

Dans l'humble maison galiléenne, sous les yeux de sa Mère, l'enfant croissait en âge et en sagesse. Et quand il eut grandi, il fréquenta sans doute l'école de la synagogue, parce que la Vierge savait comment, dans ce sanctuaire, on lui aurait parlé du Père Céleste.

\* \*

Les enfants baptisés, mes Frères, sont d'autres Jésus, des Christs vivants. Comment pourrait-on confier ces petits chrétiens à des mains païennes ? Bien plus, serait-il juste et digne de les confier à une école où ils n'entendraient jamais prononcer le nom de leur Père qui est dans les cieux ?

Pour répondre à l'appel angoissé des parents, les religieuses s'offrent à pétrir de leurs mains maternelles, suaves et fortes, ces âmes pures. Elles continuent le ministère de Marie, et ce ministère est un auguste sacerdoce. A l'Église, comme à la société, elles préparent des Sauveurs.

\* \*

Vous connaissez, mes Frères, l'histoire de Moïse. Sa mère, dans la maison paternelle, l'avait nourri : mais la fille du Pharaon voulut qu'il s'initiât,

dans son palais, à cette science qui lui permit plus tard de libérer ses frères asservis.

N'est-ce pas ainsi que les choses se passent encore en Bretagne ? Certes, les mères donnent à leurs enfants ce qu'il y a de meilleur en leur âme... Mais il faut qu'ils se rendent ensuite en une demeure royale où la « FILLE DE JÉSUS », qui est aussi princesse de haute lignée, leur apprendra la science du salut...

Et ce faisant, elle imite la Vierge de Nazareth...

\* \*

« *Dixit Angelus... ad Joseph : Accipe puerum.* » Le nom de Saint Joseph retentit trop souvent en cette chapelle, pour qu'il me soit nécessaire d'insister sur le culte que les Religieuses de Kermaria ont voué au puissant gardien de la Sainte Famille. Il vous suffira, mes Frères, pour le comprendre, de contempler la statue couronnée, toujours entourée de lumière et de vénération.

Mais quelle est donc la raison profonde de cet amour ? *Accipe puerum...* Ah ! c'est que Joseph a soustrait l'enfant à la fureur d'Hérode. Et la « FILLE DE JÉSUS » n'a qu'un désir : sauver les jeunes âmes où respandit l'image du Christ...

Jamais peut-être menace plus grave ne pesa sur l'enfance chrétienne. Aux temps évangéliques, Saint Matthieu évoque l'ombre de Rachel qui pleure sur les coteaux de Bethléem, les « innocents » égorgés... Et elle se refuse à toute consolation, parce qu'ils ne sont plus...

Je connais une mère, l'Église, qui pleure aussi des fils tendrement aimés, arrachés à ses bras maternels. Et elle est inconsolable :

« O vous, qui passez, dites s'il est une douleur semblable à ma douleur. »

Et je m'explique la sollicitude de Saint Joseph pour ses filles de Kermaria : elles poursuivent son œuvre de préservation. Par leur apostolat, la Sainte Trinité est glorifiée sur terre : « *Gloria Patri, et Filio et Spiritui Sancto.* »

\* \*

### III

Ce que font les « FILLES DE JÉSUS » se résume d'ailleurs en cette formule. Elles cherchent à procurer la gloire de Dieu par le sacrifice. Et elles se vouent totalement à l'éducation chrétienne.

Sans doute, elles ne sont pas seules à souffrir...

Ils souffrent pour la cause, ces enfants qui doivent marcher dans la boue, sous la pluie glaciale, pendant que leurs camarades passent privilégiés.

Ils souffrent pour la cause, ces parents qui préfèrent leurs convictions religieuses à leurs intérêts matériels.

Ils souffrent pour la cause, ces bienfaiteurs généreux qui donnent sans compter pour que ne tombent pas nos écoles.

Ils souffrent pour la cause, ces maîtres et ces maîtresses qui pourraient aspirer à des situations plus lucratives...

Ils souffrent pour la cause, ces prêtres qui vont tendre la main, pour sauver l'avenir de leur paroisses...

« *Beati qui... patiuntur propter justitiam.* — Bienheureux ceux qui souffrent pour la Justice !... » Et devant ces enfants, ces parents, ces bienfaiteurs, ces maîtres, ces prêtres, nous devons nous incliner, car ils ont au cœur la flamme dévorante des saints héroïsmes...



\* \* \*

Mais je crois que les « FILLES DE JÉSUS » se sont élevées plus haut dans la voie des immolations... jusqu'à la Croix...

Je ne parlerai ni de leur pauvreté, de leur chasteté, de leur obéissance, ni des lourdes dépenses qu'elles s'imposent pour les œuvres d'enseignement, ni des labeurs écrasants qui pèsent sur leurs épaules...

Je veux mettre en relief un sacrifice suprême... Lorsque l'heure fut venue, dit Saint Jean, le Christ qui avait aimé les siens, les aima jusqu'à la fin...

Et sur le Calvaire, il fut dépouillé des vêtements que la Vierge avait tissés...

Il avait voulu boire ce calice, avant de mourir, afin de sauver les âmes...

Ce matin, dans cette chapelle, lorsque je donnais le voile aux jeunes novices, n'était-ce pas leur Mère, la Sainte Eglise, qui les revêtait de l'habit religieux ? Eh bien ! les « FILLES DE JÉSUS », pour rester « jusqu'au bout » rédemptrices, ont poussé à ce point l'abnégation qu'elles se dépouillent, je ne dis pas joyeusement, mais généreusement, de leur manteau nuptial, pour reprendre les livrées du siècle... Ah ! mes Frères, saluons les *Sécularisées* : parmi les plus beaux noms, ce nom est le plus beau...

\* \* \*

Sans doute, nous ne perdons pas de vue les principes, et nous devons réclamer, inlassablement, la « liberté » d'un costume qui est noble, glorieux, saint ; nous savons aussi qu'il constitue une sauvegarde. Mais l'heure a sonné des détachements extraordinaires.

Lorsque Saint Vincent de Paul, au XVII<sup>e</sup> siècle, « jeta sur la rue », comme on disait alors, les Filles de la Charité, on fut étonné, parfois scandalisé, de cette innovation hardie : on ne concevait pas une religieuse hors du cloître... Et pourtant, qui pourrait nier les bienfaits de cette « révolution » ?

D'ailleurs, la « FILLE DE JÉSUS » n'ignore pas que la vie religieuse « est à l'intérieur », au fond de l'âme. Et cette vie, personne ne saurait l'arracher de son cœur. On citait récemment, dans un Congrès, l'exemple d'un jociste belge, qui se vit enlever son insigne, brutalement, à l'atelier, par des camarades haineux... Aussitôt, il prit un poinçon sur l'établi, traça sur sa poitrine découverte une croix de sang, puis, se tournant vers les ouvriers :

« Et maintenant, s'écria-t-il, arrachez cette croix, si vous le pouvez ! » Admirable exemple.

Bien plus, mes Frères, l'Église ne vient-elle pas d'élever sur nos autels, un sécularisé ? Le « bon M. Rogue » aurait pu garder sa soutane et fuir, comme d'ailleurs il en aurait eu le droit... Non, il préféra s'habiller en paysan, et circuler pendant quatre ans, à travers les ruelles de Vannes, administrant les sacrements et portant aux moribonds l'Hostie Sainte. Et parmi les jours de son passage terrestre, ces dernières années de sa vie furent incontestablement les plus sublimes, les plus fécondes, les plus « sacerdotales »...

\* \* \*

Que l'exaltation du Bienheureux Martyr vous console du passé, mes chères Sœurs, et vous rassure pour l'avenir. Car désormais, qui donc pourrait vous séparer de la Charité du Christ ? Serait-ce la persécution ? Vous l'avez subie... Serait-ce l'exil ? Vous l'avez connu... Serait-ce l'épreuve ? Vous l'avez traversée... Non, rien ne vous détachera jamais de Jésus, car toujours « vous serez victorieuses par Celui qui vous a aimées ».

Et quand retentira, dans la nuit, la voix de l'Époux, vos âmes, Filles de lumière, monteront vers la radieuse clarté, et « brilleront comme des étoiles, aux éternels firmaments »...

Ainsi soit-il.

*Dimanche 5 Août.* — Après l'Évangile, Son Exc. Mgr Duparc monte en chaire. Dans une magnifique page d'histoire que tous écoutent avec un intérêt sans cesse croissant, il montre Dieu façonnant la Congrégation des « Filles de Jésus » comme un « chef-d'œuvre de sa grâce ». Le Seigneur l'a prise par la main dès son berceau et l'a conduite à travers tous les obstacles jusqu'à cette heure de gloire. Et cela parce que docile à sa voix la Congrégation a répondu pleinement aux desseins divins.

*Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.*

- EXCELLENCES (1),
- MES RÉVÉRENDISSIMES PÈRES (2),
- MONSEIGNEUR (3),
- MES RÉVÉRENDES MÈRES,
- MES SŒURS,
- MES FRÈRES,

C'est la grâce de Dieu, sortie du cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, passant par le Cœur Immaculé de Marie, et nous parvenant par la main de Saint Joseph et de nos amis du ciel, qui donne à toutes nos œuvres la naissance et la vie. Mais cette grâce, pour produire le bien que Dieu en attend, fait appel au concours de la volonté humaine.

Je voudrais vous montrer la grâce divine et la coopération humaine en action dans la naissance et l'épanouissement de la Congrégation des « FILLES DE JÉSUS », et vous mettre ainsi sous les yeux, tout le long d'un siècle, la vivante image de la religieuse bretonne, consacrée au service de Dieu et des âmes, par la recherche de la sainteté dans l'amour de Notre-Seigneur.

Ce sera, Monseigneur de Vannes, une manière de couronner Kermaria, le jour de son Centenaire, treize ans après que Mgr Gouraud, votre éminent prédécesseur, a couronné lui-même le grand protecteur des « FILLES DE JÉSUS », Saint Joseph, au milieu de tout un peuple heureux et fier, devant des évêques pleins, comme aujourd'hui, de joie et de reconnaissance, sous la présidence du Métropolitain de Bretagne, aussi empressé à encourager les belles âmes du XX<sup>e</sup> siècle qu'à honorer nos vieux saints bretons.

I. — Quand je parle ici de la divine grâce, je la prends sous ses deux formes : la grâce sanctifiante et la grâce actuelle. Quelle congrégation pourrait vivre sans l'une et l'autre ?

Mes Sœurs, la grâce sanctifiante, vie surnaturelle des âmes, est la sainteté même. Elle doit régner dans toutes les consciences de la Congrégation, et par elles, circuler dans la famille religieuse tout entière, comme un courant de vertu divine, qui crée une communion des saints entre toutes les Sœurs

(1) Leurs Excellences Mgr Mignen, Archevêque de Rennes ; Mgr Tréhiou, Évêque de Vannes ; Mgr de la Villerabel, Archevêque de Rouen ; Mgr Le Senne, Évêque de Beauvais ; Mgr Picaut, Évêque de Bayeux ; Mgr Cogneau, Évêque auxiliaire de Quimper.

(2) Les R<sup>mes</sup> Pères : Dom Cozien, Abbé de Solesmes ; Dom Dominique, Abbé de Thy-maudeuc ; Dom Demazure, Abbé de Kergonan.

(3) Mgr Le Marrec, vicairé général d'Haïti.

unies à Dieu par les mêmes vœux sacrés, sous la garantie d'une même règle, d'où vient la belle santé intellectuelle et morale qui rendra la Congrégation bienfaisante dans tous les milieux où elle ira remplir sa mission contemplative ou active.

Une congrégation est un chef-d'œuvre de la grâce. Toutes les races possèdent en elles les éléments voulus pour ce chef-d'œuvre, parce que toutes sont susceptibles, au souffle de l'Évangile, d'aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ et de viser à la perfection. Aucune peut-être n'y parvient avec plus d'humilité et de tendre ferveur que la race bretonne.

C'est ici qu'intervient le deuxième genre de grâce, la grâce actuelle. Elle joue le grand rôle à tous les moments de notre vie. Elle a une allure émouvante, dramatique parfois, même dans la vie du simple chrétien. Que sera-ce dans l'histoire d'une congrégation, où chaque mouvement de vie intéresse tant d'âmes, où les natures peuvent être si dissemblables, où les contradictions du dehors surgissent parallèlement avec les difficultés du dedans ! L'histoire d'une congrégation n'est jamais une idylle. Les heures d'épreuve n'y sont pas rares. Mais ce sont celles où la grâce de Dieu est la plus abondante.

II. — La Congrégation dont nous célébrons le Centenaire aurait dû naître quarante ans plus tôt, si les projets du prêtre qui la portait toute vivante dans sa tête et dans son cœur avaient pu se réaliser.

Allez tout près d'ici, à Bignan. Interrogez les paysans. Il vous raconteront l'histoire d'un Recteur d'Ancien Régime, qui pressentit toutes les œuvres modernes et fonda même dans sa paroisse l'équivalent d'un patronage. M. Noury était pieux comme un moine, savant comme un professeur, prédicateur entraînant avec parfois des vues prophétiques, catéchiste clair et joyeux, confesseur prudent, poète à l'âme populaire. Il fut, en outre, un architecte plein de mérite et bâtit selon ses plans sa propre église paroissiale. Mais il pensait encore plus aux âmes de ses paroissiens qu'aux pierres de son église. Je m'imagine ce jeune Recteur, nommé à l'âge de vingt-huit ans à la suite d'un concours, angoissé, comme les prêtres clairvoyants de ce temps-là, par l'impiété qui, déjà partie des sommets de la société, essayait de conquérir les masses populaires :

« Nous baptisons notre peuple, mais d'autres se préparent à le débaptiser. »

Le mouvement des sans-Dieu ne date pas d'aujourd'hui. Comment mettre l'âme bretonne à l'abri de l'erreur ? Il faut préparer au pays de nouvelles générations dont la foi soit plus vive et le cœur plus fort. Et le voilà qui rêve de fonder une congrégation de Religieuses pour l'éducation des filles du peuple, et même pour le service des malades, car la foi et la charité vont ensemble. Il donne à son projet une forme précise. Il écrit les grandes lignes de la Règle. Vous les connaissez. Vous les suivez encore. Il ouvre l'école qui sera le point de départ de la fondation, il en choisit la directrice, Anne Jéhanno. La Révolution l'arrête dans son entreprise, sans l'y faire renoncer. Chassé par la persécution, il redouble, en exil, d'ardeur pour ses projets. Ramené par la paix religieuse, il en reprend l'exécution. Mais l'obéissance l'appelle à Vannes, et, deux ans après, moins heureux que les J.-B. de la Salle, les Grignon de Montfort et les J.-M. de la Mennais, dont il allait être le rival, il meurt, en 1804, trente ans avant que son projet puisse prendre corps. En vérité, c'est ce prêtre, M. Noury, qui a fourni le germe de la Congrégation que nous venons couronner. Il en a discerné les éléments prochains dans ces paysannes de Bignan, dont il admire la piété profonde, la droiture, l'esprit ouvert et le cœur généreux, et, après avoir découvert l'âme qui aurait pu être la cheville ouvrière de l'œuvre rêvée, après lui avoir assuré le domicile qui en serait le berceau, succombant avant d'avoir pu ouvrir le sillon, il confie ses espérances à Notre-Seigneur et aux futurs héritiers de son zèle,

pour que le germe puisse enfin donner son fruit. Voilà la grâce magnifique que nous saluons aux origines de Kermaria : un précurseur confesseur de la foi.

III. — Son idée ne mourut pas avec lui. A l'époque où il quitta Bignan, naissait, dans un village perdu de la paroisse, une enfant dont Saint Joseph, futur protecteur de la Congrégation, allait faire la réalisatrice du grand projet. Elle s'appelait alors Perrine Samson. Et rien assurément ne faisait prévoir qu'elle eût une mission à remplir dans le monde, et surtout qu'elle pût être la *fondatrice* d'une Congrégation religieuse.

Sa vie de jeune paroissienne nous montrerait plutôt en elle, réalisés cent ans à l'avance, le programme et l'idéal de cette Action Catholique Féminine, qui est une de nos préoccupations les plus urgentes au XX<sup>e</sup> siècle.

Voici ce qu'on raconte d'elle :

« Dans une trêve, fort éloignée du centre paroissial, et privée de la présence d'un prêtre, elle remplissait presque, la messe et la confession exceptées, le rôle d'un vicaire : entretien de la chapelle, présidence des assemblées pieuses qu'elle organisait, catéchisme des enfants, soin des malades, assistance des mourants, derniers devoirs aux morts, surveillance de la moralité locale. » Déjà connue et estimée comme membre du Tiers-Ordre : « On subissait son influence. On redoutait ses réprimandes. A son approche, les cabarets se vidaient, et sa seule présence mettait fin aux disputes les plus passionnées. »

Son Recteur la remarque. La qualité maîtresse d'un chef de paroisse est peut-être le don de reconnaître parmi ses ouailles les personnes les plus aptes à l'aider dans son action sacerdotale. On sourit parfois des *vicaire laïques* qui nous apportent leur concours. Ils méritent toutes les bénédictions de Dieu et du prêtre. Le Recteur de Bignan, M. Coëffic, deuxième successeur de M. Noury, se rendit compte des aptitudes de sa paroissienne, Perrine Samson. Après l'avoir chargée de tenir une école dans son hameau, il la fit venir au bourg pour y rendre le même service.

Alors ils eurent l'occasion d'étudier ensemble les anciens projets de M. Noury, dont ils purent longuement méditer les détails en relisant ses manuscrits. On ne peut pas dire qu'ils voyaient grand. Ils étaient humbles et pensaient surtout au salut des âmes de leur pays. C'est Dieu qui voit grand et qui, du grain de sénevé, fait sortir l'arbre dont les rameaux s'étendront jusqu'au nouveau monde.

En ce temps-là fut votée la loi Guizot, qui, tout en organisant l'enseignement primaire public, où les Frères et les Sœurs pouvaient comme par le passé avoir leur place, ouvrait aussi la voie aux écoles primaires libres tenues par les congréganistes.

Il faut bien le reconnaître, bon nombre de paroisses n'avaient pas d'écoles de garçons. Les écoles de filles étaient moins nombreuses encore et parfois regardées comme inutiles.

Plusieurs des hommes qui m'écoutent ont eu sans doute, comme moi, pour mères des Bretonnes qui ont eu tout juste six mois d'école, qui n'ont jamais su écrire, mais qui savaient lire, qui parlaient un breton savoureux, et qui trouvaient le moyen de s'expliquer en français correct.

Je ne dis pas que ce soit là l'idéal de l'Église pour la femme du peuple. L'Église a toujours été l'apôtre de l'instruction populaire et elle en a largement porté la charge au cours des siècles. Ce n'est pas sa faute si la Révolution a fait table rase de nos organisations scolaires et compromis pour longtemps le progrès spirituel du pays sous prétexte de le soustraire au joug de la Foi.

Mais, croyez-moi, ne plaignez pas trop les femmes bretonnes du vieux temps. Ces illettrées étaient de maîtresses femmes dont nous sommes fiers

d'être les fils, et que les mères de famille d'aujourd'hui, pourvues de certificats et de brevets, auxquels nous applaudissons, auront peut-être quelque peine à égaler.

La femme bretonne d'alors, à défaut des livres français que nous souhaitons voir entre les mains des chrétiennes d'aujourd'hui, avait une bibliothèque de six ou sept livres bretons : Histoire Sainte, Évangile, Livres de Méditation et de Piété, Vie des Saints, Recueil de Cantiques. Elle savait de mémoire tout le texte du Catéchisme, de manière à le distiller à ses enfants, au cours de ses causeries journalières. Tous les cinq ou six ans, elle assistait à une retraite fermée.

Admirables femmes ! Illettrées et, en vérité, plus savantes que tous les lettrés païens ! Heureux ceux qui les ont eues pour mères, et qui ont été formés par elles, presque dès le berceau, à toutes les traditions chrétiennes !

L'Église pourtant les eût préférées plus éclairées encore, même dans l'ordre profane. Elle n'a jamais eu peur de la science, et je suis de ceux qui croient avec elle que la religion est d'autant plus indéradicible dans les âmes qu'elle est accompagnée de plus de lumière. Une âme vraiment capable de raisonner sa croyance s'écartera plus délibérément de l'erreur et du vice qu'une âme ignorante.

Puisque l'heure était venue où un courant irrésistible entraînait les femmes aussi bien que les hommes à la recherche d'une instruction plus complète, il fallait bien leur donner des écoles où leur formation chrétienne fût plus approfondie en même temps que le cercle de leurs connaissances serait plus étendu, mais en prenant soin, car il s'agissait de former dans les jeunes filles de futures maîtresses de maison, de leur faire connaître à fond la religion pour qu'elles l'enseignent à leurs enfants, et d'en faire d'excellentes ménagères pour qu'elles sachent faire aimer à leur famille la vie à la campagne. Une Congrégation enseignante de plus pourrait faciliter la création de ces écoles. Perrine Samson et son Recteur entrèrent bravement dans la voie tracée par M. Noury. Des compagnes dévouées et pieuses, attirées et encouragées par son exemple, s'adjoignirent à la Fondatrice. Elles étaient cinq au début, le 25 novembre 1834, quand elles prononcèrent leurs vœux, après une retraite prêchée en breton par le P. Lestrohan. C'était le grain de sénévé. Perrine Samson fut la première Supérieure et prit le nom évocateur de Sainte Angèle, qui rappelle la Sainte Angèle de Mérici du XVI<sup>e</sup> siècle, laquelle, la première, se préoccupa de l'instruction des filles du peuple.

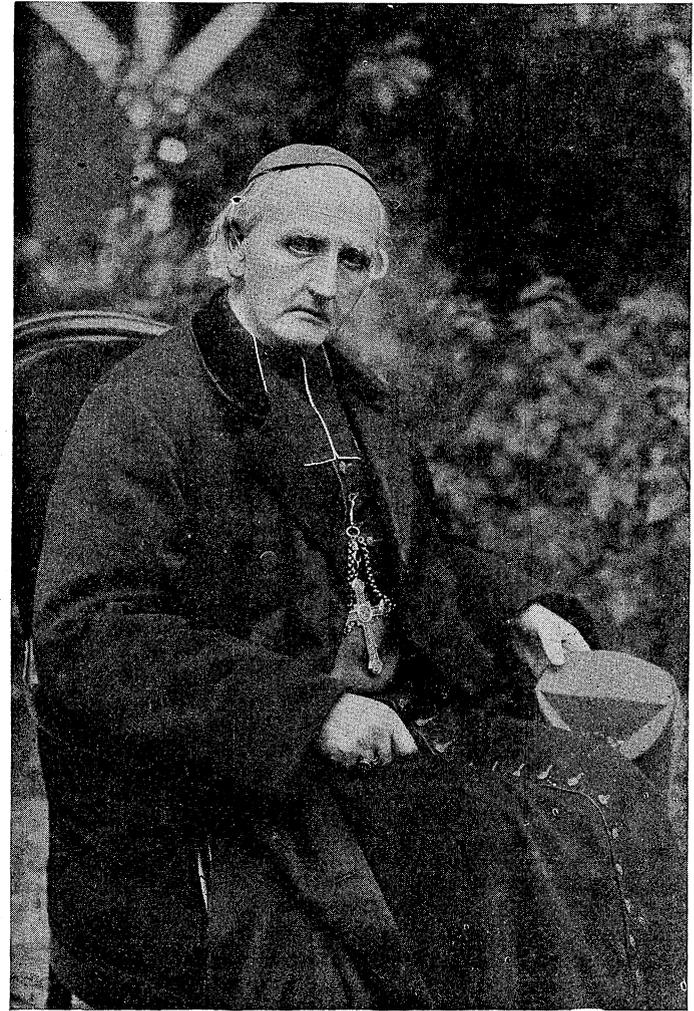
Avec un esprit de foi tout viril et le goût de la vie humble et sacrifiée, elle eut le sens de l'apostolat et plus encore la tendresse de cœur des saintes femmes de l'Évangile. On la vit abandonner sa charge au bout de trois ans, par crainte de se trouver inférieure à ses responsabilités, et mourir, dix ans après, épuisée, rendant le dernier soupir dans un acte d'obéissance, après avoir donné à ses premières filles l'empreinte ineffaçable de sa vertu faite de l'oubli total de soi et d'une simplicité parfaite dans ses rapports avec Dieu et avec les hommes.

Mère Thérèse de Jésus lui succéda. Élue à trente-trois ans, née relativement riche, elle donna tout à sa nouvelle famille, cultiva chez ses religieuses l'esprit d'austérité, avec une bonté d'âme qui épanouissait autour d'elle la prière comme une joie, et, négociatrice habile, obtint pour sa Congrégation les garanties légales, ce qui, même alors, était souvent bien difficile.

Elles unirent leurs efforts pour imprimer à la Communauté l'élan qu'elle n'a jamais perdu et créèrent la tradition qui règle encore la vie montante de la Congrégation.

Mais quelles grâces variées et puissantes il fallut pour maintenir dans l'œuvre l'union et la vie, au moment où, bientôt, la paroisse, la commune

et la Congrégation furent en conflit d'intérêt, — à l'heure où l'enchevêtrement des droits de propriété du Fondateur et de la Maison naissante créait, à Bignan comme à Guidel, des difficultés qui ne pouvaient se résoudre sans endolorir l'âme du Père comme celles de ses filles, — et le jour, plus pénible encore, où la Communauté, n'ayant pas cru pouvoir réélire sa troisième Supérieure



Son Exc. Mgr Duparc, Évêque de Quimper et de Léon.

générale, propre nièce du Fondateur, la vit quelques années plus tard rentrer dans le monde !

IV. — La vie continua pourtant et ne cessa pas de s'accroître. La quatrième Supérieure générale, Mère Marie de Saint Charles, fut élue en 1846, à l'âge de vingt-six ans, et garda le pouvoir jusqu'en 1884. Elle sut concilier ses

devoirs de reconnaissance envers le Fondateur et ses obligations de Supérieure chargée des intérêts de sa Communauté. Déjà d'ailleurs, l'Évêque avait approuvé les constitutions de l'Institut qui lui devait son nom et « confié à un Conseil de cinq membres le droit d'administrer la Congrégation ». Quand M. Coëffic mourut, paralysé, dans sa paroisse natale de Guidel, en 1857, il avait la consolation de voir son œuvre en plein progrès, ses religieuses à la tête de plusieurs belles écoles et d'un grand hôpital, et sa Congrégation déjà établie dans les diocèses de Rennes et de Saint-Brieuc et tout près de faire ses premiers pas dans celui de Quimper.

L'élection de Mère Marie de Saint Charles était un coup de Providence. On ne me fera pas croire que Saint Joseph n'y avait pas mis la main.

Les « FILLES DE JÉSUS » avaient toutes les vertus religieuses. Il leur avait manqué jusqu'ici une tête, je veux dire une tête capable d'organiser, d'administrer, de gouverner, capable en un mot, d'achever l'œuvre des fondatrices.

Dieu et Saint Joseph l'y appelèrent d'assez loin. Angélique Périgault, fille d'un jardinier, habitait Talensac, en Ille-et-Vilaine. Elle avait été élève des Ursulines de Montfort. Ce qu'il y a d'étrange dans sa vocation, c'est que rien d'extérieur n'avait pu influencer sur sa décision de venir rejoindre, dans une paroisse toute bretonnante, une Congrégation qu'elle ne connaissait pas, mais dont seulement elle avait entendu dire incidemment qu'elle était pauvre, sans doute la plus pauvre de ce temps-là.

On l'appela Sœur Saint Charles. Peu de noms ont été mieux portés. Elle a été une des femmes les plus remarquables qui aient honoré l'enseignement chrétien au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ! Et j'arrive à saluer dans son nom le souvenir du grand législateur de la formation ecclésiastique, Saint Charles Borromée. Elle forma et gouverna avec une semblable maîtrise d'innombrables générations de « FILLES DE JÉSUS ». La grâce prit, à son service, une allure de course et de victoire, *ad currendam viam*, sans sortir des voies communes.

Un feu sacré semble animer tous ses actes. Avant tout, la vie spirituelle. Elle s'applique à la raviver. Une vraie religieuse doit toujours être debout sur la montagne, entendant le sermon sublime du Christ, et prête à le réaliser, quel que soit l'emploi qu'elle exerce. On a dit que Mère Marie de Saint Charles était trop exigeante. La vérité est qu'elle réclamait de ses filles un effort constant, tout en les traitant avec une indulgence maternelle, comme dans l'Évangile. Ce qu'elle voulait, c'était inoculer aux autres ce sentiment qu'elle avait de la grandeur de la vie religieuse et de la perfection qu'elle suppose. Une voix hautement compétente vous parlera ce soir de la perfection. Mais il y a diverses méthodes pour y entraîner les âmes. Mère Saint Charles a des façons d'encourager ou de gronder où le cœur a autant de part que l'esprit. Elle sait tout dire, et pas une de ses filles ne doute de son affection. On se demande vraiment où elle a pu si tôt acquérir une si complète expérience et une spiritualité si pratique. Je me suis donné la joie de lire avec soin tout ce que vous avez publié sur sa direction spirituelle et sur sa vie intérieure et ses vertus. Je ne m'étonne pas que l'auteur s'écrie :

« Dieu était avec elle et la grâce divine ne l'abandonna jamais, même dans les occurrences les plus difficiles. »

Où va-t-elle chercher cette grâce ? Elle va à l'Eucharistie. Elle s'y fait conduire par Marie, qu'elle regarde comme la vraie et unique Supérieure de la Congrégation, et par son virginal époux, Saint Joseph, en qui toutes les Sœurs ont une confiance d'enfants. Est-ce que Marie et Joseph n'ont point passé leur vie en présence et au service du Verbe incarné ? Elles aussi. Et la logique même de leur vocation les excite à supporter bravement, par imitation du Sacré-Cœur, toutes les croix de leur vie quotidienne, afin de réparer leurs fautes et celles du genre humain, et d'attirer les bénédictions de Dieu

sur l'Église, sur le Pape, sur la France, et sur leur propre famille religieuse, tout en se dévouant aux enfants qui entrent dans la vie et aux mourants qui vont en sortir. Ce n'est pas en vain qu'elles sont les « FILLES DE JÉSUS ».

V. — La Mère générale n'avait pas la prétention de se conduire seule à de telles hauteurs spirituelles. Elle avait déjà pour la diriger un prêtre très éclairé, M. Le Berre, d'abord vicaire de Bignan, plus tard aumônier de Kermaria. Quand M. Coëffic fut incapable de diriger sa Congrégation, elle implora de son Évêque un Supérieur diocésain officiel. Rebutée d'abord dans sa démarche par Mgr de la Motte, sans doute un peu prévenu contre une Congrégation qui ne lui semblait pas avoir encore conquis son équilibre, elle s'en alla, en sortant de l'évêché, directement dans un oratoire, dire à la Sainte Vierge : « Est-ce que vous m'abandonnez, vous aussi ? » Et, le jour même, elle revint à la charge auprès de l'Évêque. L'Évêque allait l'éconduire, mais il jeta les yeux sur une petite statue de Marie placée sur son bureau. Et le voilà soudain plus accueillant et disposé à se laisser convaincre. La Congrégation reçut pour Supérieur ce petit Chanoine titulaire, M. Flohy, ancien insurgé de la Chouannerie écolière de 1815, qui devint plus tard vicaire général, très actif, très pratique, très savant, qui, même après ses noces d'or sacerdotales, nous prêchait encore, avec autant de bonhomie que d'autorité, des retraites d'ordination émouvantes et substantielles. Il devait abandonner son supérieurat au bout de cinq ans, et être remplacé par l'ancien Recteur de Pluméliau, M. Bellec. Mais sa présence à la tête de l'œuvre, à l'heure où elle arrivait à maturité, avait accentué la confiance et fortifié l'expérience de la Mère générale, qui trouva toujours auprès de lui, jusqu'à sa mort, les conseils les plus judicieux et les plus réconfortants.

Il faut se rappeler qu'elle menait de front avec ses graves soucis spirituels, une administration temporelle dont les détails se compliquaient à mesure que la Congrégation croissait en nombre et atteignait des paroisses plus lointaines. Une bonne Supérieure générale doit avoir tous les genres d'aptitudes, et tous les dons du Saint-Esprit lui sont nécessaires pour gouverner comme pour sanctifier.

Elle sut conquérir l'estime du clergé et des fidèles. Préoccupée seulement du bien à faire aux âmes, habile à découvrir et à favoriser les vues de la Providence, elle sut faire respecter ses décisions sans blesser ses contradicteurs, et défendit les droits de ses filles sans jamais nuire aux intérêts des paroisses. Ainsi enhardies, les nouvelles sœurs multiplièrent généreusement leurs fondations, sans trop se soucier des distances, et elles se trouvèrent pourtant elles-mêmes audacieuses d'oser ouvrir une école à Pouldreuzic, au pays des Bigoudens, qui paraissait alors plus éloigné de Bignan que Bignan aujourd'hui du Canada.

Le grand exploit de la Mère Marie de Saint Charles dans l'ordre temporel fut le transfert aux portes de Locminé de la Maison-Mère des « FILLES DE JÉSUS » en 1860. Certes, elle tenait à son berceau de Bignan, comme la Sainte Vierge tenait jadis à Nazareth. Il fallait pourtant quitter Bignan. *Magna avis, magnus nidus*. Quand le nid est peuplé jusqu'à déborder, il faut le reconstruire en le proportionnant aux besoins et aux espérances de la famille. Les vocations affluaient. On était pauvre. Le désintéressement pratiqué avec tant de dignité par toutes nos Congrégations bretonnes prenait à Bignan des proportions inégalées. Des prodiges d'économie accompagnaient des prodiges de charité. Nos vieux Saints de Bretagne, amis fervents de la pauvreté, auraient pu confronter l'installation des « FILLES DE JÉSUS » avec les petits monastères d'où ils sortaient jadis pour leurs campagnes apostoliques. La pauvreté

engendre la confiance dans la Providence. C'était le cas de s'en remettre à Saint Joseph, et Saint Joseph donna aux « FILLES DE JÉSUS » tout ce qu'il avait jadis donné à Jésus lui-même : éducation, nourriture, vêtement, logement. Des propositions de terrains furent faites spontanément. Il fallut pourtant négocier, patienter, subir des orages. Et l'on acquit enfin cette vaste lande, où une prophétie populaire racontait qu'un jour Saint Joseph aurait un établissement. Kermaria y fut fondé, et Saint Joseph s'y trouva chez lui. Les religieuses travaillaient aux édifices autant que les ouvriers. La Providence fournit l'argent, semaine par semaine, régulièrement, et la Communauté ne mourut pas de faim. Saint Joseph tint parole. Une chapelle gracieuse compléta les bâtiments nécessaires. Le Supérieur donna 2.000 francs, les religieuses 5 francs. Ce fut assez pour ouvrir le chantier et amorcer des charités voisines ou lointaines. Dédiée à Saint Joseph, la chapelle fut bénite par Mgr Bécél, en 1867.

Tout s'est agrandi depuis lors. Mais on peut dire que tout était déjà conçu dans l'âme de la Mère, et ni les souffrances patriotiques de 1870, qui amenèrent la Mère à envoyer ses religieuses dans un hôpital de Versailles, ni les douleurs encore pires de la Commune, ni les persécutions mêmes des lois scolaires inaugurées de son vivant, ne purent lui arracher du cœur l'invincible espérance que sa Congrégation, aimée par son Évêque, bénie très tendrement par Pie IX, riche de 700 membres, établie dans plus de cent paroisses, échapperait aux dangers sans cesse renaissants, et poursuivrait une longue carrière de vertu, de charité et de zèle. On lui avait entendu dire :

« L'enfant de tant de larmes ne saurait périr. »

Et le nouveau Supérieur ecclésiastique de l'Institut, M. Jégouzo, pouvait assurer à ses filles, sur la tombe de leur Mère, il y a cinquante ans, que « aussi longtemps que son esprit règnerait parmi elles, leur Congrégation serait prospère ».

VI. — Elle est plus que jamais prospère. Les Mères générales, Marie-Athanase, Emmanuel-Marie, Marie de Sainte Blandine, virent s'accroître régulièrement le nombre des vocations. Le nombre est une richesse. Il est aussi un danger. Il faut que la vertu croisse en proportion du nombre. Dieu donna la sève abondamment. Les Supérieures en dirigèrent la montée, sous l'impulsion du Vicaire général que je viens de nommer, qui fut pour elles toutes « l'Âge du grand Conseil » pendant vingt-cinq ans, et qui, avec l'aide d'un aumônier modèle, le Chanoine Le Jéloux, sut inculquer aux religieuses l'esprit de la vocation primitive, comme s'il s'était pénétré de toute l'âme de M. Noury, et rendit confiance à la Congrégation alarmée, chaque fois qu'elle trembla pour sa vie présente ou pour son avenir. Quand la sève est généreuse et le tronc robuste et sain, c'est souvent dans l'orage que les arbres consolident leurs racines et développent leurs rameaux.

La grande agonie de 1902, où le noviciat lui-même parut sombrer, en même temps que se fermaient les écoles dont il était l'espoir, fut en réalité le point de départ d'une poussée de vie intérieure plus intense et d'une floraison de vocations plus conscientes du danger couru, du mérite à conquérir, de l'amour à donner à Dieu. N'ayez pas peur, paroisses de Bretagne. Les maîtresses pieuses, dévouées, éclairées, ne manqueront pas à vos écoles libres. Et voici pourtant que les « arpens de neige » du Canada, alertés par les visiteuses du vieux pays, font appel à nos fleurs bretonnes. Répondez sans crainte à cet appel fraternel, « FILLES DE JÉSUS ». Dieu donnera de nouvelles recrues, et le Canada rivalisera de fécondité surnaturelle avec la Bretagne pour peupler le noviciat.

« Donne-moi ton esprit, donne-moi ton cœur et ta vie. »

Et de Saint-Albert, et des Trois-Rivières et de Rimouski, elles répondent : « Mon Dieu, c'est fait. »

Mais la guerre éclate. Et c'est, à Kermaria, une explosion de charité qui se propage dans toute la famille religieuse. Tandis que la prière entraîne lentement la Providence dans les voies de la Victoire pour la France et ses alliés, la maison de Saint-Joseph, centre de ferveur et de paix, ouvre ses portes aux blessés, aux malades, aux déracinés. Non, le vieil exilé, M. Noury, n'aurait jamais cru que la maison de ses rêves pourrait un jour si éloquemment traduire le *Misereor super turbam*.

Cette activité fiévreuse aurait pu ralentir la vie spirituelle en dissipant les esprits. Mais le « Maître de l'heure » veillait. Mgr Gouraud considérait Kermaria comme son trésor. Jamais la formation des âmes ne fut plus approfondie. Sa doctrine spirituelle était tout entière appuyée sur la tradition. En toute occasion il en exposait les principes et les applications. Ses causeries, ses conférences, ses livres, resteront comme autant de manuels de vie intérieure, où la religieuse enseignante ou infirmière pourra puiser sans fin des sujets de méditation et des directions pratiques. Il a vraiment formé ses « FILLES DE JÉSUS » à l'image et à la ressemblance de la Sainte Famille, comme le voulait Mère Marie de Saint Charles.

Dans leur éternité, ils peuvent l'un et l'autre garder confiance. Leur héritage est en bonnes mains. Le trésor va continuer à s'enrichir, par la collaboration de la grâce divine et de la générosité humaine.

Mes Sœurs, dans l'histoire d'une Congrégation, un siècle compte peu. Si elle est fidèle à la grâce, de longs siècles de vie lui sont promis. Dieu fasse que ce soient des siècles sans décadence !

Il y a trois moyens sûrs d'éviter l'abus des grâces : la prière, la vigilance, et l'action.

Il n'y a qu'une chose à craindre : la tiédeur. Mais la tiédeur est-elle possible, quand tant de haine gronde dans l'âme des sans-Dieu ? Plus Notre-Seigneur est haï, plus nous devons l'aimer et le consoler par une vie parfaite et un apostolat sans défaillance.

Ayez confiance, et soyez fidèles à vos traditions.

Un arbre vit de ses racines. Une famille doit prendre à tâche de réaliser en elle, à chaque génération, les vertus de ses premiers chefs. De même, une Congrégation religieuse, quelque nombreuse qu'elle puisse devenir, si loin qu'elle porte son activité, doit se montrer fidèle aux principes qui ont inspiré sa fondation.

A votre berceau, je trouve un prêtre confesseur de la foi qui fut un des hommes les plus éclairés de son temps, et qui eut aussi un grand souci d'art religieux. J'aime à constater que vous aimez comme lui à donner à Notre-Seigneur une demeure qui ne soit pas trop indigne de lui et de son Père nourricier, Saint Joseph ; je vous félicite encore plus de rendre en vous sa vie divine de plus en plus profonde et active par la grâce. Communiquez ce goût de la vie spirituelle intense, et ce souci de l'art religieux, et ce zèle des études conformes à votre vocation scolaire, aux jeunes âmes que vous formez.

Votre Fondatrice a été une paysanne. Soyez fidèles à la note de simplicité, qui est la marque centenaire de votre manière de vivre.

Vos Mères générales ont eu le sens de l'organisation à la fois sage et hardie. Je souhaite à toutes les saintes religieuses qui continueront leur œuvre, la même élévation d'esprit, la même droiture d'âme, le même sens de la perfection chrétienne, le même zèle pratique, le même équilibre, la même fidélité à correspondre aux grâces divines et à entraîner la Congrégation dans les voies du progrès spirituel, sous la garde de la Sainte Vierge et de Saint Joseph.

### LA FILLE DE JÉSUS ET LA PERFECTION

Mgr l'Archevêque de Rennes, invité à dire un mot de « la Fille de Jésus et de la Perfection Religieuse », s'est appliqué à découvrir dans le nom même, si heureusement choisi de « FILLE DE JÉSUS », tout un programme de perfection religieuse.

La « Fille de Jésus » est une âme dans laquelle Jésus se continue, c'est-à-dire, dans laquelle Il vit, dans laquelle Il meurt, dans laquelle Il se donne.

\*  
\*  
\*

### UNE AME DANS LAQUELLE JÉSUS VIT

Bossuet nous dit qu'il y a plusieurs naissances du Christ. Il y a la naissance éternelle du Verbe au Sein de son Père. Il y a la naissance du Christ dans l'Incarnation, quand Il est sorti du sein de sa Mère. Il y a la naissance du Christ à l'autel, quand Il sort en quelque sorte des paroles sacramentelles pour naître dans l'Hostie. Il y a la naissance du Christ dans les âmes, quand elles reçoivent la vie chrétienne et renferment ainsi le Verbe de vie. Cette naissance merveilleuse s'accomplit dans le baptême. L'enfant baptisé est déjà un autre Christ, il a en lui la vie du Christ. Mais cette vie doit s'épanouir, surtout quand l'enfant arrive à l'âge de la raison et toute la vie.

Hélas ! dans combien d'âmes, cette vie au lieu de s'épanouir, peut-être s'étiole, dans combien même elle meurt. La « FILLE DE JÉSUS » veut vivre pleinement de la vie de Jésus. Sa perfection consiste d'abord à se pénétrer de cette vie. Elle le fait par la prière, par la méditation, par la pratique de l'Évangile, des Constitutions, du Catéchisme, de l'Imitation, ses quatre livres préférés. Les dispositions de Jésus, les vertus de Jésus, particulièrement son amour à l'égard du Père, pénètrent ainsi en elle. Elle peut dire :

« Je vis ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

\*  
\*  
\*

### UNE AME DANS LAQUELLE JÉSUS MEURT

S'il y a plusieurs naissances de Jésus, il faut dire aussi qu'il y a plusieurs morts. Il y a d'abord celle pour laquelle Il est venu sur la terre, celle pour laquelle Il est né et qu'Il a subie sous Ponce-Pilate, au Calvaire.

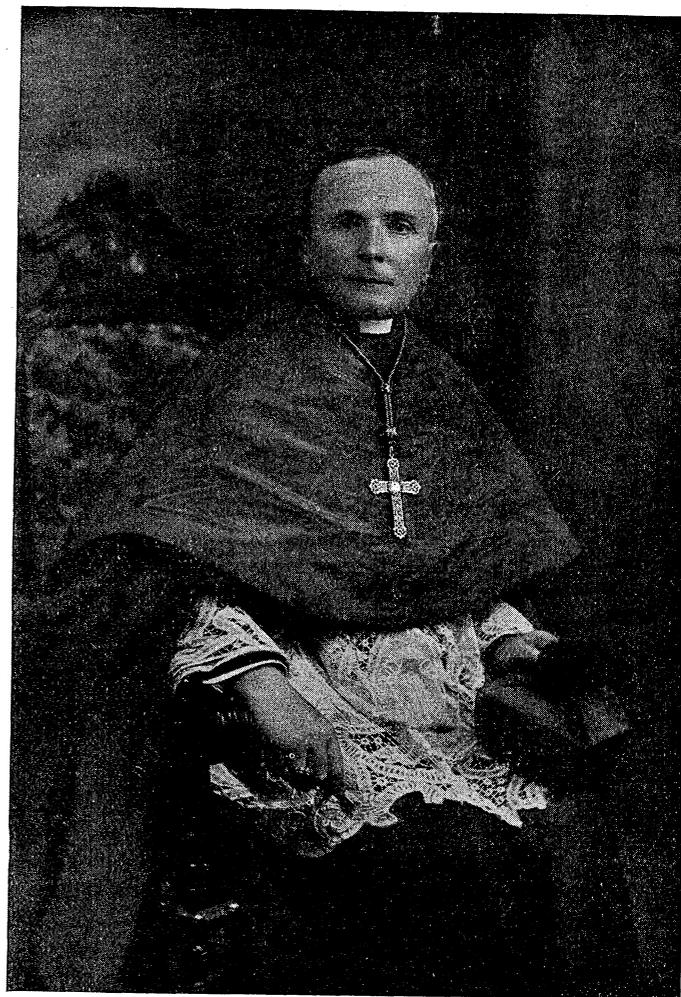
Mais cette première immolation ne Lui a pas suffi. Il a voulu que sur l'autel le sacrifice de la Croix soit rappelé et renouvelé et j'entends Bossuet qui nous dit que les paroles de la Consécration sont comme un glaive tranchant qui met d'un côté le corps du Christ et de l'autre côté son sang... Le Christ n'est pas encore satisfait : Il veut aussi s'immoler dans les membres de son corps mystique, dans tous les chrétiens. Voilà pourquoi nous sommes baptisés dans la mort du Christ ; voilà pourquoi le chrétien doit porter sa croix comme le Christ ; voilà pourquoi il doit crucifier sa chair et ses convoitises. La perfection religieuse en est le développement. Ainsi la « FILLE DE JÉSUS » s'immole avec le Christ particulièrement par ses trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et en acceptant les peines, les souffrances, les sacrifices de son état. Ainsi le Christ meurt en elle : second caractère de sa perfection, qui s'exprime par cette formule :

« Je suis crucifiée avec le Christ. »

\*  
\*  
\*

### UNE AME DANS LAQUELLE JÉSUS SE DONNE

La vie du Christ, ses actes de vertu, toutes ses prières, particulièrement ses actes religieux, les actes de son sacerdoce et sa mort, son immolation sur la Croix ont été féconds. Ils ont procuré la gloire de Dieu et le salut



*Son Exc. Mgr Mignen, Archevêque de Rennes.*

du monde. Oui, quelle fécondité merveilleuse pour le ciel et pour la terre ! Fécondité en quelque sorte condensée dans l'Eucharistie. Jésus y vit, s'immole et vraiment se donne. A cette fécondité Jésus daigne associer tous les chrétiens, tous les baptisés, invités eux aussi à glorifier Dieu en sauvant les âmes. A l'heure actuelle le Souverain Pontife ne cesse de nous rappeler cette

vérité profonde. Nous devons procurer par nos actes personnels, le salut du monde. Nous devons travailler à la gloire de Dieu.

« La FILLE DE JÉSUS » vient dans sa Congrégation avec cette intention : l'intention de réaliser encore plus pleinement que dans le monde, le salut des âmes et la gloire de Dieu. Sans doute, rien que par le grand dogme de la Communion des Saints, par la perfection de ses prières, la perfection de ses actes de vertu, la perfection de ses sacrifices, elle continue déjà la Rédemption, elle est utile au monde entier, particulièrement à l'Église, aux âmes auxquelles elle est plus unie par la charité. Mais elle ne se contente pas de donner ainsi le Christ. Elle le donne plus spécialement en le portant à ces deux faiblesses, si dignes d'intérêt, dont on parlait ce midi : les malades et les enfants. Les malades qui sont les membres souffrants du Christ et les enfants ses préférés. Elle dit alors :

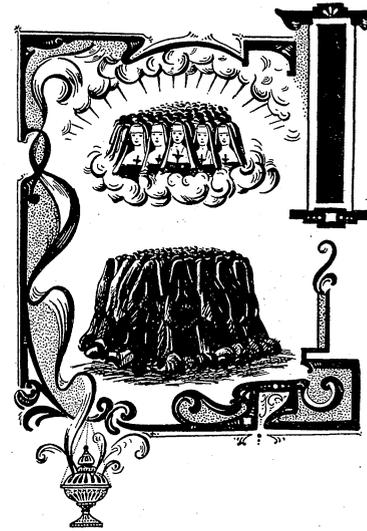
« Je me suis faite toute à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

Et elle va ainsi jusqu'au bout de sa vocation.

Mes bien chers Frères, après avoir vu en quoi consistait la perfection religieuse telle qu'elle est réalisée par la « FILLE DE JÉSUS », ouvrons encore nos âmes à la reconnaissance pour ces cent années de vie religieuse à Kermaria. Combien d'âmes privilégiées y ont réalisé cette perfection et jouissent maintenant dans le ciel ! Combien la réalisent encore sur la terre ! Ajoutons à la reconnaissance des prières ardentes afin que les âmes accourent de plus en plus nombreuses à cette Congrégation et que le Christ continue de vivre en elles, de mourir en elles, de se donner en elles, en attendant qu'Il soit glorifié en elles au jour de l'éternelle transfiguration.

### III

## FÊTE DES AMES



Il est relativement facile de décrire ce que les yeux ont vu, de reproduire ce que les oreilles ont entendu. Mais comment rendre avec des mots, « ces choses d'âme » que sont les sentiments ?

Dans toute la foule qui se presse à Kermaria, en ces fêtes jubilaires, règne une piété, on peut même dire, à certaines heures, une ferveur religieuse intense. Pour s'en convaincre, il suffit de la regarder, de l'écouter. Les mains sont jointes pour la prière, les regards se tendent vers l'autel, les voix s'unissent au chant des offices avec un accent de sincérité qui va droit au

cœur et l'émeut. Tous sont là pour prier, pour communier à une même action de grâce dans un même amour. Pas de conversations, pas de chuchotement ; mais, en dehors des chants liturgiques, un silence religieux où l'âme goûte la joie de s'entretenir avec Dieu. Et de se sentir entourée d'autres âmes, de milliers d'autres âmes qui prient comme elle et avec elle, accroît sa piété et sa ferveur. Elle ne prie plus seule, elle prie avec l'Église entière. Aussi peut-elle chanter et chante-t-elle en toute vérité : « *Credo... et unam, sanctam, catholicam ecclesiam.* »

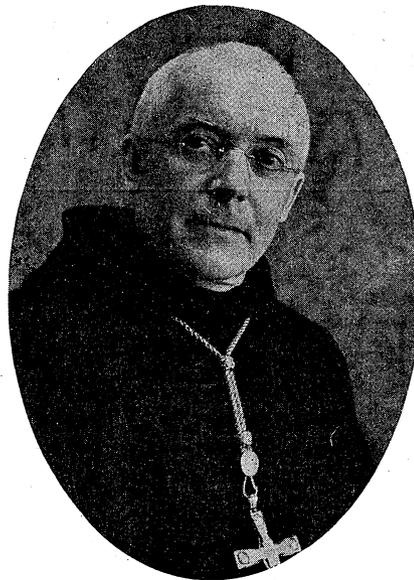
« Je veux que mon peuple prie sur la beauté », disait le Pape Pie X. Il savait que l'âme chrétienne du xx<sup>e</sup> siècle, l'âme populaire, comme l'âme plus raffinée, est capable de comprendre et de goûter la beauté des offices liturgiques, qui ravissait les chrétiens du moyen-âge. En effet, cette beauté est, plus encore « vie » pour l'âme que charme pour les sens. C'est ce qui explique qu'aux fêtes jubilaires, la foule « s'entasse » littéralement, dans la chapelle de Kermaria. On y est debout, serré les uns contre les autres. Il y règne une chaleur étouffante. Qu'importe ! On jouit de l'office pontifical qui se déroule avec une

somptueuse majesté dans le chatoisement des ornements d'or : on entend des chants, évocateurs des splendeurs et des joies du paradis. Laideurs, petites, difficultés de la terre sont oubliées pour quelques heures, dominées par ce sentiment de vraie beauté qui envahit l'âme et attire aux choses d'En-Haut. Sans doute, la foule qui est là ne saurait faire l'analyse de ce qui se passe en elle, mais elle en vit ; elle se sent plus heureuse et meilleure et cela lui suffit.

Avec ce sentiment de beauté, elle éprouve un autre sentiment, confus peut-être, mais réel, de la grandeur de l'Église. Dès qu'on apprend dans les environs que les « Filles de Jésus » préparaient les fêtes de leur Centenaire, on entendait dire de tous côtés : « Nous irons à Kermaria pour le mois d'août ; pensez donc, il y aura quinze Évêques ! » Et de bouche en bouche, le nombre des prélats grandissait chaque jour. Aussi avec quel empressement respectueux et sympathique, tous, en ces jours de fête, se précipitent sur le passage des Évêques. Ils sont fiers de les connaître, de pouvoir les nommer, de les approcher, d'entendre un mot tombé de leurs lèvres. Tous veulent les voir, recevoir leur bénédiction, baiser leur anneau. Les mamans leur présentent leurs enfants, quand ceux-ci ne courent pas d'eux-mêmes au-devant de la caresse ou du geste bénissant. Ainsi devaient agir les premiers chrétiens quand ils se portaient à la rencontre des apôtres Saint Pierre et Saint Paul. Sont-ils nombreux aujourd'hui les chefs d'Etat, les grands hommes à qui les cœurs rendent spontanément pareil hommage de vénération publique ?

Animée de tels sentiments, comment cette foule ne goûterait-elle pas la joie, non cette joie superficielle, bruyante et vulgaire que procure n'importe quelle fête profane, mais une joie profonde, intime, sereine qui rend l'homme plus homme et le rattache plus étroitement à Dieu. Cette joie éclate sur les visages pendant les offices ; elle y demeure à l'heure du départ, quand, par groupes, les assistants reviennent à la chapelle pour une dernière prière, un dernier au-revoir à Saint Joseph, ou rentrent rapidement chez eux, sous la pluie qui tombe à flots. Cette joie, ils en emportent le reflet aux absents, à ceux que le travail, les infirmités ou tout autre motif a retenus au logis ou empêchés de se rendre aux fêtes de Kermaria. N'est-ce pas là « la meilleure part de pardon » qu'il puissent leur rapporter ?

Si telle est l'allégresse de la foule, comment dire le bonheur des « Filles de Jésus » ? Avec toute l'assistance, elles se sont laissées ravir par les décors, les chants, les discours, mais dans leur âme s'épanouit encore cette forme supérieure de la joie : la reconnaissance. Un hymne de gratitude, qu'elles voudraient



Révérendissime DOM COZIEN,  
*Abbé de Solesmes.*



Révérendissime DOM DEMAZURE,  
*Abbé de Kergonan.*



Mgr de VILLENEUVE, *Protonotaire apostolique.*



Révérendissime DOM DOMINIQUE,  
*Abbé mitré de Notre-Dame de Thymadeuc.*

infinie comme sont infinis les bienfaits reçus, monte de leur cœur vers Dieu. Les splendeurs du Centenaire éclairent d'une lumière plus vive l'action de la Providence sur leur Congrégation. Quand de Kermaria en liesse, avec ses évêques, son cortège de prêtres, ses milliers de pèlerins, leur pensée s'envole vers le Bignan de 1834, vers cette humble maison, où quelques humbles femmes, pauvres et inconnues, travaillaient et priaient en commun, sur leurs lèvres jaillit ce cri d'amour qu'elles répètent sans se lasser : « Soyez béni, mon Dieu, pour toutes vos bontés ! ».

Oui, qu'Il soit béni ! Pour Saint Joseph, père et protecteur des « Filles de Jésus » ; pour M. Noury et M. Coëffic, inspirateur et fondateur de leur famille religieuse ; pour Mère Sainte Angèle, Mère Marie de Saint Charles, toutes les Mères et sœurs, qui, depuis *cent ans*, par leurs prières, leurs travaux, leurs souffrances, ont bâti la Congrégation sur un roc inébranlable ; pour les évêques, les aumôniers, les prêtres, les bienfaiteurs sans nombre qui ont dépensé pour Kermaria des trésors de dévouement ; pour les fêtes jubilaires si pieuses et si grandioses ; pour toutes les faveurs connues et inconnues, semées à profusion pendant un siècle, sous les pas des « Filles de Jésus », que Dieu soit à jamais béni !

Au souvenir de ces bienfaits, chacune des religieuses sent grandir son amour envers sa Congrégation. Cet amour, elle veut le traduire dans tous les actes de sa vie quotidienne si effacée soit-elle. Elle sait que de la fidélité vigilante à ses vœux, à sa Règle, à ses moindres devoirs d'état, dépend non seulement sa sainteté personnelle, mais encore la vitalité de sa famille religieuse. Que de fois de lui a-t-on dit, aux heures bénies du noviciat, que de fois de lui a-t-on répété aux conférences, soit de l'année, soit des retraites ! Aussi 1934 va devenir, pour son âme, le point de départ d'une nouvelle ascension vers la perfection. Cette ascension se fera humblement, simplement, suivant la note caractéristique des « Filles de Jésus » ; mais, n'est-ce pas là un signe non équivoque d'efficacité ? Alors Kermaria vivra et vivra toujours plus près de Dieu ; le siècle qui commence sera digne du siècle qui finit ; les « Filles de Jésus » de 2034 » pourront chanter le deuxième Centenaire avec des accents de jubilation et d'action de grâces.

Les fêtes jubilaires sont closes à la Maison-Mère. En ce 5 Août 1934 :

*En ce jour qui finit comme tous les beaux jours,*

la nuit descend lentement sur Kermaria de nouveau silencieux et recueilli. Au dehors, on distingue encore, frissonnant dans la

brise, les guirlandes de petits drapeaux. A la chapelle, la Communauté est agenouillée, pour la prière du soir, devant le Tabernacle, aux pieds de Saint Joseph. Dans le grand silence, une voix de religieuse s'élève au nom de toutes : « Remercions Dieu des grâces qu'Il nous a faites. Quelles actions de grâce vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour tous les biens que j'ai reçus de Vous. Vous avez songé à moi de toute éternité... » Oui, de toute éternité, Dieu songeait à chacune des « Filles de Jésus », mais de toute éternité aussi, il songeait à Kermaria, à toute la Congrégation ; de toute éternité, Il lui marquait une place dans l'Église du Christ ; de toute éternité, Il lui confiait ces deux œuvres chères au Divin Maître : l'enseignement des petits, le soin des malades ; de toute éternité, enfin, Il lui préparait les grâces qui l'amèneraient à fêter son Centenaire. Qu'en retour, Kermaria soit toujours fidèle à sa mission ; que jamais il ne trompe et ne déçoive l'attente de Dieu.

*Ad multos annos !*

# Clôture du Centenaire BIGNAN le 25 Novembre 1934

---



'EST au bourg de Bignan, en ce coin de terre bretonne, illustré par les luttes de la chouannerie, que naquit la Congrégation des « Filles de Jésus », le 25 Novembre 1834. Il convenait donc de terminer les fêtes du Centenaire au berceau même de l'Institut. La nouvelle combla de joie les habitants de Bignan à qui le « Couvent » (ainsi appellent-ils encore la première maison de la Congrégation) reste toujours cher. Et, de grand cœur, ils tiennent à donner un très grand éclat extérieur aux fêtes qui se préparent.

Dès l'après-midi du samedi 24 Novembre, une animation joyeuse règne dans toutes les rues. D'une fenêtre à l'autre, les jeunes gens tendent des guirlandes aux petits drapeaux multicolores. De quelque côté que l'on monte vers le bourg, une même vision de fête attire les regards.

A l'église, des faisceaux de drapeaux rouges et blancs ornent les arcades ; de longues oriflammes, aux mêmes couleurs, descendent le long des piliers en granit. La vieille église sombre, bâtie par M. Noury, en est toute rajeunie. Dans le chœur, à gauche, s'élève le trône de l'Évêque officiant ; à l'autel, des centaines de chrysanthèmes naturels jaunes et blancs forment un vrai retable aux élégantes et lumineuses arabesques.

Le vieux couvent a revêtu, lui aussi, une parure de fête. Le crépis gris clair de ses murs fait disparaître ses vieilles rides de cent ans. A l'intérieur de la communauté, même air de jeunesse et de propreté exquise, sans toutefois rien qui sente le luxe ou la vanité du monde. Si Mère Sainte Angèle revenait à son berceau religieux, elle y retrouverait, avec quelle légitime satisfaction, les mêmes murs blanchis à la chaux, la même sobriété, l'ameublement, le même souci de garder en tout et toujours la sainte pauvreté. Et son regard de Fondatrice se poserait avec une douceur maternelle sur celle qui la représente aujourd'hui, ici-bas, et son sourire lui dirait le consentement de son cœur.

La chapelle du couvent comme l'église paroissiale a reçu une riche décoration de chrysanthèmes. Leurs étoiles d'or pâle, groupées avec art, semblent des îlots de lumière autour du Tabernacle. Ils chantent, eux aussi, à leur façon, la joie et la reconnaissance des « Filles de Jésus ».

\*  
\*\*

Le 25 Novembre s'est levé dans la brume. Celle-ci ne pénètre guère, elle n'est point froide, mais elle assombrit toutefois le ciel. Sur la route de Locminé à Bignan, chement, en silence et par groupes, des « Filles de Jésus ». Tout Kermaria est en marche vers le berceau familial : sœurs professes, postulantes, novices dont les voiles blancs forment, de loin, une trouée claire dans le brouillard de plus en plus opaque. Sur le seuil des maisons accourent, pour les voir, de tout petits enfants, les yeux pleins d'étonnement : arrière-petits-fils de ceux qui, il y a cent ans, en ce même jour, virent passer, pour la première fois, Mère Sainte Angèle et ses compagnes revêtues du costume religieux.

Environ une heure de marche et les plus alertes pèlerines atteignent la pente escarpée que domine le bourg de Bignan. Tout en la gravissant d'un pas allègre, leurs lèvres murmurent, sans doute, le premier verset du psaume 121 qu'entonnaient, jadis, les Juifs, en présence de Jérusalem : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* » Le cher couvent de Bignan n'est-il pas, lui aussi : « La maison du Seigneur ? » N'a-t-il pas vu, en ses murs, grandir des cœurs généreux, avides de s'élancer à la conquête de la sainteté et des âmes ? N'est-ce pas dans son enceinte que s'est façonné l'idéal des « Filles de Jésus » : esprit de pauvreté, de simplicité, de dévouement ?

Sur la pente s'échelonnent les premières maisons du bourg : maisons d'autrefois, dont quelques-unes comptent plus d'un siècle d'existence. Mère Sainte Angèle y est entrée bien souvent, pour y porter consolation et réconfort. Que de saintes paroles, que de pieux conseils, que de soins dévoués, elle y a donnés aux malades et aux mourants !

Il est 9 heures 30. Dans la vieille tour inachevée, les cloches s'ébranlent joyeusement, pour annoncer que, dans une heure, va se célébrer la Grand'Messe pontificale. Les rues sont presque désertes. Peu à peu, cependant, elles s'animent par l'arrivée des religieuses qui se hâtent vers l'église. Bignonais et Bignaises endimanchés débouchent aussi par tous les chemins. La majorité des femmes et des jeunes filles portent le costume breton. Sans doute, celui-ci a perdu la simplicité ou, si l'on préfère, l'austérité quasi monacale du vêtement des aïeules, contemporaines de Mère Sainte Angèle, mais dans ses velours et dentelles, il demeure modeste.

Par le porche, grand ouvert, un flot de fidèles pénètre dans le sanctuaire en vagues de plus en plus pressées. Les jeunes gens qui, ce matin, ont terminé leur jubilé par la réception de la Sainte Eucharistie, reviennent assister à la Grand'Messe. Avec les hommes, ils remplissent l'aile droite de la grande nef. A gauche, la Révérende Mère Supérieure générale des « Filles de Jésus », Mère Marie de Sainte Elisabeth, le Conseil de la Congrégation, les religieuses, la chorale de Bignan, la chorale de Kermaria, puis la foule, une foule qu'on ne peut compter, occupent les bancs et les moindres recoins.

A 10 heures 30, au son des cloches, le cortège épiscopal sort du presbytère et se dirige vers l'église. La grande croix d'argent ouvre la marche. De nombreux enfants de chœur, une vingtaine de prêtres et plusieurs chanoines précèdent le prélat officiant : Son Exc. Mgr Cogneau. A la demande de Son Exc. Mgr Tréhiou, retenu à Vannes, ce matin, par l'installation du nouveau Curé de la cathédrale, l'Évêque auxiliaire de Quimper, ami sincère et dévoué des « Filles de Jésus », a bien voulu leur donner un nouveau témoignage d'affection. Il a quitté la ville de Saint-Corentin pour le petit bourg morbihannais, afin que tous, religieuses et Bignonais, goûtent la grande joie d'assister à une Messe pontificale, au jour béni du Centenaire.

\*  
\*\*

Pendant que Son Excellence revêt les ornements liturgiques, la chorale de Kermaria chante les deux premiers couplets de la cantate exécutée lors des fêtes jubilaires, les 3, 4, 5 Août. Enfin,

le Saint Sacrifice commence. Comme Kermaria fait partie du doyenné de Locminé et de la paroisse de Plumelin, les pasteurs de ces deux localités ont été choisis comme diacre et sous-diacre : M. le Chanoine Le Maréchal, Curé de Pluvigner, arrière-petit-neveu de Mère Sainte Angèle, fait l'office de prêtre assistant ; M. le chanoine Hautin, secrétaire particulier de l'évêché, dirige les cérémonies. Avec une pieuse et avide curiosité, les spectateurs en suivent tous les détails. La plupart n'ont jamais été à pareille fête et, il se peut que d'ici longtemps, elle ne se renouvelle sous leurs yeux. A dessein, on a choisi comme Messe, la Messe royale de Dumont, car à Bignan, comme en la plupart de nos paroisses bretonnes, les fidèles sont familiarisés avec ce chant majestueux. Aussi donnent-ils les reprises avec un élan, une joie sincère, et toutes ces qualités suppléent, amplement, à l'art qui peut faire défaut.

Après les prières du prône, M. le chanoine Le Baron, Curé d'Auray, précédemment aumônier de Kermaria, monte en chaire. Il retrace les humbles origines des « Filles de Jésus » ; il magnifie les bénédictions divines répandues à profusion sur leurs travaux depuis un siècle ; il suggère, aux religieuses et aux Bignonnais, de pratiques résolutions pour l'avenir. Mais pourquoi essayer une sèche analyse de cette allocution, puisque nous avons la faveur de pouvoir en reproduire le texte in extenso.

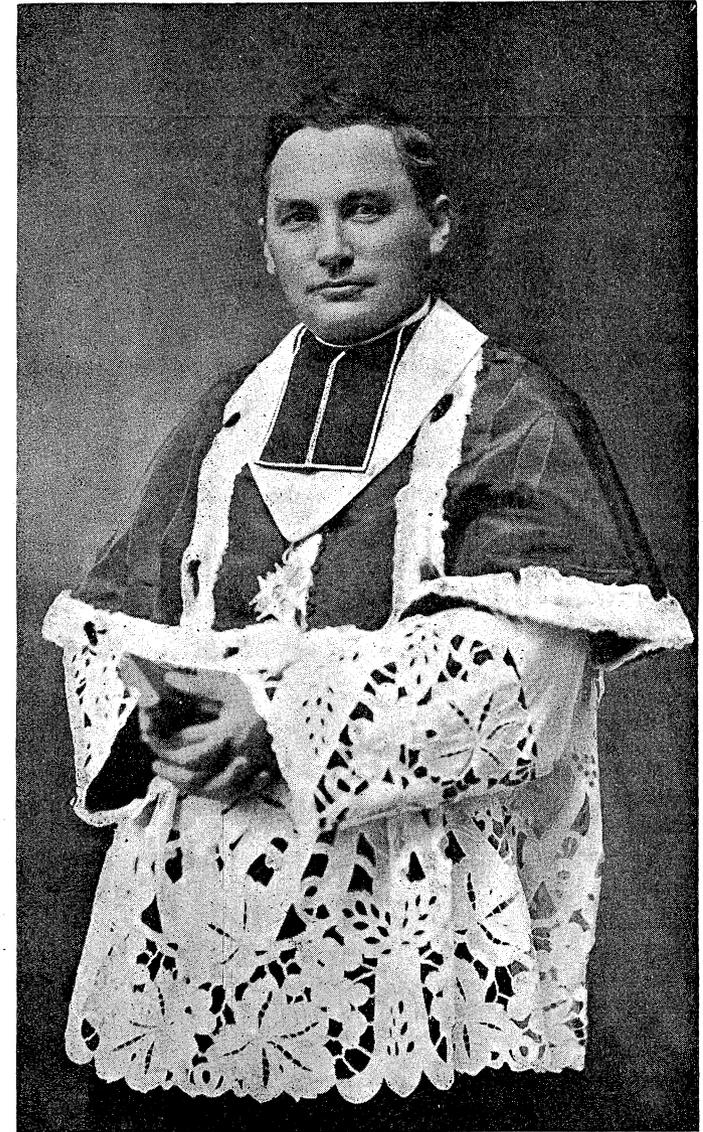
*« Fecit mihi magna qui potens est...  
Le tout-Puissant a fait parmi nous de  
grandes choses. »*

MONSEIGNEUR,  
MES RÉVÉRENDES MÈRES,  
MES SŒURS,  
MES FRÈRES,

Pourquoi sommes-nous réunis ici aujourd'hui ? Pour fêter l'humble origine d'une Congrégation déjà prospère et destinée, semble-t-il, à des accroissements de plus en plus grands ; pour remercier Dieu des grâces innombrables qu'Il a depuis cent ans accordées aux « FILLES DE JÉSUS » et, par elles, à toute une région, à plusieurs pays du monde ; enfin, pour repartir avec une foi plus vive et une confiance plus inébranlable à de nouvelles conquêtes des âmes et à une extension toujours plus grande du règne de Dieu.

Quelle est cette humble origine ? Quelles sont les bénédictions reçues ? Quelles sont les résolutions à prendre et les espoirs à réaliser ? Voilà ce que je compte vous dire brièvement.

Le Curé d'Auray avait un titre à être l'orateur de cette fête. N'est-ce pas en revenant d'une retraite prêchée à Auray, dans un échange de vues avec son ami, M. Falher, Recteur de Locqueltas, que M. Coëffic se décida à réaliser les projets trouvés dans les papiers de M. Noury ? Et je devais être



*M. le Chanoine Le Baron, Curé d'Auray.*

cet orateur. Dieu se chargea lui-même de disposer les choses. Il vient de rappeler à Lui M. Buléon, Curé de la Cathédrale, qui avait d'abord été désigné. Depuis le mois de Juillet, Il m'avait fait Curé d'Auray. Il ne pouvait revenir qu'à moi de parler à Bignan en ce jour anniversaire, qui donna naissance, voici cent ans, à la Congrégation des « FILLES DE JÉSUS ».

« Qui donc a connu la pensée du Seigneur ou qui a été son conseiller ? »

\* \* \*

Quelle fut l'origine des « FILLES DE JÉSUS ». La Congrégation des « FILLES DE JÉSUS » est née, à Bignan, dans cette église, il y a aujourd'hui cent ans, en ce jour et à cette même heure, peut-être. La veille, il n'y avait pas encore de « FILLES DE JÉSUS ». Et à la fin de ce jour, il y en avait cinq. C'étaient : Perrine Samson, de Colpo, en religion Mère Sainte Angèle, qui est choisie comme Supérieure de la jeune famille religieuse ; Geneviève Le Quéré, de l'Île-aux-Moines, en religion Sœur Marie de Jésus ; Marie Le Turnier, de Bignan, en religion Sœur Saint Stanislas ; Marie Mandart, de Bignan, en religion Sœur Saint Louis de Gonzague ; Marie-Anne Le Bourhis, de Plaudren, en religion Sœur Sainte Rose. Et, en signant la formule de leurs vœux, après l'avoir prononcée, elles signaient en même temps, l'acte de naissance de l'Institut des « FILLES DE JÉSUS ». La retraite avait été prêchée en breton, par le R. P. Lestrohan, des Jésuites de Vannes. Perrine Samson, M. Coëffic, le Curé d'alors, la fit venir de Colpo, où, avec un dévouement inlassable, elle apprenait le catéchisme aux enfants, soignait les malades, présidait les cérémonies pieuses. Elle n'était pas instruite, mais elle avait une piété solide, un caractère trempé, un cœur viril. C'était une de ces bonnes tertiaires d'autrefois que d'ici longtemps, peut-être jamais, on ne remplacera au sein de nos paroisses bretonnes. Perrine Samson, elle, fut la Mère Fondatrice des « FILLES DE JÉSUS » et la première de cette lignée remarquable de Supérieures générales, où deux noms émergent entre les autres, celui de Mère Marie de Saint Charles, qui sauva la Congrégation à une heure pénible de son histoire et mérita le nom de seconde Fondatrice, et celui de Mère Marie de Sainte Blandine, qui donna à la vie religieuse de ses filles une direction si sûre et imprima à leur âme un si vif élan vers la perfection, ce caractère de simplicité et de dévouement qui plaît plus particulièrement dans la « FILLE DE JÉSUS ». Ce sont vos plus beaux portraits de famille, mes Sœurs. Imitiez-les. Si vous êtes les filles de Mère Marie de Sainte Blandine, de Mère Marie de Saint Charles, de Mère Sainte Angèle, vous serez de vraies « FILLES DE JÉSUS » et de saintes religieuses.

Cette origine fut modeste. Dieu, pour fonder la Congrégation des « FILLES DE JÉSUS », s'est servi de simples paysannes, sans instruction et sans fortune, malgré les contretemps, les contradictions et les épreuves.

Elles étaient de chez vous, mes Frères ; elles étaient du même sang que vous. Celle qui venait de plus loin était de l'Île-aux-Moines. Elles étaient sans instruction. Elles savaient si peu le français que la cinquième d'entre elles dut prononcer ses vœux en langue bretonne.

Elles étaient sans fortune, pauvres, et elles vivaient en pauvres. Elles se nourrissaient, comme les paysans de ce temps-là, de laitage et de pain bis, les partageant encore avec les enfants pauvres qu'elles instruisaient et les malades qu'elles visitaient. Leur première maison fut une maison d'emprunt, qui était la maison vicariale. Bien souvent même, leur pauvreté confina à l'indigence. Elles aimaient d'ailleurs la Sainte Pauvreté. Ce qui attira la Mère Saint Charles chez les « FILLES DE JÉSUS », ce fut l'esprit de pauvreté de la Congrégation naissante. On raconte ce trait, se rapportant à la vie de

Sœur Marie Saint François de Sales, qui remonte, je crois, aux premiers temps de l'Institut. Dans ses courses à la campagne pour la visite des malades, elle recueillait, comme une pauvre, les flocons de laine que les brebis avaient laissés çà et là accrochés aux buissons et aux ronces du chemin ; et, par charité, avec l'autorisation de sa Supérieure, elle en tricotait des bas pour les pauvres.

Que de contretemps, que de contradictions, que d'épreuves se dressent en travers de cette œuvre naissante ! M. Noury, Recteur de Bignan, depuis 1770, a le premier l'idée de la fondation. Il trace les plans de la maison d'habitation, il fixe les statuts, le but, les exercices de piété, jusqu'à la forme et la couleur du costume de la future société. Mais voilà que la Révolution l'oblige à s'en aller de Bignan et à s'exiler au Portugal jusqu'en 1801. A son retour, presque immédiatement, il est nommé à la cure de la Cathédrale et il quitte Bignan, où il ne reviendra plus que pour dormir son dernier sommeil, à l'ombre de l'église qu'il avait bâtie. Enfin, en 1821, arrive M. Coëffic. Il découvre les projets de M. Noury et décide de les mettre à exécution. Il appelle pour cela Perrine Samson de Colpo à Bignan et lui fait part de sa décision. Mais la Révolution de 1830 vint une fois de plus retarder la réalisation des projets de fondation. Ce n'est qu'en 1831 que furent jetées définitivement les premières assises de l'Institut des « FILLES DE JÉSUS ». A la date de la première profession, les sujets étaient déjà au nombre d'une vingtaine, puisqu'au mois d'Octobre 1835, un an après, elles seront quinze à faire profession. Les contradictions ne cessent pas. Lorsqu'elles bâtissent leur premier « couvent », comme on dit, faute de ressources, elles travaillent elles-mêmes, elles extraient le sable de la carrière et le portent aux maçons. On se moque d'elles, on leur jette des pierres. Quelle volonté, quel courage, il a fallu aux premières novices, aux Bignanaises surtout, pour supporter toutes ces humiliations ! Mais elles supportent tout en silence et la maison s'élevait, la Congrégation s'établissait sur les bases surnaturelles les plus solides. L'épreuve la plus périlleuse vint de la mauvaise gestion de M. Coëffic lui-même et d'une dissension intestine provoquée par la propre nièce du Fondateur devenue Supérieure Générale. Mère Marie de Saint Charles, avec la grâce de Dieu, triompha de tout : elle sépara les intérêts de la Congrégation de ceux de M. Coëffic et elle rétablit l'union entre ses Sœurs. Le grain de sénevé avait germé et, malgré tout, il allait devenir un grand arbre.

Les voies de la Providence n'ont pas changé. Dieu choisit ce qu'il y a de plus humble, de plus faible, de plus ignorant, pour réaliser ses grands desseins sur les âmes et faire éclater sa gloire. Pour venir en ce monde, Il se choisit, comme mère, une petite fille de Nazareth, la Très Sainte Vierge Marie ; pour fonder et propager son Église, Il choisit douze vulgaires pêcheurs de la mer de Galilée ; pour aller vers les nations et convertir les païens, il choisit Saul, l'avorton, le persécuteur, le plus petit d'entre les Apôtres, mais celui qui doit devenir le grand Paul, l'apôtre par excellence, le rival de Saint Pierre lui-même ; pour sauver la France, la fille aînée de l'Église, Il choisit une humble fille des champs, Sainte Jeanne d'Arc ; pour transmettre les messages de son cœur, Il choisit une petite Visitandine de Paray-le-Monial, Sainte Marguerite-Marie. Enfin, pour rompre le pain de l'Évangile aux petits enfants, pour soigner les membres souffrants de son Jésus, à Bignan, à Pluméliau, à Locqueltas, à Pontivy, dans le diocèse de Vannes, dans toute la Bretagne, dans divers pays du monde, Il choisit Perrine Samson. Et celle-ci, devenue Mère Angèle, comme la semeuse de nos champs, elle jette ses jeunes professes au vent, pour aller à travers le monde. Le grain tombe, il meurt et il ressuscite en une moisson toujours plus abondante. Le nid est devenu bientôt trop étroit. Il faut se transporter ailleurs. Le petit couvent de Bignan

devient la grande Communauté de Kermaria. Le 25 Novembre 1834, les « FILLES DE JÉSUS » étaient au nombre de cinq ; le 25 Novembre 1934, elles sont près de deux mille ; et, le 25 Novembre 2034, elles seront dix ou quinze mille :

« *Fecit mihi magna qui potens est...* Le Tout-Puissant a fait parmi nous de grandes choses. »

\* \* \*

Que de bénédictions reçues ! Il y a ce que l'on voit et il y a ce que l'on ne voit pas.

Il y a ce que l'on voit. Les pauvres sont évangélisés, les enfants sont instruits, ils savent le catéchisme et ils deviennent de fervents chrétiens ; les malades sont soignés et ils sont guéris ; les vieillards sont consolés. Après la Révolution, l'enfance était ignorante, surtout des choses de Dieu. Il était urgent de s'en occuper. Les pauvres s'étaient multipliés dans le pays. Les malades étaient négligés, abandonnés. Mais les « FILLES DE JÉSUS » sont venues et elles sont entrées dans les écoles pour instruire les enfants, dans les hôpitaux, et partout où il faut, pour soigner les malades, et dans les hospices pour reconforter les vieillards.

Il y a surtout ce que l'on ne voit pas. Nos enfants apprennent à aimer Dieu et à le servir fidèlement, grâce à la religieuse, qui leur fait la classe. Leur âme devient un petit paradis, où Dieu habite et dont on devine toute la beauté et toute la douceur à travers la limpidité de leurs yeux. Nos malades et nos vieillards apprennent à s'élever vers Dieu et à sanctifier leurs souffrances, grâce à cette religieuse qui passe à leur chevet, leur distribue les paroles du ciel et leur montre sur sa poitrine l'image du divin crucifié, qui a souffert plus que tous et qui est en même temps le divin Consolateur.

Ce sont encore, mes Frères, les deux groupes d'âmes qui sont l'objet des soucis les plus pressants de la part de vos prêtres. Que deviendraient nos enfants avec les écoles laïques, que deviendraient nos hôpitaux et nos hospices sans les « FILLES DE JÉSUS » et les religieuses, qui se dévouent comme elles à l'instruction et à l'éducation des enfants, aux soins des malades et des vieillards ? Que deviendraient nos paroisses sans elles ? Après vos prêtres, les « FILLES DE JÉSUS » sont de ces apôtres les plus nécessaires du Christ. Sans elles, nos églises seraient plus vides ; sans elles, Dieu n'aurait plus assez d'élus pour peupler son paradis.

Il y a ce que l'on ne voit pas, particulièrement dans la vie et dans l'âme des « FILLES DE JÉSUS ». Leur premier but, c'est leur sanctification personnelle et la gloire de Dieu. Elles savent que Dieu seul est digne de tout leur amour et qu'elles ne peuvent donner aux autres que ce qu'elles possèdent elles-mêmes. C'est pour cela avant tout qu'elles sont entrées dans la vie religieuse. C'est pour cela qu'elles se dévouent, au milieu de vos paroisses, auprès de vos enfants et de vos malades. Ah ! j'ai appris, pendant sept ans, ce qu'il y a de dévouement et de renoncement dans l'âme d'une « FILLE DE JÉSUS », qui passe sa vie dans une classe d'enfants ou dans une salle d'hôpital ! J'ai appris ce qu'il y a de sainte pauvreté dans sa petite communauté, de pureté angélique dans son cœur, de parfaite obéissance dans les moindres de ses actions ! J'ai appris comment on peut mourir, parce qu'on a tout donné et qu'on a tout à recevoir ! Si vous ne me croyez pas, demandez à lire la biographie de cette religieuse, venez dans sa maison de retraite assister à sa dernière maladie et à son agonie ! Oh ! ce royaume intérieur des âmes ! Rien n'est plus beau qu'une âme en état de grâce et qui s'élève de plus en plus en sainteté. Or cette âme, vous la trouvez par centaines dans les « FILLES

de JÉSUS ». Et ces « FILLES DE JÉSUS » sortent de chez vous. Ce sont vos parentes, vos filles, vos sœurs. Quelle bénédiction pour une famille de les donner à Dieu ! Quelle bénédiction pour une paroisse, qui est favorisée de leur présence et de leur dévouement ! Quelle bénédiction pour un pays qui les possède ! Ah ! « *Fecit mihi magna qui potens est...* Le Tout-Puissant a fait chez nous de grandes choses ! »

\* \* \*

Et maintenant tournons-nous vers l'avenir pour les résolutions à prendre et les espoirs à réaliser. Certes Dieu doit être le premier, aujourd'hui et toujours, dans nos pensées et dans nos cœurs. Mais n'oubliez pas vos prêtres pour leur garder votre reconnaissance, les entourer de votre sympathie et les aider dans leur apostolat. C'est votre devoir ! Qui donc a eu le premier l'idée de la Congrégation des « FILLES DE JÉSUS ? » Un prêtre, M. Noury, le Recteur de vos arrière-grands-pères, Bignanais. Qui donc a réalisé son projet ? Un prêtre, M. Coëffic, le Curé de vos grands-pères, Bignanais. Qui donc cherche, trouve et amène au noviciat des « FILLES DE JÉSUS », ces jeunes filles, l'élite de vos paroisses, appelées par Dieu à la vie religieuse et qui doivent devenir les épouses du Christ ? Vos prêtres, les petits vicaires, les humbles recteurs de chez vous. Qui donc a bâti vos écoles et vos couvents ? Qui donc s'est soucié de trouver des maîtresses entendues pour vos enfants, des infirmières dévouées pour vos malades ? Vos prêtres. J'en ai connu de ces prêtres et je les admire. J'en ai vu pleurer, parce qu'ils n'avaient pas obtenu pour vos paroisses les religieuses qu'ils avaient espérées. J'en ai vu arriver à toute heure du jour et de la nuit pour solliciter des religieuses qui tiendraient l'école qu'ils venaient de bâtir. J'en ai entendu exprimer leur angoisse et se redresser inébranlables dans leur foi et leur confiance en Dieu :

« Pour conserver mes écoles et mes religieuses, disait l'un, je donnerai plutôt jusqu'au dernier sou. »

Ah ! Les prêtres de chez nous, les Noury et les Coëffic. Soyez fiers d'avoir des prêtres comme ça ! Et n'oubliez pas vos devoirs à leur égard. Les autres résolutions vous concernent, mes Sœurs. Notez-les, car elles sont d'importance. Ne vous détournez jamais, à moins d'être forcées par la Providence, des buts fixés par vos Fondateurs. Vous avez été fondées pour les malades et les pauvres petites écoles de campagne. Ce sont les expressions même de M. Noury. Et Mère Marie-Athanase disait ce que Mère-Marie de Sainte Blandine aimait à répéter :

« Nous ne sommes pas faites pour les œuvres d'éclat, mais plutôt pour les œuvres obscures et le menu peuple. Que ce soit une de nos gloires ! Aimons à vivre obscures et à être comptées pour rien. »

Si vous êtes fidèles à ces consignes de vos Mères et aux volontés de vos Fondateurs, ayez confiance !

« Les peuples ne perdent la vie que parce qu'ils perdent la mémoire. »

Cette fidélité sera pour vous la plus sûre garantie de vie et de prospérité. Soyez fières d'appartenir aux « FILLES DE JÉSUS » et aimez votre Congrégation :

« Estimez, respectez tous les instituts religieux, écrivait encore une de vos Mères, mais, plus que toute autre, la famille que vous avez choisie, la famille au milieu de laquelle Jésus, dont vous voulez porter le nom, a marqué votre place. Elle occupe, il est vrai, un rang bien modeste. Sa mission peut paraître infime aux yeux du monde, mais elle est grande aux yeux de Dieu... Oh ! aimez votre famille religieuse, votre mère, et ne permettez jamais ni une parole, ni une action, ni un sentiment qui puisse lui être préjudiciable. Conservez jalousement votre esprit de famille. L'esprit des « FILLES DE JÉSUS » est fait

surtout de pauvreté, de simplicité et de dévouement. Soyez pauvres et aimez la sainte pauvreté, comme vos Mères ; gardez toujours la même simplicité. Si vous restez pauvres, vous attirerez sur vous les richesses de Dieu ; si vous restez simples, vous conserverez la sympathie de tous et les préférences de Dieu ; si vous restez ce que vous êtes, vous serez ferventes et, comme les monastères fervents se recrutent d'eux-mêmes, des postulantes de plus en plus nombreuses peupleront votre noviciat et vos maisons.

Enfin, avant de terminer, je me retourne vers vous, Bignanais, et vous tous, mes Frères. C'est pour vous demander une prière à l'intention des « FILLES DE JÉSUS ». Par cette prière, vous vous acquittez d'une dette de reconnaissance et vous pourvoyez à vos intérêts les mieux compris, car toutes les grâces qui descendent sur les « FILLES DE JÉSUS » retomberont multipliées sur vous, vos enfants et vos malades. C'est pour vous supplier, jeunes filles, qui êtes ici, de ne pas fermer votre cœur à l'appel de Dieu, si un jour il se fait entendre. Après la vocation sacerdotale, la plus belle est la vocation religieuse ; et, en vous enrôlant parmi les « FILLES DE JÉSUS », vous trouverez à exercer l'ardeur de vos vingt ans, vous aurez droit à la protection de Mère Sainte Angèle et de toutes les saintes religieuses qui ont été « FILLES DE JÉSUS » et vous vous préparez au ciel une place de choix dans le cortège de l'Agneau divin.

\*  
\*\*

Et c'est ainsi que le Centenaire aura été fécond pour tous en grâces de toutes sortes et qu'il préparera les futurs centenaires du temps et de l'éternité, où, avec toutes les « FILLES DE JÉSUS », nous continuerons à chanter le cantique de la Vierge :

« *Fecit mihi magna qui potens est...* Le Tout-Puissant a fait parmi nous de grandes choses. »

Ainsi soit-il.

\*  
\*\*

Il est midi et demi, quand se termine la Messe pontificale. Au clocher tinte l'Angélus. Toute l'assistance chante cette prière, en vers bretons, sur un air où la joie domine. Pour célébrer les louanges de la Vierge Marie, la musique bretonne a abandonné ses tons mélancoliques.

\*  
\*\*

Après la messe pontificale, dans la grande salle de la cure, si évocatrice de l'époque à la fois héroïque et troublée, où Bignan devint « un royaume », parce que les catholiques avaient dû prendre les armes pour défendre leur foi, Son Exc. Mgr Tréhiou, revenu de l'installation du nouveau Curé de la Cathédrale, successeur à la fois de M. le chanoine Buléon et de M. Noury, préside les agapes fraternelles et intimes où l'on voyait assis à côté de deux évêques, une vingtaine de membres du clergé.

Ces agapes furent suivies de « tostes » où M. le Curé de Bignan et leurs Excellences rivalisèrent de délicatesse et d'amabilité.

C'est d'abord M. le Curé, qui constate avec fierté, mais non sans quelque regret, que la paroisse de Bignan a connu des gloires, telles que le Roi Guillemot, M. Noury, M. Buléon, Mère Angèle, mais qu'elle ne sait pas garder ses trésors : elle les prodigue libéralement.

Après lui, c'est Mgr Cogneau qui, heureux de témoigner, une fois de plus, son attachement à la Congrégation de Kermaria, constate que Mgr Tréhiou a une tendance « à l'annexer au diocèse de Vannes ».

Et Mgr de Vannes de répondre, après que M. l'Aumônier eut dit un mot de reconnaissance à leurs Excellences et aux confrères, pour la respectueuse sympathie qu'ils ne cessent de témoigner à la belle Congrégation que la Providence a daigné lui confier : « Je n'ai qu'un désir, c'est de vous annexer définitivement » ; et il continue en célébrant le mérite centenaire de l'Institut des « Filles de Jésus », si chères à son cœur, afin qu'au cours du siècle nouveau, sous la main bénissante de Dieu, il aille toujours se développant, dans la fidélité à sa vocation.

C'est cet avenir splendide que M. le Curé de Bignan laissait entrevoir, lui aussi, lorsqu'il prédisait qu'en l'an 2034, un archevêque ou cardinal, peut-être un légat du Pape, serait jugé digne de présider les solennités du deuxième Centenaire.

Tels sont les vœux que forme l'assistance unanime, sous les regards de Mère Angèle et de M. Noury qui, des tableaux où ils dominent la salle, semblent descendus du Ciel pour prendre part à la fête, dont ils sont comme l'âme et les héros.

Pendant ce temps, les religieuses se sont réunies à la Communauté pour de fraternelles agapes. On y avait dressé des tables un peu partout : dans la pièce qui, jadis, servait de réfectoire et de salle de communauté à Mère Sainte Angèle et à ses compagnes, dans les parloirs, les classes et même sous le préau. Les convives étaient si nombreuses ! La charité avait permis un menu plus soigné que de coutume. Mère Sainte Angèle l'eût toutefois approuvé comme elle eût approuvé le joyeux *Deo gratias* de ses filles en ce jour du Centenaire.

\*  
\*\*

Voici l'heure des Vêpres. A nouveau sonnent les cloches ; à nouveau la foule envahit l'église. Les juvénistes et les élèves de l'École Ménagère rejoignent, à Bignan, les religieuses de Kermaria.

Un cortège se reforme au presbytère. Cette fois, derrière Mgr Cogneau, s'avance Son Exc. Mgr Tréhiou. Tous, ici, attendaient son arrivée avec un légitime et filial désir. Et Monsei-

gneur, pour faire plaisir à ses Bignanais et à ses « Filles de Jésus », a quitté Vannes, aussitôt qu'il eut terminé, à la Cathédrale l'installation du nouveau Curé. Il est accompagné de M. le Chanoine Coëtmeur, directeur de l'enseignement libre et de M. l'abbé Guého, inspecteur diocésain. Au chœur, outre les officiants de ce matin, M. l'abbé Buléon, Recteur de Saint-Jean-Brévelay et M. l'abbé Maubihan, Recteur de Surzur et originaire de Bignan, assistent en chape le Pontife qui officie.

Les psaumes des Vêpres sont exécutés sur les tons solennels qu'aimaient nos pères et qui devaient se chanter, du temps de Mère Sainte Angèle, aux fêtes carillonnées. La facture et le rythme en sont quelque peu irréguliers, mais tant de générations ont adapté à leur âme ces antiques mélodies; elles y ont trouvé tant de joie que, vouloir célébrer sans elles une solennité religieuse, semble presque impossible, dans nos campagnes.

Dès le *Magnificat*, la procession s'organise, autour du bourg, pour se rendre au couvent : enfants des écoles, jувénistes, élèves de l'École Ménagère, postulantes, novices, religieuses, femmes et jeunes filles, puis le clergé, les Evêques, et, derrière, en masse compactes, les hommes et les jeunes gens, des centaines et des centaines. A Bignan, il n'est guère de curieux postés sur les portes. Tous participent vraiment à la cérémonie.

A l'intérieur du couvent, on a dressé un reposoir, adossé à la maison d'habitation. C'est de là que Jésus-Hostie va bénir la foule qui se presse dans la cour, trop petite pour la circonstance. Quelques jeunes gens, pour mieux voir, ont grimpé dans les tilleuls, tels jadis Zachée à Jéricho. Avant qu'un prêtre n'aille prendre la blanche Hostie dans la chapelle toute proche montent, pleins de vie et d'entrain, les couplets d'une cantate bretonne. M. le Chanoine Le Strat, Curé de Plouet, en a trouvé les délicates paroles dans son cœur de « vieil ami » de Kermaria. Elles expriment la joie des « Filles de Jésus » revenues, au berceau, fêter leur Centenaire, mais toute la foule peut chanter et chante avec les religieuses :

*De Zoué eit beruikin é laramb trugèré.*

LEANNEZI KETAN KERMARIA  
SAUET A VRO BEGNEN

I

Ar doar santél Begnèn amen éh omb gannet ;  
Chetu ur hantvlead a houdé treménet ;  
Hag étal hun havel tolpeh iniù en dé  
De Zoué eit beruikin é laramb trugèré.

II

En ti-mam choéjet d'emb e zou Kermaria  
Mes hun hetan kouvand, è bro Begnèn éma.  
En ur chonjal éh oemb amen bout zou kant vlé  
De Zoué eit beruikin é laramb trugèré.

III

Én hur bléieu ketan nivérus ne oemb ket ;  
Pemp pée huèh léannèz ag er hornad saüet ;  
Mes get Doué beniget hun es kresket goudé.  
De Zoué eit beruikin é laramb trugèré.

IV

Bout zout bremen kant vlé ne oemb meit ur blanten.  
Sellet er blanten sé : deit è de vout guéhen.  
Er bareu anéhi um strèu a zé de zé  
De Zoué eit beruikin é laramb trugèré.

V

Arlerh kouvand Begnèn, éleih a gouvandeu  
Hun ès saüet è Breih, hag è kalz a vroieü.  
Endro d'emb pe huèlamb bandenneu bugalé  
De Zoué eit beruikin é laramb trugèré.

VI

A vitin bet en noz, bours è kavamb ni  
Diskein d'hun bugalé karein Jésus, Mari,  
Eit bout eurus genemb ér Baradouiz un dé !  
De Zoué eit beruikin é laramb trugèré.

VII

Begnèn, parréz karet, énnoh hui de getan  
Hun es groeit skol kristèn d'er vugalé vihan.  
En dé kaer a hiniù a pe hramb er chonj-sé  
De Zoué eit beruikin é laramb trugèré.

E. S.

Et voici la traduction française par l'auteur lui-même.

BIGNAN, BERCEAU DES RELIGIEUSES DE KERMARIA

I

C'est ici sur la terre sainte de Bignan, que nous  
avons vu le jour. Un siècle depuis s'est écoulé !  
Après de notre berceau aujourd'hui réunies, nous  
rendons à jamais grâces à Dieu.

II

Nous avons choisi Kermaria pour notre Maison-Mère,  
mais notre premier couvent s'élève en pays Bignanais.  
En songeant que nous étions ici, il y a cent ans,  
nous rendons à jamais grâces à Dieu.

III

Dans nos premières années, nous étions peu nombreuses : cinq ou six religieuses natives du pays ; mais sous la bénédiction divine nous nous sommes multipliées dans la suite. Aussi nous rendons à jamais grâces à Dieu.

IV

Il y a cent ans, nous n'étions qu'une plante. Regardez cette plante : elle est devenue un arbre dont les rameaux s'étendent de jour en jour. Aussi nous rendons à jamais grâces à Dieu.

V

Après le couvent de Bignan, nous en avons construit beaucoup d'autres en Bretagne et en plusieurs pays... En nous voyant entourées d'une foule d'enfants, nous rendons à jamais grâces à Dieu.

VI

Du matin jusqu'au soir, pour nous quelle douce joie d'apprendre à nos enfants à aimer Jésus et Marie, pour être avec nous un jour dans la gloire du Ciel !... Aussi nous rendons à jamais grâces à Dieu.

VII

Bignan, chère paroisse, c'est dans votre bourg que nous avons commencé à donner aux petits enfants l'enseignement chrétien. Heures d'y penser en ce beau jour, nous rendons grâces à Dieu.

La cantate terminée, Mgr Tréhiou se tourne vers la foule et, d'une voix vibrante, l'invite à la reconnaissance et à la joie.

Reconnaissance à Dieu qui a permis de couronner, si dignement, les fêtes du Centenaire de Kermaria.

Reconnaissance à Mgr Cogneau : l'Évêque auxiliaire de Quimper se devait d'être à Bignan en ce jour. Tant de jeunes filles du pays de Saint Corentin et de Saint Guénolé ont déjà pris le chemin de Kermaria !

Reconnaissance à M. le Curé et aux paroissiens qui, avec un zèle si joyeux, ont uni leurs efforts pour donner, à l'église et au bourg, cet air de fête qui réjouit les yeux et les cœurs.

Reconnaissance aux religieuses de Kermaria revenues si nombreuses au berceau familial, chanter leur *Magnificat*.

Reconnaissance aux Fondatrices, qui ont bâti, de leurs pieuses mains le premier couvent des « Filles de Jésus », avec sa vénérable chapelle et son humble clocher...

Quelle pauvreté en ce *Berceau*, comme en la crèche ! Et cependant à Bignan germa la petite plante dont les branches abriteront des œuvres innombrables.

De Bignan sont parties des âmes vaillantes qui ont formé dans les petites filles, les futures épouses, mères et aïeules des foyers bretons, foyers de noblesse, de grandeur et de fécondité.

Si notre peuple est encore si vivant, il le doit aux religieuses qui élèvent ses enfants et soignent ses malades. Elles montrent, à ceux qui souffrent et qui passent, la béatitude du paradis qui ne passe pas.

Et à Bignan on pourrait appliquer ce que le prophète disait de Bethléem : « Tu n'es pas la dernière entre les cités de Bretagne, car de toi aussi est sorti le salut. »

Qu'aujourd'hui donc monte vers Dieu un chant de reconnaissance, afin que la Congrégation des « Filles de Jésus » connaisse dans l'avenir un développement encore plus intense, un dévouement encore plus fécond, des sympathies encore plus vives, pour le bien de la terre et la gloire du Ciel.

Monseigneur exprime ensuite les mêmes pensées et les mêmes sentiments en langue bretonne et termine par ces mots :

*Inour, Bennoh, trugèrè de Zoué eit biruikin... Amen.*

Pendant que parle Son Excellence, un rayon de soleil perce les nuages et la brume et jette sa note de lumière sur toute l'assistance, sur l'autel provisoire où Jésus, soleil de justice, lumière incréée, rayonne bientôt dans l'ostensoir d'or. N'est-ce pas comme le sourire du Paradis à la terre : sourire du Bon Dieu, de la Très Sainte Vierge et de Saint Joseph ; sourire de Mère Sainte Angèle et des 1.076 « Filles de Jésus » qui ont déjà quitté ce monde ; sourire de M. Noury, de M. Coëffic, de tous les curés de cette paroisse qui ont tant aimé la Congrégation ; sourire de M. le Chanoine Buléon qui se faisait une joie d'être des nôtres à Bignan, ce 25 Novembre 1934. Du haut des balustrades du Ciel, comme le dit Mgr Tréhiou, tous se penchent vers ce petit coin de terre et s'associent à l'allégresse des cœurs.

Après la bénédiction du Saint-Sacrement, pendant que toutes les voix chantent le *Magnificat*, la procession se reforme et reconduit leurs Excellences en triomphe au presbytère. Heureuse coïncidence voulue par le Bon Dieu. Ainsi les fêtes jubilaires se terminaient au lieu où avait réellement commencé la Congrégation des « Filles de Jésus » ; car, c'est dans un humble réduit, attendant à la maison curiale (réduit aujourd'hui disparu) que Perrine Samson et ses compagnes avaient, pour la première fois à Bignan, exercé leur apostolat. Un dernier mot de Mgr Tréhiou, dont le visage rayonne de bonheur, une dernière bénédiction des deux évêques et, par petits groupes, la foule se disperse, le cœur rempli d'une vraie joie toute proche de la joie du Paradis.

A nouveau, sur la route de Locminé, les religieuses hâtent le pas, mais cette fois vers Kermaria. Dans leur chapelle, Jésus est exposé sur l'autel. Les sœurs restées à la maison lui ont tenu fidèle compagnie toute la journée. S'il était possible aux pèlerines de Bignan de passer à ses pieds, quelques instants, avant que sa bénédiction ne descende sur elles une seconde fois. Tant de mercis montent encore dans leurs âmes au souvenir des bienfaits innombrables de Dieu. Aussi avec quelle ardeur après le Salut, toutes s'unissent à la chorale pour ce cantique de Sainte Thérèse : « *Misericordias Domini in æternum cantabo.* » Dans leur mémoire chantent encore, comme un refrain d'actions de grâces, les derniers vers de la cantate :

*Glorifions sans cesse,  
Dans la souffrance et l'allégresse,  
Pour le siècle passé, pour le siècle qui vient,  
Dieu qui nous aime tant, nous qui ne sommes rien.*

\*  
\*\*

« Le siècle qui vient ! » Comment les « Filles de Jésus » ne regarderaient-elles pas vers lui avec une joie sereine et confiante ? « Le passé répond de l'avenir ». La Providence ne leur fit jamais défaut au milieu des plus grandes tribulations. Alors que l'Institut allait sombrer dans la tourmente, « Dieu s'est levé, Il a commandé à la tempête et il s'est fait un grand calme ». A travers des périls sans nombre, Il a conduit la barque des « Filles de Jésus » jusqu'aux jours bénis du Centenaire. Il la conduira encore « dans le siècle qui vient ». Elles en ont pour garant : leur volonté sincère d'être fidèles à leur idéal de pauvreté, de simplicité, de dévouement ; les prières et les souhaits des orateurs du Centenaire, des évêques présents à leurs fêtes jubilaires, du clergé et de tous les amis et protégés de Kermaria mais, par-dessus tout, la bénédiction même du Vicaire du Christ, Sa Sainteté le Pape Pie XI.

*A Dieu vat.*

BIBLIOTHÈQUE  
QUIMPER  
DIOCESAINE

IMPRIMERIE  
ORPHELINS  
APPRENTIS  
D'AUTEUIL  
40, RUE LA FONTAINE  
PARIS - XVI<sup>e</sup>

584-25



Chers enfants au regard limpide,  
Frères et soeurs du Saint Enfant,  
Et jeunes gens, espoir splendide  
De l'Eglise qui vous attend,  
Schola : Venez, tendez-lui la main,  
Tous : Saint Joseph, priez pour nous.

9

Nous voulons d'une main fébrile  
Edifier un monde meilleur.  
Ce Compagnon sage et habile  
Soutiendra notre effort vainqueur.  
Schola : Pour que demain soit plus beau,  
Tous : Saint Joseph, priez pour nous.

3) - CHORAL

1

Famille de Saint Joseph, grandis et grandis dans l'amour!  
Comme belle vigne courant tout au long des fermes remparts.  
Jette au loin en vigoureux sarments, tes Filles, coeurs  
Armés de leur Foi et d'amour invincible. généreux,

2

C'est ici le vieux terroir où reste enraciné le cep;  
C'est la forteresse où l'on vient s'armer pour vivre et  
C'est la Maison de Famille, en soir des jours de <sup>lutter.</sup> labeur;  
Où l'on vient reprendre élan, force et tendresse.

3

Te bénit le Dieu Très-Haut : soleil et rosée aux sillons  
Riches de semences, baignées de sueurs, baignées de <sup>tes</sup> pleurs,  
Les fleurs s'uniront aux épis mûrs, les fruits tomberont  
Devant le Seigneur, à l'Autel des prémices. de tes mains,

## CENTENAIRE de la MAISON-MERE des FILLES de JESUS

## CANTATE

(Texte Abbé Bourvellec  
Mus. Jef Le Penven)

1) - CHANT

Refrain par tous

Maison de St Joseph, remède le Dieu d'a-  
mour, Maison de St Joseph, agrandis toi dans l'Amour,

1

Sur la grande Lande où règne l'ajonc,  
Bientôt fleurira l'épine qui tremble;  
Déjà Saint Joseph voit la floraison :  
Beaucoup y viendront pour prier ensemble !

2

"FILLES DE JESUS" logées à l'étroit,  
Celui qui logea Jésus et sa Mère  
Saura vous trouver la terre et le toit,  
C'est votre Patron pour l'année entière ! "

3

"C'est votre Patron pour le nouvel An,  
Et pour le troisième, et pour l'autre encore,  
Priez-le toujours d'un coeur plus ardent,  
Il vous a souri, l'ajonc va éclore ! "

4

L'image du Saint, par route et sentier,  
Vient vers son domaine, en des mains robustes;  
Voici Kermaria qui vous est donné  
Au nom de Marie, ô Père des Justes.

5

Payé sou par sou, par tant d'humbles dons,  
S'élève pour vous le haut sanctuaire;  
La couronne d'or aux nombreux fleurons  
Ceindra votre front baigné de lumière.

6

Aussi loin qu'on voit la flèche et sa Croix,  
Et que l'on entend la cloche qui tinte,  
"Venez à Joseph, dit la douce voix,  
Il sait vos soucis, accourez sans crainte."

7

Semant le bon grain au lointain sillon,  
Partout où Jésus dépêche ses Filles,  
Du Saint Protecteur on apprend le Nom  
Aimé des enfants, béni des Familles.

2) - PRIERE



Saint Joseph, priez pour nous.

1

Homme, dépouille ta prudence,  
En toi n'est pas le vrai bonheur;  
Vois Saint Joseph et son silence :  
C'est le plus grand près du Seigneur.  
Schola : Quand nous aveugle l'orgueil,  
Tous : Saint Joseph, priez pour nous.

2

Il sut douter de l'apparence,  
Chercher dans la nuit le chemin  
Où la justice et l'indulgence  
Marcheront la main dans la main.  
Schola : Quand le soupçon nous dévore,  
Tous : Saint Joseph, priez pour nous.

3

Quand Dieu ramène la lumière,  
Il marche et ne discute pas.  
La tâche est lourde et longue à faire :  
Jésus a besoin de ses bras.  
Schola : Face au devoir clair et dur,  
Tous : Saint Joseph, priez pour nous.

4

Il peine et gagne, aime et ordonne,  
Dieu l'a fait chef de sa maison,  
Rien ne l'abat, rien ne l'étonne :  
Il agit, fort de sa mission.  
Schola : Bon travailleur, Père aimé,  
Tous : Saint Joseph, priez pour nous.

5

Jésus grandit, Joseph s'efface  
Dans le silence et dans la paix.  
Dieu le rappelle, la mort passe :  
Bon Serviteur, tu l'attendais.  
Schola : Quand vient la mort, notre soeur,  
Tous : Saint Joseph, priez pour nous.

6

Si vous avez faim de justice  
Ou bien de pain : Venez à Lui.  
Si vous craignez la nuit complice,  
Suivez sa lampe, en votre nuit.  
Schola : Dans nos besoins et nos craintes;  
Tous : Saint Joseph, priez pour nous.

7

Pères, qui suez à la tâche,  
Mères, gardiennes des foyers,  
Maîtres qui formez sans relâche  
L'âme des jeunes baptisés,  
Schola : Venez, c'est votre modèle.  
Tous : Saint Joseph, priez pour nous.

4<sup>e</sup> : A l'heure finale, elle est encore là, pour aider à bien vivre la seule minute qui compte : celle de la mort.

Les deux panneaux suivants exaltent les travaux manuels qu'accomplissent toutes les « Filles de Jésus ».

1<sup>er</sup> : Au service de Dieu et des âmes, il n'est pas de petites choses,

2<sup>e</sup> : et c'est par Nazareth, non par la vie publique, que commença la Rédemption.

#### GRAND PANNEAU CENTRAL

Il chante les mains ouvrières des desseins de Dieu, mains des religieuses et mains de tous leurs collaborateurs dans la prière et l'action.

4 panneaux suivants : L'ENSEIGNEMENT.

1<sup>er</sup> : Ecoles Primaires. — Quel noble « métier » celui de conduire au Christ des âmes d'enfants !

2<sup>e</sup> : Le « Semeur » de Rouault. — L'âme et l'esprit de la jeunesse : pour la religieuse enseignante, quel beau champ à semer !

3<sup>e</sup> : Ecoles secondaires, techniques et ménagères. — Seule est vraie l'éducation qui, au cœur de l'élève, donne la seule Réalité : Dieu.

4<sup>e</sup> : L'idéal de toute éducation féminine : la Femme forte de la Bible, illustrée par la « Marthe » de Rouault.

Les panneaux qui suivent évoquent les différents pays où s'exerce l'apostolat des « Filles de Jésus ». La Bretagne les vit naître dans l'humilité.

Elles travaillent aujourd'hui : en Belgique, en Angleterre, au Canada, aux Etats-Unis, au Cameroun, au Honduras.

Partout, à la ville, à la campagne ou au cœur de la brousse, dans l'accomplissement de leur tâche elles apportent le même idéal, ce que traduit leur devise :

« Un seul cœur, une seule âme. »

Une mappemonde finale montre la petitesse de l'œuvre accomplie, comparée à ce qui reste à faire.

Le Champ est immense.

« Priez le Maître de la Moisson

— qu'il multiplie les appelés

— qu'il leur donne la force de répondre « oui ».

« Si aujourd'hui vous entendez la voix du Seigneur, ne fermez pas votre cœur. » (Ps. 94)

1860 - 1960

CENTENAIRE

de la Maison-Mère des Filles de Jésus

SAINT JOSEPH DE KERMARIA

30 JUIN - 1<sup>er</sup> - 3 JUILLET 1960

## GUIDE DE L'EXPOSITION

« Dieu se plaît à choisir ce qu'il y a de plus faible, pour faire éclater les richesses de sa miséricorde. »

(Directoire des Filles de Jésus)

Cette exposition, réalisée à l'occasion du centenaire de Kermaria, ne vise pas à évoquer dans le détail toute l'histoire de la Congrégation des « Filles de Jésus ». Elle se propose plutôt, à l'aide de quelques textes et images, de provoquer la réflexion sur le sens profond de la vie religieuse et de ses différentes activités. En même temps, elle veut être un hymne d'action de grâces à Dieu qui, à partir d'origines très humbles, et malgré des difficultés de toutes sortes, a fait de la petite communauté de Bignan un Institut plein de vie au cœur de l'Eglise.

### 1ère partie : Salle des fondateurs

1) EVOCATION DE MONSIEUR NOURY (1743-1804)

SOUVENIR DE MONSIEUR COEFFIC (1790-1857)

Curés de Bignan.

La pièce est celle d'un curé de campagne à la veille de la Révolution de 1789. Un tableau y rappelle la persécution religieuse et le culte caché, au pays de Bignan, sous la Terreur.

2) PERRINE SAMSON (1790-1847)

(Mère Sainte Angèle)

Tout ici : mobilier rustique, nourriture frugale, respire la pauvreté et la vertu solide de cette modeste paysanne bretonne que Dieu choisit comme fondatrice des « Filles de Jésus ».

### SALLE II : A L'ENTREE

1860 : Nous sommes en plein Second Empire avec Napoléon III. La France connaît alors une très grande prospérité matérielle. A Paris, la vie mondaine est plus brillante que jamais.

Et pendant ce temps, au cœur de la lande bretonne, dans le silence et l'obscurité, commence à s'élever Kermaria, en 1860.

**ROTONDE** : Elle est consacrée à Mère Marie de Saint-Charles, Supérieure Générale de 1846 à 1884.

Cette Vénérée Mère, à travers des épreuves inexprimables, construisit la Maison-Mère et donna à la Congrégation un essor considérable et un esprit dont elle vit encore : les « Filles de Jésus » la regardent comme leur seconde fondatrice.

**1er PANNEAU** : La cellule de la Mère, sa vie intérieure, âme de son action.

Dans les 3 autres panneaux : développement intérieur et extérieur de l'Institut sous son généralat. Ils sont conçus d'une façon identique :

un élément central : la CHAPELLE

qui commence 1 — qui grandit 2 — est achevée 3 ;

une Route sur laquelle s'avancent et se multiplient les Religieuses. Route montante et lumineuse, évocatrice des joies que furent : la construction de Kermaria,

le culte naissant de Saint Joseph,

l'accroissement des fondations.

Mais aussi Route escarpée, coupée d'obstacles, jalonnée des croix de toutes sortes que connut Mère Marie de Saint-Charles

pénurie d'argent, épreuves de santé,

solitude morale, abandon de tous.

Ainsi s'explique la fécondité de son gouvernement. « Le sang du sacrifice était dans les fondations. »

L'ALLÉE qui fait suite à la rotonde aboutit, comme un hommage, au Christ, modèle et fin de toute vie religieuse. Parallèlement sont développés :

l'expansion de la Congrégation et le don total à Dieu de chaque « Fille de Jésus » au long de son existence.

#### A GAUCHE : 5 PANNEAUX.

**1er** : LES PERSECUTIONS (1901-1905). — La Foi audacieuse de Mère Marie de Sainte Blandine, Supérieure générale, et l'œuvre héroïque des Sœurs sécularisées. Pour sauver l'âme des enfants, nul sacrifice ne doit paraître trop grand.

**2°** : L'EXIL. — C'est pourquoi, comme la Sainte Famille, les Filles de Jésus partent pour l'étranger, emportant partout avec elles l'esprit de leur famille religieuse...

**3°** : SAINT JOSEPH. — ...Se faisant les « Missionnaires du Culte de Saint Joseph » à travers le monde. Leur reconnaissance au grand protecteur de Kermaria se traduit par le couronnement de la statue : 14 août 1921

**4°** : ENRACINEMENT AU CŒUR DE L'EGLISE. — La Congrégation est reconnue « de droit pontifical » en 1954. Elle devient missionnaire au Cameroun et au Honduras, à partir de 1953.

**5°** : ETAT ACTUEL. — Gloire à Dieu qui a tout conduit !

**A DROITE** : Les différents panneaux mettent l'accent sur le sens exact de la vie religieuse.

**1<sup>er</sup>** : Texte des Constitutions : Religieuse : « aspirante à la sainteté ».

**2°** : Les voies possibles.

**3°** : Le choix : Dieu.

**4°** : L'engagement pour la vie dans la Pauvreté, la Chasteté, l'Obéissance.

**5°** : Prière : « âme de tout apostolat ».

**6°** : Grandeur rayonnante d'une vie religieuse pleinement donnée à Dieu.

#### PANNEAU CENTRAL

Au terme de cette double montée : le CHRIST DES BEATITUDES. Lui seul explique tout ; c'est de Lui, de son amour, de sa doctrine qu'est née la Congrégation avec ses œuvres. C'est vers Lui que tend toute vie religieuse, pour l'éternité. « Je serai moi-même votre récompense et elle sera splendide. »

## 2ème partie : Les œuvres de la Congrégation

Cette partie découle de la précédente : les œuvres d'apostolat sont le « débordement » de l'amour de Dieu, principe de toute vie religieuse. Et sans Dieu, il n'est pas de vraie Charité.

Les 4 premiers panneaux, à droite, sont consacrés aux Sœurs INIRMIERES.

**1<sup>er</sup>** : A l'aube de la vie, la religieuse est là, découvrant Dieu dans le nouveau-né,

Car une naissance est toujours

**2°** : ce mystère que traduit la « Nativité » de Georges la Tour (17<sup>e</sup> siècle), dont le recueillement fait sentir la présence divine dans l'âme des tout-petits.

**3°** : A toutes les misères, la Sœur infirmière se fait accueillante, comme la « Secourable Véronique », du tableau de Rouault.